

Les Cargos- Dirigeables du Soleil

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 50 —

Les Cargos-Dirigeables
du Soleil



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 50

Les Cargos-Dirigeables du Soleil

(1990)

CHAPITRE PREMIER

Deux mois. Deux mois qu'on était sans nouvelles du dirigeable *Avenir Radieux* commandé par Liensun, parti en mission en direction de la Dépression Indienne. Le Consortium des bonzes avait depuis trois semaines ordonné une enquête pour savoir ce qu'étaient devenus l'aéronef et son équipage. Des centaines d'hommes travaillant pour ces riches asiatiques avaient cherché le moindre renseignement jusque dans des stations perdues, se rendant s'il le fallait à des distances considérables vers l'ouest, parfois même en Africaania, pour interroger telle personne ayant survécu à l'enfer de la Dépression Indienne. Un enfer, puisque tout le système ferroviaire de cette partie du monde était complètement désorganisé. Tel réseau, considéré comme encore praticable, ne l'était pas en réalité, mais des lignes secondaires oubliées continuaient de fonctionner. Les réfugiés affluaient toujours, mais en moins grand nombre, vers le nord et l'ouest.

On avait aperçu le dirigeable dans différents endroits. En règle générale, il avait frappé l'imagination de ces rescapés qui avaient souvent pensé qu'un morceau du ciel s'était détaché avec le réchauffement, et planait comme une menace imminente au-dessus de leur tête.

Tharbin, le président du Consortium des bonzes, recevait chaque jour des rapports si grotesques qu'il en perdait son sang-froid légendaire. Sous les yeux de son enquêteur principal, il les froissait avec colère, les jetait à terre. Mais l'homme, un Mongol nommé Mouren, les ramassait en silence, les défroissait avec précaution, sachant qu'il y avait toujours quelques parcelles de vérité à en retirer.

— Vous faites surveiller cette Songe ? Leur comptoir de Markett Station, leur installation de Krill Station ?

— Jour et nuit, voyageur Tharbin. Nous avons même des bordereaux sur l'état de leur commerce, les quantités d'huile qu'ils mettent sur le marché, celles de farine qu'ils achètent, ainsi que de la poudre d'œufs, de lait, les quartiers de viande de porc, etc. Cette jeune

femme n'a pas rencontré Liensun depuis son départ de China Voksal, je peux vous l'assurer... Elle est d'ailleurs assez triste de n'avoir aucune nouvelle.

— Vraiment triste ?

Mouren réfléchit deux secondes :

— Mélancolique serait plus approprié.

— Donc, elle n'est pas totalement affligée et garde l'espoir de revoir ce garçon, trancha le bonze. Ce Liensun nous a déjà roulés dans le passé et nous n'aurions pas dû lui faire confiance. Il a pu s'enfuir à l'autre bout du monde pour créer une Compagnie de cargos-dirigeables, pour commercer avec l'Africana, par exemple.

— Nous le saurions, répliqua le Mongol aussi tranchant que son patron. Nous avons des centaines d'informateurs dans toutes les régions qui bordent la Dépression Indienne. À moins qu'il n'ait quitté celle-ci pour la banquise atlantique, et encore... Nous pensons qu'il a été victime d'une grave avarie, et que nous finirons par savoir où il se trouve.

— Nous sommes prêts à lui envoyer l'*Asia* pour le renflouer, dit le bonze, mais celui-ci a d'autres tâches à assumer.

Les constructions maritimes dirigées par Lafitte étaient en pleine activité et la coque d'un premier cargo de deux mille tonnes allait prochainement être lancée. Du moins Tharbin l'espérait, car le fameux chenal conduisant à l'océan Pacifique se rétrécissait de jour en jour. Un refroidissement en était la cause directe et, d'après le professeur Charlster, la lucarne qui devait apparaître au-dessus de l'ancienne Chine et de la Sibérie avait cessé de se libérer de ses strates de poussières lunaires, et le vieil astrophysicien déclarait que des forces inconnues avaient dû agir sur ces strates, pour qu'elles glissent à nouveau les unes sur les autres et rendent le ciel opaque. Tharbin ne comprenait rien à ses explications, surtout quand le vieillard ajoutait que ces forces inconnues étaient d'origine humaine et produites par un mystérieux appareil qui aurait flotté très haut dans le ciel. Tharbin estimait que Charlster devenait trop gâteux et abusait immodérément des gentilles filles dont il s'entourait, soi-disant pour leur donner des cours de physique spatiale.

— Je vous remercie, Mouren, mais tâchez d'obtenir des rapports moins fantaisistes à l'avenir. D'après vous, comment Songe se procure-t-elle cette huile de manchots qui est la plus onéreuse ?

— Leur dirigeable *Greog Suba* est opérationnel et a trouvé, dit-on, un ancien poste de chasse dans le sud...

— Dans le sud ? Vous ne pensez pas qu'il y aurait connivence entre le commandant de ce dirigeable et Liensun ?

— Nous avons soudoyé un membre de l'équipage, non sans mal, car ce dirigeable effectue un parcours triangulaire sans jamais s'arrêter

pour rejoindre cette station de chasse aux manchots, une rookerie très populeuse paraît-il. Il apporte à ces exilés de la farine, de la viande, toutes sortes de produits alimentaires, puis revient sur Krill Station débarquer son huile de manchots et rembarquer d'autres marchandises alimentaires, et retourne dans le Tibet. Il a fallu qu'un homme se blesse grièvement dans les caténaires du dirigeable pour qu'il soit hospitalisé dans un train-clinique de Markett Station où nous l'avons retrouvé.

— Et il a parlé ?

— Il nous a donné la situation de cette rookerie et nous avons vérifié sur une carte son emplacement. La ligne privée qui la desservait depuis le Réseau des Maldives est coupée en de nombreux endroits par de grandes crevasses. Il est impossible de secourir ces gens, et seul le dirigeable peut les atteindre. Ce mode de transport est de plus en plus admis dans les milieux commerciaux de Markett Station, et personne ne critique plus Songe et son équipe. On les envie au contraire de disposer de tels engins.

— C'est un peu différent à China Voksal, soupira Tharbin, où les esprits restent bien superstitieux et conformistes.

Il convoqua Lafitte, le futur amiral de sa flotte. Le garçon avait été l'ami préféré de Liensun, mais lorsque ce dernier avait livré au Consortium le secret des stabilisateurs pour les dirigeables, Lafitte n'avait pas accepté cette trahison des Rénovateurs. Il était passionné de bateaux et menait à bien son chantier.

— Vous paraissez inquiet, dit Tharbin dès qu'il eut jeté un regard au visage las du garçon.

— Il ne s'agit pas de la construction, répondit Lafitte, mais d'après ma dernière sortie, le chenal s'est encore rétréci et je crains que le cargo *Princess* de voyageuse Farnelle ne puisse approcher. Et pire que tout, je redoute qu'il ne soit emprisonné dans la banquise qui se reforme. Là-bas, dans l'îlot Titan, ils ne se doutent de rien, ils continuent de vivre dans un climat doux, ignorent que le réchauffement ici est en régression sensible. Cette nuit, pour la première fois depuis plus d'un an, on a relevé un moins trente...

— Qu'est-ce qui vous inquiète le plus ? L'impossibilité de décharger le cargo *Princess* ? Ou le retard du lancement de votre cargo ?

— Tout, mais si le cargo *Princess* est immobilisé trop loin, disons à trois mille kilomètres, il ne sera plus rentable de faire des navettes avec l'*Asia* pour ramener l'huile de phoques ici. Surtout de l'huile de phoques dont le cours fléchit un peu. S'il s'agissait d'huile de manchots...

— Hé ! remarqua Tharbin, vous rejoignez votre ex-ami Liensun dans ses analyses ?

— Pas du tout... Mais je suis aussi inquiet pour mon cargo... Nous ne pourrions établir une voie ferrée jusqu'à l'endroit où le chenal commencera à devenir navigable. Trois mille kilomètres de voies sur une banquise tourmentée c'est impossible, ou alors il faudrait une fortune... Et des mois de travail...

— L'*Asia* devait alléger le poids de votre cargo...

— Oui, mais pas suffisamment.

— Et deux dirigeables ?

— Je n'imagine pas deux monstres de cent mille mètres cubes côte à côte... Vous avez suspendu la fabrication du troisième appareil.

— Liensun peut revenir avec *Avenir Radieux*.

Lafitte hocha la tête :

— Pas tout de suite.

— Que voulez-vous dire ? s'emporta Tharbin qui aussitôt se calma pour demander avec plus de douceur : Avez-vous des renseignements que je n'ai pu obtenir ?

— Oh ! pas du tout, voyageur Tharbin, mais logiquement Liensun devrait attendre encore un mois que nous soyons dans l'embarras le plus total, pour ne pas employer un autre mot.

— Vous pensez que c'est une disparition préméditée ?

— J'en ai le pressentiment, mais je peux me tromper.

— Il lui faudrait la complicité de tout un équipage.

— Qui ne comprend pas grand-chose au fonctionnement d'un dirigeable de cette importance. Ils savent manœuvrer, atterrir, décoller, faire face à une tempête mais ignorent tout des moteurs, des filtres à hélium, des stabilisateurs.

— Il n'oserait pas revenir... Nous ferons inspecter l'*Avenir Radieux* sur toutes les coutures.

— Par qui ?

Tharbin resta quelques secondes interloqué :

— Mais par Kokang, l'actuel commandant de l'*Asia*.

Lafitte parut s'installer plus confortablement dans son fauteuil, ferma à demi les yeux.

— L'*Asia* n'a reçu qu'une affectation dérisoire, servir d'engin de levage pour transporter des rails, des wagons sur la ligne qui relie nos entrepôts au terminus du chenal... Il amène aussi les containers d'huile qui n'ont pu être embarqués sur le train, et nous avions prévu de l'utiliser pour soulager d'autant le poids de la coque du cargo, lorsque celle-ci aurait été transportée là-bas. Le refroidissement annule tout cela, mais Kokang n'en paraît pas autrement affecté.

— Voulez-vous dire qu'il se sentait frustré dans son commandement ?

— Oui, et l'absence de Liensun le réjouit certainement... Il est prêt à partir à sa recherche.

— N'empêche qu'il sera à même de vérifier si les explications que nous donnera Liensun sont acceptables.

Lafitte soupira. Il aurait cru le gros Tharbin plus perspicace que cela.

— Kokang est le neveu de votre ami le bonze Chingho. Et Chingho, quand il est en confiance, se déclare partisan des dirigeables et hostile aux cargos maritimes... Il soutient son neveu, et Liensun a eu avec lui des entretiens très discrets avant de s'envoler pour le sud.

Les petits yeux de Tharbin déjà noirs parurent foncer encore plus.

— Vous osez... vous osez dire qu'il y a un complot pour que les dirigeables soient promus à un plus grand rôle commercial ?

— Kokang rêve d'aventures, de voyages et de bagarres... Il verrait très bien une flotte militaire de dirigeables attaquant peut-être l'île de Titan... Liensun lui-même avait ce genre de projets... Je pense que Chingho, l'oncle de Kokang, a su bien avant tout le monde, et même avant vous, que le réchauffement allait s'arrêter et même régresser et en a averti Liensun qui a compris très vite le parti qu'il pouvait en tirer. Si le chenal se referme, si nous ne pouvons pas lancer de cargos, il redevient le grand maître de la Compagnie des Cargos-Dirigeables du Soleil, ne sera plus confiné à des besognes de manutention... Il me relègue au dernier rang, devient le personnage capital de votre commerce avec l'extérieur. Sans les dirigeables vous ne pouvez plus maintenir votre puissance. Vous comptiez sur les cargos maritimes, mais quand pourra-t-on les utiliser vraiment ? Je ne me sens pas à même de faire transporter deux mille tonnes sur des rails, même avec l'appui de deux dirigeables, sur trois mille kilomètres. Et quand je dis trois mille, je me hasarde à un chiffre optimiste, car il est possible que le chenal se referme sur quatre mille kilomètres. La mise à l'eau de mes bateaux deviendrait impossible.

Tharbin resta silencieux, impassible, mais Lafitte savait qu'il était assommé. Le Consortium, sur ses conseils, avait engagé des sommes colossales pour construire les dirigeables, puis les cargos, puis la ligne qui allait jusqu'au terminus du chenal. Il devrait en répondre devant ses collègues et prouver les bénéfices.

— Le cargo *Princess* doit revenir ?

— Il devrait être au terminus depuis quinze jours. Le chenal reste apparent mais un cargo de cette importance devra se frayer sa route à coups de dynamite.

— Combien de navettes s'il se trouve à mettons deux mille kilomètres ?

— Plusieurs dizaines... Même en travaillant nuit et jour il faudrait quinze jours pour décharger l'huile... On pourrait utiliser le dirigeable pour la pomper dans le bateau et en remplir des wagons-

citernes amenés au maximum de l'insécurité, mais que de temps perdu...

— Un moyen pour garder le chenal ouvert ?

— À l'heure actuelle ? Non.

— Cherchez bien.

— Le dirigeable, un bombardement puissant.

— Vous pouvez me faire un devis ?

— Ça sera cher, très cher... Le prix du gallon d'huile de phoques vous reviendra à vingt pour cent plus cher. Vous pouvez vous rattraper en réduisant les quantités de marchandises données en échange à voyageuse Farnelle, mais c'est une femme qui ne s'en laisse pas conter. Et le Kid risque de ne plus envoyer d'huile. Ils essayeront de trouver un autre passage à hauteur du tropique du Capricorne pour atteindre la Dépression Indienne et, qui sait, des stations où ils pourront négocier leurs produits... Je pense à ces moteurs en céramique qu'ils peuvent fabriquer... Ils sont exceptionnels, économiques et performants. Il ne faudrait pas qu'ils équipent les dirigeables des Rénovateurs ou les cargos d'une autre société qui se formerait vers l'ouest à notre insu.

Tharbin le regarda fixement :

— Que cherchez-vous en me disant tout cela, à me blesser ou à être franc ?

— À vous mettre en garde. Chingho veut prendre votre place et nous devons prouver que nous réalisons des bénéfices... Que du moins nous ne perdons pas d'argent.

— Je vous remercie.

Tout de suite après, il téléphonait à son agent commercial de Markett Station :

— Vous allez trouver Songe du Comptoir des Rénovateurs...

— Ce n'est pas ainsi qu'on l'appelle, répondit l'homme en riant. Ils ne cherchent pas la provocation mais je sais ce que vous voulez dire. Il s'agit de la société de Krill Station.

— Demandez à cette fille, à combien elle me fait le boisseau de farine, la livre de porc salé ou fumé, la livre de poudre de lait, d'œufs, le prix de la livre de thé, de café...

— Café café ?

— Non, café arôme. Je veux les prix franco ici dans nos entrepôts, marchandises livrables par tout autre moyen que le train.

— Tout autre moyen que le train, s'étrangla son correspondant. Vous voulez dire par...

— Taisez-vous, vous avez compris. Réponse dans deux heures maximum. J'achète tout ce qu'elle pourra livrer le plus rapidement possible.

Il raccrocha. C'était le seul moyen de se sortir de ses ennuis. De

la marchandise livrée rapidement sans gros frais de transports. Depuis que le réchauffement avait commencé, nul n'était censé savoir qu'il ne progressait plus, bien au contraire, le fret kilomètre-tonne ferroviaire avait triplé. Il espérait compenser, par le bon marché des produits alimentaires, le surcoût de l'huile de phoques du *Princess*. Cette Songe ne refuserait pas. Depuis longtemps elle désirait travailler avec le Consortium. D'abord pour améliorer l'image de marque des dirigeables, en finir avec l'hostilité des populations, l'idée d'un transport sacrilège et diabolique. Mais son intention secrète devait être de collaborer commercialement avec eux.

Pendant quelques instants, il réfléchit à la construction d'un troisième dirigeable. Le chenal ne pourrait pas être maintenu et il fallait trouver un moyen de communication.

Il demanda si Charlster était disponible et on lui répondit que le physicien était en train de se faire masser après une séance de sauna.

Il le trouva complètement nu dans un compartiment de son train spécial en compagnie de deux jeunes aides-soignantes. Charlster n'eut que le temps de cacher son sexe tendu, sous une serviette, quand le chef du Consortium entra. Les deux filles s'éclipsèrent et Tharbin essaya de ne pas attarder son regard sur la peau flasque du vieillard. Ce dernier l'écouta avec un sourire qui, peu à peu, se perdit dans les rides de son visage :

— Je ne puis vous donner une mesure exacte de cette période, mais je pense que la lucarne qui nous concernait s'est en partie refermée et qu'il faudra attendre deux à trois ans avant qu'elle ne s'ouvre en partie. Moi, j'utilise un néologisme. Je dis qu'elle se désopacifiera si aucune intervention extérieure ne se manifeste.

— Sinon ?

— Eh bien, sinon, sans connaître les extrêmes rigueurs du froid que nous avons déjà eu, disons que cette zone restera glacée et que la banquise s'étendra jusqu'au 140^e méridien est.

— C'est sans espoir ?

— Je ne sais pas. Il semble que cette intervention extérieure venue de cet énorme objet spatial soit à nouveau efficace. Mais jusqu'à quand ?

— Charlster, je dois engager le Consortium pour des années, à l'heure actuelle. Il me faut une certitude.

— Vous en avez bien pour deux ans minimum, peut-être pour toute une génération.

— Deux ans minimum ?

Mouren, le Mongol, qui le cherchait arriva haletant.

— Des nouvelles d'*Avenir Radieux* qui serait échoué dans le sud...

CHAPITRE II

Lorsqu'elle descendit de son express à Knot Station, dans le nord de sa Compagnie, Floa Sadon était méconnaissable pour quiconque l'aurait regardée d'un peu trop près. La P.-D.G. de la Transeuropéenne, attifée dans une combinaison disgracieuse, mal peignée et pas maquillée, n'attirait aucun regard. Elle ressemblait à toutes ces femmes qui venaient chaque jour travailler dans la station, important nœud ferroviaire, au nettoyage des wagons, des matériels divers entreposés sous d'immenses verrières à peine chauffées.

Elle pénétra dans une cafétéria minable, commanda un thé avec du pain et du faux beurre, mangea goulûment. Dans l'express de nuit, impossible d'approcher du wagon-restaurant qu'une bande de militaires assiégeaient, ivres morts et dangereux.

Une main se posa sur son épaule et elle sut que c'était celle de Kurts. Tout de suite, elle se sentit fiévreuse, les jambes molles, les reins en feu.

— Tu es bougrement moche, dit-il en faisant signe au serveur. J'ai failli ne pas te reconnaître.

— Tu ne tiens pas parole. Tu n'as détruit que deux oasis paradisiaques. Il y a encore sept gros actionnaires qui me narguent. La ruine de leurs amis ne leur a fait ni chaud ni froid. Ils se croient invulnérables.

Elle essayait d'être agressive mais sa voix rauque trahissait le désir qu'elle avait de faire l'amour avec lui. Plus d'un mois qu'elle attendait ce rendez-vous, mais pourquoi avait-il exigé qu'elle le rejoigne sur le Réseau du Petit Cercle Polaire, ce qui représentait un voyage très long ? Il lui avait fallu inventer des histoires pour expliquer une absence qui lui demanderait trois à quatre jours.

Kurts avait commandé une soupe grasse qu'il avalait à la façon d'un habitant un peu fruste du coin, un éleveur de rennes par exemple, ou un chasseur de loups.

— Comment es-tu venu, où est la Machine ?

— En sécurité.

— Ton fils, son étrange et dégoûtante nourrice ?

— À bord. Ils ne risquent rien, la Machine veille sur eux.

— Quand te débarrasseras-tu de cette horreur de Gueule Plate, la nourrice ? Elle est jalouse quand je suis avec toi et je suis sûre qu'entre-temps elle satisfait tes vices.

— Bien sûr, fit-il en continuant de manger.

Quand il eut fini, il paya et l'entraîna vers une voie de garage, lui désigna un loco-car pitoyable :

— J'ai dû me satisfaire de ça mais ça marche bien. Nous allons parcourir une centaine de kilomètres, mais nous n'avons droit qu'à la voie lente, ce sera long.

— Nous allons où ?

— Tu verras.

Dès qu'ils furent dans le loco-car, elle se jeta sur lui, lui mordit la bouche.

— Je suis à bout, dit-elle, je ne peux pas attendre.

D'une main elle cherchait son sexe, le poignait, de l'autre elle essayait de dégrafer cette sale combinaison pourrie de travailleuse.

— Calme-toi. On aura le temps...

— Maintenant, rugit-elle, j'y ai droit, j'ai encore perdu deux kilos depuis notre dernière rencontre, regarde mes seins, ils deviennent minables.

— Je ne trouve pas, dit-il.

Elle piétinait sa combinaison sans pouvoir s'en débarrasser totalement. Il dut la prendre contre la cloison de la minuscule salle du moteur. Elle soupira de bonheur en moins d'une minute, se détendit enfin. Toute la nuit, elle avait pensé à cet instant sans pouvoir fermer l'œil.

Ils roulèrent deux heures avant que le petit véhicule mal suspendu ne prenne un aiguillage de voie secondaire où, d'après les congères accumulées, personne ne passait en général.

— Nous allons pénétrer dans la montagne en face de nous. Il y a un tunnel.

— Ta Machine est cachée là-bas ?

— Oui, mais aussi autre chose. D'après les *Instructions Ferroviaires*, cette ligne n'est plus praticable et serait coupée sur un kilomètre. J'ai eu l'idée de la réparer avec des rails en résine bactérienne. Tu sais que ma locomotive peut en fabriquer à la demande. Et j'ai découvert quelque chose d'assez curieux.

Le loco-car s'immobilisa et il dut descendre sur la banquise pour dégager un tas de petites congères. Un aiguillage apparut qui les relia au reste de la voie, et ils repartirent en direction de la petite montagne.

— Tu as toujours eu des cachettes ingénieuses, maintenant je connaîtrai celle-ci.

— Je n'y serai pas toujours, dit-il.

L'entrée du tunnel n'apparut que lorsqu'ils en furent à moins de cinquante mètres. Il y avait des sortes d'écrans naturels en quinconce qui la dissimulaient à quelques curieux roulant sur le Réseau du Petit Cercle.

Floa Sadon frissonna en pénétrant dans l'obscurité, le temps que son ami allume un projecteur puissant fixé en haut du pare-brise du loco-car. La Machine fantastique de Kurts était là, occupant tout le tunnel.

— Viens.

— Si c'est pour voir cette horreur que tu as donnée comme nounou à ton fils, merci bien.

Kurts ne répondit pas, grimpa dans sa locomotive le temps de commuter plusieurs projecteurs qui illuminèrent la galerie au-delà de la grosse masse de sa Machine.

— Qu'est-ce que c'est ?

La galerie s'élargissait et le plafond se perdait dans une demi-obscurité. Il y avait de drôles de machines alignées, et Floa se demandait ce qu'elles lui rappelaient. Peut-être des abeilles au repos comme dans un zoo ou des sortes de mouches avec les ailes relevées. Mais des mouches cinq mille fois plus grandes. Ces imitations d'insectes reposaient sur des béquilles dotées d'énormes chaussures.

— Mais de quoi s'agit-il ?

— Lève les yeux... Nous sommes dans une sorte de hangar qui a résisté durant des siècles à la pression des glaces. Il ne s'agit pas d'une petite montagne, mais de hangars... Ce que tu vois ce sont des hydravions de gros tonnage.

— Des hydravions ? Je sais ce qu'était un avion, l'hydravion marchait sur l'eau ?

— Non, il décollait et amerrissait... Dans cette région, il y avait jadis des Russes et des Norvégiens... Ils devaient exploiter une compagnie commune.

— Mais comment ces hydravions auraient pu parvenir jusqu'à nous ?

— Approche-toi. Ils sont recouverts d'une résine transparente épaisse de dix centimètres, au moins, qui les a protégés... Je parle des trois en face de toi, car les autres, derrière, sont fichus. Si tu les touches, ils tombent en poussière. Le gel les a désintégrés... Mais ceux-là sont intacts... La compagnie venait de les recevoir lorsque la Lune a explosé... J'ai retrouvé le journal de bord de la compagnie dans les bureaux là-bas. Les hydravions étaient encore emmaillotés. Ils n'ont jamais servi. Les hélices sont démontées et rangées dans

l'intérieur où on peut les apercevoir à travers cette matière protectrice.

Ils courbaient la tête, avançaient ainsi pour passer entre les appareils aux ailes relevées. Ils étaient ventrus, longs.

— Des hydravions commerciaux avec juste une dizaine de places pour les passagers... Fret : cinquante tonnes. Leurs moteurs sont des turbopropulseurs. J'ai trouvé une documentation là-dessus. Ils consomment du kérosène et je sais qu'il en existe des stocks dans ta Compagnie.

Floa s'immobilisa à l'arrière des machines, se retourna lentement :

— Mais que veux-tu faire ?

— Toi, pas moi. C'est une chance pour toi. Une chance pour t'affranchir du rail.

Elle secoua la tête, indulgente :

— Tu dérailles complètement.

— Non. Trois hydravions ce n'est rien, mais des dizaines ? Tu peux remplacer les flotteurs... Là, ces gros réservoirs...

— On dirait des chaussures.

— Tu peux fixer des patins, des skis... Atterrir n'importe où, ravitailler des endroits impossibles quand les trains ne pourront plus rouler avec le réchauffement. Ce sont des modèles... Tes techniciens, à partir de ces trois-là, peuvent concevoir plus grand, plus lourd, plus de capacité pour le fret.

— Ils me dénonceraient à la CANYST si j'osais seulement prononcer ce drôle de mot devant eux.

— La CANYST n'est plus toute-puissante... Regarde Yeuse... Ils ont dû céder. Et là-bas dans l'est, ils vont utiliser des bateaux, des dirigeables.

— Qui peut bien raconter des imbécillités pareilles ?

— Des voyageurs qui arrivent de là-bas... Traîne un peu dans les cafétérias la nuit et tu entendras de drôles de choses sur le réchauffement, la fin des grandes Compagnies.

Elle regardait les vieux appareils qui projetaient au sol une ombre rougeâtre alors qu'il n'y avait aucune lumière au-dessus d'eux.

— C'est la rouille, la poussière. Ils s'effritent lentement. Bientôt il n'en restera que quelques kilos de matière indéfinissable. Tu n'as jamais vu un chien sauvage tomber dans un trou d'eau de la banquise et s'ébrouer ? On dirait que ces vieux, très vieux hydravions font de temps en temps la même chose.

— Ça ne sera jamais possible, murmurait-elle entre ses dents. On n'arrivera pas à voler avec ça... Qui nous apprendra ? Il n'y a personne pour nous apprendre.

— Il existe des instructions écrites, des simulateurs de vol.

— Ici ?

— Non, mais ça existe. On en retrouvera, on travaillera dur.

— On, on ? Qui est-ce on ? Toi ?

— Pourquoi pas.

— Et elle, tu la laisses choir ?

Elle n'osait même pas désigner la Locomotive, craignant une réaction dangereuse de celle-ci.

— Non. Mais si les rails disparaissent un jour ? Déjà la Banquise, une partie de l'Australasienne, c'est fini pour nous deux. Alors nous allons attendre que nos possibilités se réduisent chaque jour un peu plus ?

CHAPITRE III

Le commandant en second du cargo *Princess*, Manister, frappa ce soir-là à la porte de la cabine de Farnelle qui venait de se coucher pour quelques heures, complètement épuisée.

— Je suis désolé mais je dois vous parler d'événements sérieux.

Elle crut qu'il s'agissait de Gdami. Son fils n'en faisait qu'à sa tête, était capable de plonger dans le chenal pour nager ou pour suivre une otarie. Il harponnait des poissons qu'il offrait ensuite au coq du bord.

— L'équipage ne cache plus son inquiétude. Nous n'en sommes pas à notre premier voyage dans ce chenal chinois, comme tout le monde l'appelle, et nous n'arrêtons pas de briser de la glace en surface depuis deux jours.

Tout avait commencé par de très fines pellicules, puis des plaques plus épaisses, et maintenant l'étrave du cargo *Princess* devait pulvériser une couche de quelques centimètres de son éperon renforcé dans les chantiers du Kid.

— Rien d'inquiétant, dit-elle, simple refroidissement, nous allons vers l'hiver septentrional, non ?

— Nous ne sommes pas très éloignés de l'équateur, vous savez, fit Manister.

C'était un ancien chasseur de phoques qui avait travaillé dur pour apprendre la navigation. Les cheveux et la barbe blancs à quarante ans, il n'en restait pas moins très vigoureux. Gdami l'aimait bien et apprenait avec lui comment diriger un navire.

— Les hommes ont peur et les officiers aussi. Guhan, qui s'occupe des moteurs, m'a dit que cette glace n'était pas normale après le réchauffement de ces derniers mois. Vous avez remarqué que dans la journée la lumière est à nouveau assez terne. Il n'y a plus de couleurs vives dans le ciel et il fait froid. Les brumes sont plus rares aussi. Plus de neige ni de pluies.

— La banquise reprend ses droits pour quelque temps, c'est tout.

— Commandant Farnelle, serions-nous prêts à hiverner si jamais le chenal se resserrait autour de notre coque ?

— En voilà une idée ! Allez prendre votre quart. Je vous relèverai cette nuit. En attendant qu'on continue de progresser à petite vitesse.

— Encore une chose si le terminus du chenal s'était rapproché ? En principe nous devrions avoir quatre jours complets de navigation avant de l'atteindre... Mais sait-on jamais.

— Surveillez vos appareils, Manister. Bonsoir.

Elle n'avait pas le courage de partir à la recherche de Gdami qui peut-être jouait aux cartes ou aux dés dans le poste avant. Il lui volait de l'argent pour disputer des parties acharnées avec les marins et elle se savait trop indulgente.

Ne pouvant s'endormir, elle alluma sa lampe et essaya de réfléchir. La cargaison d'huile de phoques était superbe et le Consortium serait satisfait de cette livraison. Désormais, grâce au chemin de fer, le déchargement s'opérait de façon rationnelle et rapide dans des wagons-citernes. Au besoin, le nouveau dirigeable *Asia* pouvait venir aussi puiser dans les soutes. La dernière fois Liensun n'était pas de retour d'une mission dans la Dépression Indienne avec son *Avenir Radieux*. Le Kid avait paru déçu qu'elle n'obtienne pas plus de renseignements sur le garçon. Entre le Gnome et le fils cadet de Lien Rag le courant ne passait plus et ils se détestaient féroce-ment. Elle se demandait si Liensun réussirait à faire prospérer ses Cargos-dirigeables du Soleil. Tharbin ne paraissait pas enclin à laisser les aéronefs prendre de l'importance, prétendait construire des cargos maritimes au grand déplaisir du Kid.

Lorsqu'elle monta sur la passerelle, elle y trouva le quart descendant, silencieux et soulagé de céder la place à un quart montant qui faisait triste figure.

— Les moteurs empêchent d'entendre, mais dans le poste avant le bruit est effrayant. Nous brisons près de dix centimètres de glace, murmura Manister à son oreille.

— N'exagérez-vous pas ?

— Vous devriez aller voir.

Si elle cédait à sa propre envie, les matelots auraient l'impression qu'elle redoutait le pire. Elle secoua la tête en souriant :

— Je verrai... Pas de contacts radio ?

— Non, pas ce soir.

Dans le dernier voyage, on avait obtenu le terminus à trois mille kilomètres. Mais les conditions d'émission et de réception étaient alors exceptionnelles. Il ne faisait pas chaud sur la passerelle et elle avait oublié de prendre un vêtement.

Au bout de quelques minutes son fils Gdami arriva en agitant

une liasse de billets, des calories de l'ancienne Compagnie de la Banquise, dévaluées. Cent calories ne représentaient plus que deux ou trois calories de pouvoir d'achat, mais on continuait sur l'île de Titan de les utiliser. Le Kid réfléchissait à une autre monnaie. Il y avait eu plusieurs projets pour l'appeler « océan », mais aucun n'avait été finalement retenu.

— Va me chercher un vêtement chaud dans ma cabine, puis tu iras prendre du café et de quoi manger à la cambuse.

Elle fut heureuse d'enfiler une fourrure et d'avaler une boisson chaude. Le coq faisait un excellent pain avec la farine du Consortium. Farnelle, intéressée aux bénéfices du cargo *Princess*, payait ses hommes en marchandises et les nourrissait bien. Jusqu'à présent elle n'avait jamais relevé chez eux une telle inquiétude, voire une certaine méfiance.

Pourtant, ils savaient tous ce qu'elle pensait de leur travail, de leur mission. Elle leur avait dit quelques mots un jour :

« — Nous sommes un navire marchand. Un des premiers, le premier après des siècles de rails. Nous devons accréditer notre régularité, notre honnêteté, notre volonté de transporter par n'importe quel temps et dans n'importe quelles conditions, les marchandises promises. On nous surveille, on nous guette, on est prêt à ricaner de notre présomption, de notre bateau mal fichu, raccommodé tant bien que mal, mais nous prouverons que nous sommes désormais le seul moyen de communication entre les hommes, pouvant se lancer dans de longues traversées et pouvant emporter une grosse quantité de fret. Je ne répéterai pas ce discours à chaque voyage. Un jour nous trouverons le chenal différent, détourné. Il faudra peut-être errer pour en suivre à nouveau le cours. Un jour Lien Rag reviendra et nous dira qu'on peut aller jusqu'à la Panaméricaine et nous irons. Même si nous devons mettre des semaines pour l'atteindre. C'est notre vocation, notre métier et vous n'êtes pas obligés de le faire. Moi non plus, mais ceci est mon bateau et j'ai passé un pacte avec le Président Kid, je le respecterai tant que lui-même le respectera. »

Le timonier manœuvra, car le cargo venait de dérapier légèrement sur bâbord. Farnelle ne fit aucune réflexion, comprenant qu'une glace plus épaisse avait soulevé l'étrave et que celle-ci avait glissé ensuite, les déportant vers les falaises du chenal.

— Ça recommence, jura le timonier. On n'arrive plus à briser cette foutue cochonnerie.

Devant le cargo, les projecteurs illuminaient le canyon profond dans lequel ils naviguaient à près de vingt kilomètres heure. C'était peut-être une vitesse trop élevée pour un endroit dangereux, mais le *Princess* avait subi quelque retard. La chasse aux phoques avait été plus longue, la colonie d'animaux se trouvait plus au nord que

d'habitude.

— Commandant, il faudrait peut-être ralentir, dit l'homme du chadburn. Nous allons déraper de plus en plus souvent et, regardez, notre sondeur à glace trouve une belle épaisseur.

Ces sondeurs de banquise utilisés à bord des locomotives avaient dû être réglés pour affiner leur évaluation, car avant la débâcle on ne calculait pas en centimètres mais en demi-mètres. On savait que tel convoi avait besoin de quatre mètres de banquise, alors que deux mètres suffisaient pour des voies métriques.

— Il n'est pas très précis.

— Je vais voir, m'ma, cria Gdami qui, accroupi dans un coin, dévorait un sandwich à la cuisse de porc fumé.

Elle le vit faire des glissades sur le pont recouvert par une belle couche de givre. Il avait finalement accepté de se chausser, mais dès qu'il pouvait il s'en débarrassait vite. Elle avait toujours peur qu'il passe par-dessus bord, sur les côtés, et ne se fasse coincer contre les parois. Parfois le *Princess* passait à moins d'un mètre de celles-ci, selon les méandres.

Gdami se pencha et, ne pouvant peut-être se rendre compte, s'agrippa à la chaîne d'ancre qui formait une boucle et disparut à ses yeux. Il revint avec un bloc de glace qui devait faire quinze centimètres d'épaisseur.

Ce fut la consternation lorsque le gamin inconscient le montra triomphalement :

— C'est partout comme ça. On pourrait se balader dessus. Pas seulement moi, mais vous tous.

Farnelle demanda à l'homme du chadburn d'envoyer un ordre de réduction de vitesse, et un tintement accompagna le basculement du fléau sur « slow ».

Le *Princess*, contrairement à son habitude, son erre était toujours longue à réduire, parut s'immobiliser puis repartir plus lentement.

— Ça craque drôlement là-bas, on dirait que le bateau croustille comme des biscuits très durs, annonça Gdami fier de sa trouvaille.

— Commandant... commença le timonier.

Farnelle le fixa durement :

— Vous avez peur ?

— Non, madame, mais ne faudrait-il pas arrêter... C'est de plus en plus dur. Tout à l'heure nous aurons vingt puis cinquante centimètres et nous ne pourrons plus bouger. Le temps de nous dégager, et nous risquons d'être coincés.

L'endroit était lugubre même en plein jour, Farnelle en était bien consciente. Des falaises abruptes, un courant d'air glacé quand le vent ne s'engouffrait pas en tempête, aucun signe de vie mais le risque que les cavaliers sanguinaires, qui avaient déjà attaqué le charbonnier,

n'apparaissent et ne leur tirent dessus à partir des hauteurs.

— Nous devons livrer cette huile, dit-elle avec douceur. Nous l'avons promise. Là-bas dans l'île de Titan, ils ont besoin de farine, de viande, de lait et d'œufs en poudre, enfin bref de toute cette nourriture indispensable. Si nous n'arrivons pas, tout le monde va regretter les trains ou bien songer aux dirigeables... Eux passeraient...

— Nous risquons d'être écrasés entre les deux parois si jamais elles se resserrent.

— Le *Princess* a survécu à des siècles d'immobilisation dans la banquise.

Mais tous savaient qu'il avait fallu colmater les énormes brèches avec de la résine bactérienne, et que celle-ci pouvait se désolidariser de la coque, en cas de forte pression.

— Pas de radio ?

— Rien, commandant.

Si le terminus qu'on appelait ainsi pour la ligne de chemin de fer et terminal pour le cargo, avait seulement appelé pour indiquer la météo qu'il faisait, peut-être apprendraient-ils pourquoi l'eau gelait à nouveau aussi facilement. La température extérieure était de moins dix et c'était tout à fait inattendu.

Il y eut un choc sourd et comme s'il n'attendait que ça, Manister apparut en train de courir sur le pont vers la proue. Il se pencha et se retourna. Dans la lumière des projecteurs ses cheveux et sa barbe nimbaient son visage à peine plus sombre. Elle comprit qu'il était très pâle.

Il revint vers la passerelle, grimpa jusqu'à elle :

— Il y a des blocs à la dérive qui s'agglutinent. Nous ne pouvons aller très loin désormais.

— Un méchant passage. Le chenal est orienté sud nord et les vents s'y engouffrent, plus loin nous aurons une autre orientation plus favorable.

— Je crains que plus loin on n'y arrive pas, commandant.

Ce fut encore Gdami qui donna l'alerte. Il était allé voir à l'arrière et revenait, essoufflé :

— M'man, c'est tout blanc derrière nous. La glace s'est toute reformée.

Cette fois, Farnelle ne put résister au désir de se rendre compte elle-même, et ce qu'elle découvrit lui tordit l'estomac. Gdami disait vrai, le cargo naviguait en pleine banquise, semblait-il.

CHAPITRE IV

— Ça, ou c'est une île qui n'en finit pas ou bien c'est la banquise de la Panaméricaine, dit Kandin avec enthousiasme. Bon sang de bon sang on aurait donc réussi ?

— Je la sentais venir cette putain de banquise, hurlait Huergo. L'air sentait la glace depuis des jours et il n'y avait pas un seul iceberg de visible... Et les goélands, hein ? Et ces éléphants de mer qui venaient nous narguer !

Lien Rag ne disait rien, non par dignité mais parce qu'il en aurait été incapable. L'émotion le brisait. Il avait connu l'espace, le satellite fou, il avait vécu des années comme une bête sans souvenirs, sans savoir qu'il était un homme, il était revenu sur Terre, mais cette banquise lui donnait envie de pleurer. Ann Suba, elle, y allait franchement et c'était étrange de voir cette scientifique secouée par des sanglots. Elle toucha Niger qui posa son bras sur son épaule et la moucha avec son torchon à vaisselle.

— Incroyable... On a réussi... Elle fait combien, cent kilomètres, deux cents ? fit Kandin.

— Jamais de la vie ! Moins de cent...

— On va remonter vers le nord, put enfin proposer Lien Rag. Ici nous sommes à hauteur de la partie la plus étroite de l'inlandsis...

— Je sais, récita Kandin, l'isthme de l'Amérique centrale...

— C'est ça vers le nord, vers le tropique du Cancer, cria Huergo en envoyant des baisers aux goélands qui les survolaient.

Ils naviguèrent une partie de la journée à petite allure, espérant surprendre un signe de vie mais en vain. Et puis ils tombèrent sur cette immense colonie de phoques.

Des milliers d'animaux qui grouillaient sur le flanc d'une chaîne de collines faites de congères entassées.

— Vous parlez d'un trésor... Si le Président Kid voyait ça, des milliards de litres d'huile qu'on pourrait en tirer, sans même affaiblir le troupeau.

— À cause de ça, leur signala Ann Suba.

La mer bouillonnait. Des poissons en nombre incalculable, sur des kilomètres, paraissaient vouloir échapper à cette multitude et certains sautaient hors de l'eau.

— On dirait des harengs.

— Regardez les phoques, il faut filer sinon on sera complètement paralysés.

Des milliers de phoques se hâtaient vers l'eau, plongeaient pour approcher des bancs de poissons. Le *Titan II* repartit en marche arrière, de crainte de ne pouvoir amorcer un tour complet à travers cette masse de chair et de graisse qui s'étendait à perte de vue.

— On pourrait presque rejoindre la banquise à pied sec, lança Kandin.

Les phoques se bousculaient pour plonger, et les hommes étaient heureux de s'éloigner de cette ruée.

— Ils attendaient le banc et se sont précipités. Les poissons doivent avoir des passages réguliers, peut-être même chaque jour.

Ils faisaient route au nord mais la banquise restait toujours le domaine des phoques, des femelles allaitant ou des trop vieux qui ne se dérangeaient pas régulièrement pour se nourrir.

La Panaméricaine, se disait Lien Rag, et quelque part là-bas Yeuse dans sa capitale de NYST. Serait-il arrivé là s'il ne l'avait pas espérée revenue sur ce continent ?

Tous ces dangers courus, ces errances angoissantes, les brouillards épais, les Christmasiens, les Simone...

— Le Kid doit nous croire perdus corps et biens, murmura Ann Suba, mais il ne sait pas que tu voulais arriver ici pour la revoir. Tu as regretté de l'avoir laissée partir voici quelques mois...

— Il n'y a pas qu'elle. C'est le vieux rêve du Kid, celui de tas de gens. Rejoindre la Panaméricaine par l'Est. Le Kid, avec son viaduc géant, croyait le réaliser, mais il a failli engloutir toutes les richesses de sa Compagnie dans ce grand œuvre... Au début de la civilisation ferroviaire un groupe d'hommes, on ne saura jamais qui ils étaient, a lancé un petit réseau toujours vers l'est et a réussi à traverser toute la banquise du Pacifique... Approximativement le long du 30^e parallèle sud... Peut-être des aventuriers ou des proscrits... C'est en empruntant ce même réseau que le Kid a, un jour, découvert le volcan Titan et décidé de bâtir un empire... Jamais personne depuis des siècles n'avait osé aller aussi loin... Même les harponneurs de baleines... Dans les débuts de l'ère glaciaire, la banquise était plus épaisse, plus résistante, et des pionniers ont posé des rails pour rejoindre l'ancienne Amérique du Sud, certainement la côte chilienne... Puis la nature de la glace a changé. Des volcans sous-marins ont réchauffé l'océan, des courants déviés ont fini par créer des mers intérieures... Le Kid s'est vite rendu

compte que son viaduc ne pouvait être bâti, sculpté en simple glace ordinaire, qu'il lui fallait une ossature...

— Et tu es intervenu avec tes capillaires, faisant circuler un fluide réfrigérant dans les piliers et le tablier ?

— Nous avons alors fortement progressé, malgré les mers intérieures, la glace fragile mais la dépense énergétique devenait de plus en plus démesurée. L'énergie du volcan Titan n'aurait pas suffi au bout du compte. Il aurait fallu que Lady Diana s'associe avec le Kid, mais celle-ci ne pensait qu'à son grand Tunnel nord-sud, autre utopie qui dévorait plus de la moitié de l'énergie produite dans le monde et des milliers d'hommes.

— Tu as participé à ce creusement. Tu étais considéré comme le meilleur glaciologue au monde.

— Tout cela pour te dire qu'il y avait Yeuse, certes, mais aussi un élan irrésistible pour venir jusqu'ici.

Ils naviguèrent quarante-huit heures le long de la banquise qui n'avait rien de rébarbatif, telle qu'elle se présentait avec sa côte à peine élevée. Ni falaises ni icebergs. Lorsqu'ils découvrirent un petit troupeau de phoques, ils mouillèrent dans une baie pour renouveler leur provision d'huile et de viande.

Ce fut Kandin, alors qu'ils faisaient fondre la graisse, qui avertit Lien Rag qui ne regardait pas dans la même direction :

— Ne vous retournez pas tout de suite, mais nous sommes surveillés. Il y a un Roux derrière la ligne de congères là-bas au sud-est. Je l'ai à peine entrevu. Étonnant que, dans une si grande solitude, il se cache. D'habitude, ils se montrent plus confiants.

— Ils ont déjà dû rencontrer des Hommes du Chaud, dit Lien Rag. Il ne faut surtout pas l'effaroucher.

Il préleva quelques morceaux de viande de phoque déjà congelée par la basse température, ils avaient relevé moins dix-huit degrés au petit matin, et fit quelques dizaines de mètres en direction des congères. Une fois là il déposa la nourriture, et d'une voix forte mais sans crier il prononça quelques mots clés des différents dialectes utilisés par les Hommes du Froid :

— Je suis Lien Rag, le père de Jdrien, Messie des Roux. J'ai connu sa mère Jdrou... Je n'ai pas d'intentions mauvaises. Je voudrais échanger la viande, la graisse, le sel contre quelques paroles.

Il retourna vers Kandin et Huergo, reprit son dépeçage.

— Surtout ne prêtez aucune attention à ce qui va se passer. Même s'il s'empare de la viande et disparaît... Il a été envoyé en éclaireur par la tribu, voir où étaient les phoques et il tombe sur nous. Il a faim, toute la tribu a faim.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Le vent soufflait, et j'aurais dû sentir l'odeur des glandes

sébacées. Un Roux bien nourri a une fourrure splendide parce que les glandes fonctionnent bien, et en fonctionnant bien secrètent le sébum qui est particulier pour les Roux. C'est une huile qui imperméabilise les poils et dégage une très faible odeur agréable... Un parfum, dirait-on. C'est d'ailleurs pourquoi un Roux bien nourri a du mal à chasser car les animaux, surtout les phoques, perçoivent ce parfum et se méfient. Notre homme ne dégage aucun parfum. Il est à bout de forces. Sa tribu a dû marcher des jours et des jours, épuisant ses réserves de nourriture puis les réserves corporelles de graisse.

Ils continuèrent à dépecer les phoques, jetant les quartiers de lard dans la chaudière. Par filtrage on recueillait ensuite l'huile dans des containers qu'il fallait transporter jusqu'au canot.

— Il n'a pas l'air de se décider, dit Kandin.

— Il finira par craquer.

Ce qui se produisit une demi-heure plus tard.

L'homme jaillit de derrière les congères, se précipita vers les quartiers de phoques, mais ses jambes affaiblies le trahirent et il ne put emporter toute la nourriture. Avec une hésitation pathétique, il dut abandonner le plus gros morceau pour se réfugier à nouveau dans son abri.

— Il va casser la croûte, dit Huergo, philosophe. Une fois le ventre plein, peut-être qu'il viendra jusqu'ici.

— Vous allez transporter l'huile jusqu'à la vedette et vous attendrez mon signal. Je veux rester seul sur la banquise. Expliquez-le aux autres.

Les deux marins ramèrent à bord du canot lourdement chargé. Les pleins des réservoirs n'étaient pas tout à fait terminés mais Lien Rag avait besoin de parler à ce Roux.

Une heure plus tard, l'Homme du Froid réapparut et vint chercher le gros morceau de viande qu'il put enfin charger sur son épaule.

— La tribu peut venir sans crainte ici. Je tuerai pour elle les plus beaux phoques et je l'aiderai à découper des lanières.

Il aurait dû le faire plus tôt puisque c'était ainsi que les Roux conservaient la viande. Ils taillaient des lanières qu'ils tressaient avant que la viande ne gèle, formant une sorte de bâton quand la tresse était congelée. Puis ils façonnaient des boules de graisse qu'ils enfilèrent sur ce bâton. Un Roux ainsi pourvu pouvait marcher plus d'une semaine sans mourir de faim.

Sans attendre, il réussit à façonner une tresse sur laquelle il enfila des boules de graisse. Il alla planter le tout là où il avait déjà déposé de la viande.

Jusqu'à la nuit il continua d'alimenter la chaudière. Huergo lui ramena les containers vides.

— Il en manque encore autant. Ann demande si vous ne voulez pas rentrer au chaud.

— Je vais attendre ici. Ils finiront par venir. Ils ont besoin de ces phoques et n'ont pas la force d'aller plus loin. Je suis certain qu'il s'agit de Roux travaillant, il n'y a guère, sur la verrière de quelque station et qui ont dû s'enfuir ou abandonner cette station pour une raison précise.

— Une station sur la banquise ?

— Je ne sais pas. Ils finiront par venir me parler.

Avant la nuit, il réussit à tuer un gros mâle avec son fusil muni d'un silencieux. Le solitaire s'était écarté du troupeau par curiosité, attiré par le feu qui brûlait sous la chaudière, ce feu que Lien Rag alimentait avec de la graisse brute.

Il put confectionner d'autres tresses, toutes garnies de boules de graisse, mais il les planta le long d'une ligne qui conduisait jusqu'à lui.

Huergo lui apporta un sac de couchage dans lequel il s'enfouit en restant auprès du feu. Il se réveillait de temps en temps pour y jeter un morceau de graisse. Il en profitait pour regarder en direction des congères. Le foyer jetait un halo d'une centaine de mètres de rayon environ, et il distinguait parfaitement l'alignement de ses tresses raidies par le froid. Le reste de la tribu s'était-il contenté du gros morceau de viande ? Refusait-elle de venir jusque-là ? Ou bien hésitaient-ils encore à l'abri des congères ? Il fallait attendre. Il avait fait des offrandes, parlé. Il ne pouvait aller plus loin sans inspirer la défiance.

Lorsqu'il se réveilla une heure plus tard, et qu'il eut alimenté le feu, il dut attendre un peu plus de lumière pour constater que sur les douze bâtons de viande alignés, il en manquait quatre. Il se maudit pour ce trop long sommeil et resta les yeux ouverts. Ils viendraient chercher les autres.

À bord de la vedette, une lampe était allumée dans le poste de pilotage. Peut-être qu'Ann Suba, inquiète, veillait. Elle connaissait mal les Roux. Les Rénovateurs n'avaient jamais entretenu de bons rapports avec les tribus qu'ils considéraient comme l'émanation diabolique du Froid.

Il crut rêver lorsqu'un visage de fille Rousse se pencha sur lui avec curiosité. Un duvet laineux le recouvrait délicatement sans effacer la finesse des traits.

CHAPITRE V

Le jour où, à une majorité écrasante, l'assemblée générale des actionnaires décida qu'elle renonçait non seulement à ses privilèges, mais que chaque voyageur de la Compagnie serait considéré comme un actionnaire à part entière, ce jour-là fut déclaré jour de fête officiel dans la Panaméricaine. On remit au lendemain les réjouissances prévues, mais durant toute la nuit des foules ravies parcoururent les quais de la capitale.

Épuisée, Yeuse n'avait cependant pas envie de se coucher, et elle se trouvait dans son bureau avec les principaux acteurs et collaborateurs de ce triomphe. Notamment le professeur Klowyzc, spécialiste de civilisation ferroviaire à l'Université Ferroviaire d'Atlantic Station, qu'on appelait l'UFAS et d'où était parti le mouvement contestataire des étudiants.

Depuis un moment, Lucia Mariana essayait d'attirer l'attention de Yeuse qui, malgré son épuisement, restait exaltée par les journées qu'elle venait de vivre. Il lui avait fallu convaincre, menacer, plaider, se montrer diplomate, sans pouvoir prendre beaucoup de repos car l'assemblée siégeait presque sans désespérer.

— Il fallait en arriver là, disait Klowyzc, car depuis longtemps j'annonce le déclin de la civilisation ferroviaire. Mes ouvrages ont été longtemps interdits par Lady Diana, jusqu'à ce que vers la fin de sa vie elle suspende cette interdiction. J'ai eu du mal à comprendre pourquoi.

— Elle se rendait compte que les signes avant-coureurs de faillite du système devenaient de plus en plus nombreux. Déjà, elle se méfiait des Aiguilleurs.

— Mais le Maître Suprême Palaga n'est-il pas son oncle ? J'avoue que j'ai du mal à y croire, car dans ce cas cet homme aurait depuis longtemps doublé le cap des cent cinquante ans.

— Il n'y a jamais eu un seul Palaga mais une succession de Palaga. Ce sont des clones. Il en existe plusieurs à des âges différents,

si bien que lorsqu'un Palaga meurt les Aiguilleurs trouvent immédiatement son remplaçant dans sa classe d'âge.

On l'écoutait poliment mais visiblement on ne portait pas grand crédit à ce qu'elle révélait. Il aurait fallu expliquer que les Aiguilleurs étaient des génies dans les manipulations génétiques, qu'ils avaient hérité d'une science portée au plus haut point par les Ophiuchusiens et les occupants du S.A.S., le satellite géant d'où les Aiguilleurs étaient originaires.

— Je soupçonnais une supercherie, lui confia Klowyzc, car je ne me l'expliquais pas du tout. L'origine de cette civilisation ferroviaire par exemple... Comment elle avait pu se structurer au cours des âges...

— Croyez-vous encore que nous ne sommes qu'à quelque trois cent vingt ans de l'explosion lunaire ?

— Qui oserait soutenir cette thèse ? Mais de là à accepter le dogme des Sibériens, non. J'estime qu'il a dû s'écouler entre huit cents et mille ans... Que la Grande Panique a duré assez longtemps, mais que parallèlement se développait cette civilisation dans de petites concentrations humaines... À partir des plus grands centres ferroviaires de jadis... Mais aussi à partir de musées consacrés au chemin de fer et de collections privées... Un millionnaire des années 2040 du calendrier chrétien pouvait fort bien avoir un petit train anachronique dans sa propriété pour faire joujou. Avec une locomotive à vapeur, des rails, bref tout le matériel nécessaire... Et lorsque la glace a commencé de descendre vers le sud par couches successives mais espacées dans le temps, notre bonhomme a pu survivre s'il avait prévu de quoi nourrir le foyer de sa machine.

On servait un champagne panaméricain qui valait le transeuropéen. Pour essayer de convaincre ses invités, Yeuse parlait des clones du cépage Pinot Noir que les spécialistes en biologie végétale avaient pu sauver de la destruction.

— Il y a eu des milliers de clones préparés dès la catastrophe, dans tous les domaines. On prévoyait la destruction totale de la vie sur Terre à long terme, et un laboratoire américain avait même prévu une sorte de mallette portative dans laquelle on trouvait des clones humains, animaux, végétaux. Nous savons que ces mallettes, diffusées à des centaines d'exemplaires, existent encore quelque part dans un nombre plus réduit. Ce qui était possible alors peut expliquer la longévité de ce Palaga.

Lucia Mariana réussit à approcher Yeuse et l'entraîna à part :

— Je vais devoir vous quitter, Lady Yeuse.

— Vous êtes fatiguée, je le comprends, allez donc vous reposer...

— Vous quitter définitivement. L'Organisation l'exige. Elle a décidé de retourner dans la clandestinité, estimant que vous avez trahi

ses objectifs en maintenant le système des actions. Elle pense qu'il fallait profiter des circonstances pour supprimer tout l'actionnariat et proclamer la démocratie.

— Ce n'est qu'un subterfuge. Une simple question de langage. Tout le monde est actionnaire et celui qui possède cent mille actions n'a pas plus de pouvoir qu'un simple actionnaire balayeur des quais ou manutentionnaire.

— L'Organisation pense que vous laissez une chance aux gros actionnaires de reprendre un jour légalement le pouvoir.

— Je ne le pense pas. Vous allez donc revivre dans la clandestinité ?

— Je dois réfléchir. Je vous quitte pour ne subir aucune influence, mais je ne rejoindrai pas tout de suite le comité central de l'Organisation.

Dès le lendemain, l'Organisation lançait un ordre de grève pour protester contre la supercherie des jours précédents, affirmant que le peuple avait été trahi et qu'en fait il n'avait aucune chance de participer à la gestion de la Compagnie.

— Il faut établir un schéma politique, dit Mel dès le lendemain, et Reiner était de cet avis. Il faut convoquer toutes les parties, même un gros actionnaire.

— Attendez, dit Klowyzc qui assistait à la discussion, que voulez-vous, une constituante ?

Brièvement il leur fit un historique sur les différentes façons de créer un régime démocratique.

— Il faut d'abord une poignée de conseillers de toutes tendances.

— Et nous inviterons l'Organisation à envoyer un délégué.

— Ils sont déjà dans la clandestinité, dit Yeuse, et les T.O.I. sont en grève. Les occupants de ces trains d'ouvriers intérimaires ont obligé les conducteurs à se ranger sur des voies lentes pour obstruer la circulation. Pour l'instant ils n'ont pas osé s'attaquer aux voies rapides et prioritaires mais ça viendra. Il y a des grèves aussi dans la Traction, dans l'Enregistrement et la Billetterie, dans la Manutention, mais très faibles.

— Des conseillers, fit Klowyzc, d'accord, mais combien ?

— Pas plus d'une vingtaine. Nous choisirons alors la façon de rédiger une préconstitution... Pour pouvoir procéder à des élections... Sinon comment faire ? demanda Yeuse.

— Les étudiants de l'UFAS ont déjà un projet, annonça le représentant des étudiants, Salvador. Il ne prétend pas être parfait, mais il offre une large ouverture aux discussions. Mais nous ne siégerons que si l'Organisation revient sur sa décision d'entrer dans la clandestinité. Nous ne voulons pas nous couper des ouvriers

intérimaires dont nous partageons le sort. Ceux d'entre nous qui n'ont pas des parents à l'aise ne reçoivent toujours que le 15/15.

Dans la journée, il y eut un affrontement entre la police de la Traction et des manifestants des usines d'eau potable. La Traction se laissa déborder et il fallut faire appel à la Manu pour essayer de calmer le jeu, mais elle-même dut faire venir ses draisines blindées, ses draisines-pompes pour disperser les groupes les plus actifs. Mel Macdanet, sur la demande de Yeuse, essaya de rencontrer des membres de l'Organisation pour tenter de faire passer un message au comité central mais échoua. Ses parents refusèrent de le recevoir, le considérant désormais comme un traître, et ses anciens collègues de travail aux blanchisseries industrielles le conspuèrent.

Il effectua une autre tentative dans un autre milieu mais revint blessé au visage. On l'avait attaqué sur les quais et assommé. C'était une patrouille de la Manu qui l'avait retrouvé et, avant de l'identifier, l'avait fourré dans une des draisines-paniers à salade.

— Impossible de contacter l'Organisation.

Pourtant la majorité des gens continuaient de rester intéressés par la fin de l'actionnariat privilégié, et des groupes professionnels venaient aux nouvelles pour savoir quand les actions seraient distribuées.

— Ça sent le corporatisme, dit Klowyzc, et je vous conseille vivement de vous en méfier.

La mesure des 17/17 fut étendue à toute la population et des quantités de vivres furent débloquées, ainsi que des combustibles, mais des tracts de l'Organisation crièrent au scandale en affirmant que les T.O.I. recevaient de la viande fossile.

Depuis qu'elle était née, la polémique sur la viande fossile n'avait jamais cessé, se disait Yeuse. On appelait improprement viande fossile celle trouvée dans les profondeurs de la glace, par exemple dans les grands centres d'élevage où des bœufs, des vaches, des moutons, des porcs étaient retrouvés congelés entiers. Des analyses constantes n'avaient jamais pu prouver la toxicité de cette nourriture ou son excellence. On en donnait à des animaux d'élevage sans avoir jamais relevé de troubles, mais l'opinion publique restait très sensibilisée par ce terme de « viande fossile ».

— Il n'y a jamais eu de viande fossile distribuée dans les trains d'ouvriers intérimaires ni dans les cantines-cafétérias des grandes entreprises.

Mais un biologiste d'une station de l'ouest prouva le contraire et, à la suite de ses déclarations, on découvrit un énorme trafic de viande fossile en provenance d'Argentine. Exactement de la province de Patagonie.

Yeuse sut tout de suite d'où venait cette viande. Des troupeaux

entiers avaient été surpris par la baisse brutale des températures au début de l'ère glaciaire. Les animaux avaient été tués par le froid et ensevelis sous les couches de glace successives. On les estimait à peut-être vingt millions, surtout des bovins, prisonniers de la couche épaisse. Mais il y avait aussi des ovins mais fractionnés en nombreux troupeaux.

Quand Lady Diana avait ordonné le creusement du Tunnel nord-sud devant relier les pôles sous la glace, on avait aussi perforé des galeries latérales pour atteindre les richesses d'autrefois, et Yeuse se souvenait d'un interminable tunnel qui traversait sur des kilomètres un troupeau de bœufs. Les parois n'étaient que corps déchiquetés, tripaille, cuisses, cornes, têtes figées depuis des siècles, le tout maintenu par la glace comme par un ciment. La jeune femme en gardait un souvenir épouvanté qui la hantait certaines nuits. Mais on lui disait que ce n'était pas le pire et qu'en Inde, le long de l'ancien Gange, c'étaient des hommes par trillions que les glaces avaient conservés dans une formidable inclusion. Des mines à cadavres avaient été ouvertes car ils pouvaient brûler, donner de la chaleur, et la centrale de Magellan en Patagonie avait produit son électricité à partir des corps arrivant par trains entiers de ces mines-là.

— Les branches latérales du tunnel n'ont jamais été refermées comme vous l'aviez ordonné, lui annonça Reiner qui avait effectué une enquête. Des centaines de milliers de tonnes de viande fossile ont été vendues dans toute la Concession.

Mais Yeuse n'était pas au bout de ses peines car la CANYST, inquiète de la fin de l'actionnariat, lui envoya son président Calao de l'Africana, qui ne lui cacha pas que les décisions prises par l'assemblée générale des actionnaires étaient illégales, car elles ne pouvaient être entérinées par la Commission des Accords de NYST.

— Les Accords sont très nets. Les Compagnies sont constituées d'actionnaires qui se réunissent en assemblée générale à partir d'une certaine quantité d'actions détenues. Cette quantité est de dix mille, que ce soit en Panaméricaine ou en Sibérienne, et c'est à l'unanimité que nous avons refusé d'examiner le procès-verbal de cette assemblée.

— Nous allons demander à tous les voyageurs de se réunir en assemblées pour voter. La quantité d'actions exigibles est ramenée à une, c'est tout.

— C'est illégal... Toutes les autres Compagnies sont hostiles à ce projet. Il faut que l'assemblée de vos quatre cent cinquante-quatre actionnaires possédant plus de dix mille actions se réunisse à nouveau et annule sa décision.

— Faute de quoi ?

Calao ne s'attendait pas à une telle insolence et il regarda Yeuse avec inquiétude.

— Faute de quoi, la CANYST devrait prendre des mesures très ennuyeuses pour tous.

— Mais encore ?

— Les Compagnies concernées seraient en droit de se déclarer en état de belligérance contre la Panaméricaine.

— Vous nous déclarez la guerre, si je comprends bien ?

Calao protesta, livide, transpirant bien que dans le bureau, sur ordre de Yeuse, le chauffage soit limité à dix-sept degrés.

— C'est une mesure extrême qui ne serait prise que si vraiment l'assemblée refusait de revenir sur sa décision.

Yeuse sourit :

— Elle ne reviendra pas sur sa décision pour la simple raison qu'en votant ce texte l'assemblée s'est sabordée à jamais, et qu'elle ne pourra plus jamais être convoquée.

— C'est de la folie, murmura Calao, défaillant. Vous vous rendez compte des conséquences si jamais les Compagnies décident de vous faire la guerre ?

— Quelles Compagnies ? La Sibérienne ? Elle ne peut plus traverser le détroit de Béring. La banquise n'existe plus. Il n'y a plus de réseau entre nos deux Concessions. La Banquise ? Elle n'existe plus. La Transeuropéenne ? Vous croyez qu'elle fera la guerre alors qu'elle ne peut même pas nourrir convenablement ses voyageurs ? Si Floa Sadon commettait cette folie ce serait la révolution. Vingt ans après la fin de sa guerre avec la Sibérienne, la Transeuropéenne n'a jamais pu retrouver son niveau de vie antérieur qui était déjà très faible... Il ne reste que l'Africana, voyageur président Calao, et tout le monde sait que l'Africana ne dispose pas d'une flotte assez importante pour se lancer dans un conflit.

— Il faut respecter les Accords, cria soudain Calao. Si vous les bafouez, c'est toute notre civilisation qui s'effondrera.

— Eh bien ! qu'elle s'effondre ! répondit tranquillement Yeuse.

CHAPITRE VI

La vie des naufragés s'était rapidement organisée dans cette région encore intacte de la banquise de la Dépression Indienne qui, d'après Liensun, se situait sur l'inlandsis des anciennes îles Cocos. On avait construit des igloos capables de résister aux tempêtes et le dirigeable avait été soigneusement dégonflé, mis à l'abri, amarré pour que l'enveloppe et les ballonnets flasques ne soient pas emportés. L'atterrissage s'était fait en douceur à partir du moment où Liensun avait été informé que le principal filtre à hélium donnait des signes de faiblesse. Il avait fallu se poser mais dans des conditions supportables. On ne manquait ni d'huile pour se chauffer ni de nourriture, car pour cette expédition au sud Liensun avait prévu grand, très grand même, estimait Murmose qui continuait à se poser des questions sur la fameuse panne du filtre à hélium. Mais Liensun restait seul compétent pour juger de cette défectuosité et y remédier.

Liensun revenait d'une chasse aux moutons qui survivaient dans cette solitude abandonnée par l'homme. Des animaux d'élevage qui avaient retrouvé leur liberté, et qui se nourrissaient d'algues que l'océan rejetait en quantités incroyables sur les côtes de cette île de glace, solidement ancrée cependant sur les coraux de l'archipel.

Avec ses compagnons, un certain Illong et une jolie fille, Sounan, ils rapportaient deux gigots, les filets, les côtes de l'animal qu'ils avaient tué.

— Nous ne risquons pas de mourir de faim, annonça-t-il joyeusement. Et plus tard nous saurons qu'il y a ici une réserve importante de ces animaux... J'espère que les algues ne leur donnent pas mauvais goût car dans les algues, il y a de microscopiques crustacés également.

Murmose le regardait d'un air vindicatif. Elle s'était foulé la cheville en glissant sur la glace, peu habituée à marcher dessus. Elle soupçonnait Liensun de chercher à s'isoler avec Sounan et de choisir Illong comme alibi.

Illog était d'une telle admiration pour son commandant qu'il était bien capable de s'éloigner une heure ou deux pour qu'il puisse prendre son plaisir avec la jolie Asiatique.

— Il faudrait quand même songer à ce filtre à hélium, cria-t-elle. La réparation n'en finit plus.

D'autres étaient de son avis et n'osaient le manifester, mais la majorité profitait pleinement de cette escapade qui durait depuis deux mois.

— Il faut laisser se reconstituer les membranes osmotiques, répondit tranquillement Liensun en faisant griller ses côtelettes sur le feu qui était constamment entretenu entre les igloos. C'est très délicat d'en obtenir de performantes. Nous ne pouvons risquer de nous envoler et d'avoir une autre panne. La chance de nous être posés en douceur sur cet inlandsis ne se renouvellera pas forcément.

— Nous aurions eu le temps de faire demi-tour et de rejoindre China Voksal, lança Murmose.

— Peut-être, mais nous aurions pu aussi nous abîmer dans une zone désertique. Nous n'avons pas perdu notre temps puisque nous avons découvert une station perdue, isolée, qui ne sait plus que faire de son huile de manchots et, ici, ces troupeaux de moutons. En organisant une chasse écologique nous pouvons espérer fournir au Consortium entre mille et deux mille tonnes de bonne viande de mouton par an.

Il saisit deux côtelettes et alla les présenter à Murmose qui leur jeta un regard avide. Elle essayait de maigrir, mais l'odeur de la viande grillée fut plus forte et elle arracha les deux côtelettes à Liensun tandis que des rires sournois fusaient.

— Je pense que d'ici quinze jours nous pourrons reprendre l'air, dit-il, mais en prenant toutes nos précautions.

L'équipage de ces filles et garçons avait construit une étuve dans un igloo de grande taille. On avait creusé dans la glace un bassin que l'on avait recouvert de toile bactérienne où l'on déversait de l'eau très chaude.

L'après-midi chacun venait s'y baigner et s'y étriller, sauf Murmose qui trouvait indécente la nudité de ses compagnons. Pendant qu'ils riaient, se taquinaient ou pire, elle n'osait aller voir, la fille des Bertold essayait d'avoir un contact radio avec China Voksal, avec le Consortium des bonzes.

— Vous sombrez tous dans la débauche, cria-t-elle un soir à Liensun lorsque celui-ci la rejoignit tardivement dans leur igloo, en espérant qu'elle avait fini par s'endormir. Cette étuve est un lieu mal famé pour forniquer tout à votre aise, et toi le premier.

— Ne te souviens-tu pas de l'étuve de cette serre où tu entraînaïs quelques bonzes, des notables très riches ? lui répliqua-t-il.

Suffoquée par tant de cynisme, elle ne put répondre immédiatement, lui rappeler que c'était sur ses ordres à lui qu'elle se prostituait.

— Oui, je me prostituais...

Liensun la faisait enrager, ne pouvant plus supporter sa présence, cette odeur surette qui régnait dans leur igloo, ce corps à la chair huileuse.

Pourtant une tempête de quarante-huit heures obligea tout le monde à rester au fond des abris de glace. L'imprudent qui se serait risqué au-dehors aurait été emporté comme une plume de goéland. Le vent fou laminait la glace, la rendait si glissante qu'on ne pouvait tenir debout.

Dans les igloos on allumait de petites lampes à huile qui suffisaient à réchauffer l'atmosphère, mais il fallait de temps en temps ventiler avec précaution. Murmose s'escrimait sur le poste de radio, tandis qu'il consultait divers documents dont une carte de la région. Il estimait que le moment de retourner à China Voksal n'était pas tout à fait venu et la majorité de son équipage pensait la même chose. Il fallait attendre que le froid s'intensifie avec l'hiver septentrional renforcé par l'arrêt, presque la régression, du réchauffement observé par Charlster. Cette fameuse lucarne dont on attendait tant ne s'éclaircissait plus du tout.

Il imaginait Farnelle entreprenant un autre voyage commercial, pour livrer de l'huile de phoques et des pièces de moteurs en céramique devant équiper les futurs cargos de Lafitte. Le cargo *Princess* allait se trouver dans l'impossibilité de gagner son terminal habituel, risquait même de se trouver coincé à deux ou trois mille kilomètres de là et alors le Consortium regretterait d'avoir réservé aux dirigeables une utilisation subalterne.

— Tu n'auras aucune liaison avec cette tempête... Qu'espères-tu ?

— J'établirai le contact et je donnerai notre position, déclara-t-elle, obstinée.

Dans le courant de la seconde nuit, le vent faiblit et Liensun se risqua hors de son igloo sous prétexte de voir si tout le monde était hors de danger. Lorsqu'il se glissa dans le couloir de l'igloo que Sounan partageait avec deux autres filles, il sentit des bras frais se nouer autour de son cou. Il arracha sa cagoule et une bouche douce se posa sur la sienne. Sounan bascula en arrière, l'entraînant sur elle, nouant déjà ses jambes autour de ses reins et mimant la possession.

— Attends que je me dénude, pouffa-t-il amusé par cette impatience.

Lorsqu'il ressortit, il pensa avec une gêne profonde à Songe qui attendait son retour. Il lui avait fait part de ses intentions et souhaitait

qu'elle ne fût pas trop inquiète :

« — Je saboterai le principal filtre à hélium... Sans mon dirigeable, le Consortium sera très ennuyé. »

Elle ne lui avait fait aucune remarque, aucun reproche. C'était une fille pugnace qui savait aussi prendre des risques et commettre des actes illégaux, par exemple la destruction de la poseuse de rails.

Il ne retourna pas vers Murmose mais essaya de dormir dans l'igloo de l'étuve. L'endroit était tiède, même si des gouttes d'eau tombaient régulièrement du plafond.

Il se réveilla en pensant qu'il repartirait peut-être chasser le mouton avec ses compagnons. Il en profiterait pour faire une évaluation précise de ces troupeaux qui erraient sur l'île de glace et venaient sur le rivage brouter les algues. Des montagnes d'algues nutritives que la mer rejetait sans cesse. Il se demandait si cette richesse était également exploitable pour l'homme. Ne faudrait-il pas envisager la création d'une petite colonie permanente ? D'autres pouvaient venir pour capturer les moutons et récolter les algues. Bien sûr la surface de l'île diminuerait si le réchauffement reprenait dans cette zone, puisque les îles Cocos se trouvaient approximativement à l'aplomb de China Voksal sur une carte.

Des cris l'alertèrent au petit matin et, lorsqu'il sortit de l'étuve, il vit qu'on entourait Murmose qui parlait avec beaucoup d'excitation. Lorsqu'il s'approcha d'elle elle le regarda avec un sourire méchant :

— J'ai pu contacter China Voksal cette nuit. Je suis tombée sur Ladira, la libraire. Elle va donner notre position au Consortium.

CHAPITRE VII

Lorsque l'agent commercial du Consortium était venu lui demander les prix des denrées livrées rapidement franco de port, Songe n'avait pas été tellement surprise que Tharbin fasse appel à elle. Liensun l'avait prévenue qu'un refroidissement était attendu d'ici quelque temps.

« — Il ne sera que passager, peut-être le temps d'un hiver, mais il faut en tenir compte et voir les bénéfices que nous pourrons en tirer. Il faudra plus d'huile pour se chauffer, mais pour acheminer cette huile, excepté les trains, ne resteront que nos dirigeables. »

Songe donna un devis au représentant du Consortium qui lui dit qu'il allait le transmettre par téléscripteur, ce qui était plus sûr que le téléphone. Elle appela Ladira elle-même pour lui demander des nouvelles du *Greog Suba*, le seul dirigeable existant après la destruction du *Julius* par les Aiguilleurs.

Le dialogue radio fut assez mauvais mais elle apprit que le dirigeable faisait un plein d'huile de manchots à la rookerie Doberson, nouvellement découverte au sud, et qu'il serait à Krill Station sous quarante-huit heures.

Le représentant du Consortium lui téléphona que Tharbin était d'accord sur les prix et exigeait les quantités suivantes. Elle en prit note et promit que le tout serait livré avant la fin de la semaine.

Lorsqu'elle partit pour Krill Station, elle ne cachait pas sa joie. Enfin, elle avait établi un contact sérieux avec les bonzes et allait pouvoir profiter de leur formidable puissance économique et financière. Elle voulait qu'ils fabriquent un dirigeable pour sa Compagnie, qu'elle paierait en marchandises.

Le *Greog Suba* arriva au début de la nuit suivante et Luidin se fit aussitôt treuiller avant que les manœuvres d'approche ne soient terminées. Il était satisfait de son voyage mais ne cacha pas son trouble quand elle lui annonça qu'il irait d'abord livrer le Consortium avant de ravitailler les Échafaudages.

— C'est d'une importance vitale, dit-elle. Ça prouve que Tharbin est en difficulté avec ses projets...

Elle ne pouvait tout lui expliquer, ce chenal chinois que la glace devait rendre non navigable, les astuces de Liensun, ses propres ambitions.

— Ça te prendra quarante-huit heures, dit-elle. Et nous récupérerons pas mal d'argent.

— Et si le Consortium voulait s'emparer du dirigeable ?

— Quand tu verras les leurs, tu comprendras combien nous avons de progrès à faire. D'ailleurs je m'embarque avec toi.

Les entrepôts du Consortium situés au nord de China Voksals étaient signalés par une inscription lumineuse, juste le mot : « Consortium ».

— N'importe quel Aiguilleur ou membre de la CANYST aurait de quoi s'arracher les cheveux s'il découvrait ça. Une enseigne uniquement destinée à ceux qui arrivent par la voie des airs, n'est-ce pas significatif ? dit Songe.

C'était de bon augure, la preuve que Tharbin commençait à se méfier des cargos en construction et des échanges maritimes. Elle était sûre que le cargo *Princess* était bloqué quelque part à l'est.

Un des toits des entrepôts se mit soudain à s'ouvrir, les panneaux se retirant dans quatre directions, et dès qu'une ancre fut jetée, un treuil puissant les attira vers la terre.

— Ils sont rudement bien équipés, maugréa Luidin qui se demandait toujours comment le collectif de gestion des Échafaudages, et surtout Astyasa, allait prendre cette escapade chez les bonzes.

Bien qu'il fût trois heures du matin, Songe fut immédiatement reçue par Tharbin qui s'empressa et lui fit servir une rareté : du chocolat chaud, du véritable chocolat et non une farine marron parfumée à l'arôme artificiel. Il y avait une montagne de gâteaux et de confiserie.

— Je vous remercie infiniment et pour les conditions de prix et pour la rapidité. Mais j'aurais pu en prendre livraison moi-même avec notre nouvel appareil *Asia* s'il n'avait été en mission.

Elle resta impassible, pensant que l'*Asia* était à la recherche du cargo *Princess* venu de chez le Président Kid, mais Tharbin la détrompa d'un air malicieux :

— L'*Avenir Radieux* a été repéré. La libraire Ladira, que vous connaissez et qui s'occupe de liaison radio, le soir, entre les Échafaudages et vous, a intercepté un appel de Murmose, vous savez cette jeune fille Bertold qui fait partie de l'équipage.

Songe resta impassible malgré la hargne qu'elle éprouvait pour cette fille.

— Le dirigeable a dû se poser à la suite d'une panne du filtre à

hélium, rien de grave. Tout le monde est sain et sauf, mais la réparation tarde. L'*Asia* est parti là-bas avec un autre filtre.

— J'en suis ravie, dit-elle. Mais je préfère livrer les marchandises avec notre appareil.

— Vous n'en avez qu'un, malheureusement.

— Ça ne saurait se prolonger indéfiniment, fit-elle avec prudence. Nous en attendons un autre mais aucun ne peut rivaliser avec vos deux mastodontes, évidemment...

— Nous attendons des marchandises de l'est, fit Tharbin. De l'huile de phoques et différentes pièces manufacturées... Il semble que le réchauffement ne soit plus qu'un souvenir... Le chenal, qui s'enfonçait dans la banquise et atteignait presque l'ancienne côte chinoise, est à nouveau pris par les glaces... Pouvez-vous prévoir plusieurs trains d'huile dans les quinze jours à venir ? Nous sommes un peu pris au dépourvu... J'ose me confier à vous car je sais que vous n'ignorez rien de notre commerce avec l'ancien P.-D.G. de la Compagnie de la Banquise.

— Non, mais j'ignorais que le chenal était impraticable... Je peux vous envoyer au maximum des trains de mille tonnes. La Traction australasienne interdit les convois plus lourds de crainte que le réseau ne se détériore.

— Nous ne sommes pas sur une banquise, mais un inlandsis, mais soit, combien de trains de mille tonnes ? Cinq ? Dix ?

Elle avait la tête qui tournait devant la quantité d'huile à trouver aussi rapidement et redoutait que ces achats massifs ne fassent monter les cours. Déjà cette histoire de refroidissement pouvait amener les grossistes à stocker et à créer la pénurie. Mais elle avait ses fournisseurs habituels et l'huile de manchots lui permettait de traiter n'importe quel marché.

— Cinq mille sous quinze jours, le reste dans la semaine qui suivra, proposa-t-elle.

— À quel prix ?

— Je ne peux le fixer sur-le-champ mais je vais vous faire une proposition honnête, ces dix mille tonnes pourraient servir de premier versement pour la commande de l'un de vos dirigeables, si vous pouvez me le livrer d'ici trois jours.

Le bonze resta serein, dégustant sa tasse de chocolat avec gourmandise.

— Vous voulez nous acheter un dirigeable ?

— Oui. Et je vous ferai des livraisons hebdomadaires d'huile de phoques pour le payer. Sans parler de la farine et de tous les vivres dont vous pourriez avoir besoin.

— Je ne peux pas vous donner une réponse immédiate, comme vous pour le prix de l'huile.

— Il ne faudra pas en parler à d'autres personnes que moi à Markett Station. Je vais louer un télex pour nos échanges commerciaux. Je sais que c'est onéreux, mais la radio est déficiente...

— Et puis Ladira capte tout, ajouta Tharbin, bonhomme mais l'œil étincelant.

— Je vous garantis des quantités énormes d'huile de phoques et si Liensun n'a pas trouvé d'huile de manchots, je peux aussi vous en procurer.

Le bonze cédait à son admiration. Cette jeune femme à peine, plutôt une jeune fille, le ravissait. Elle avait des idées en tête et allait jusqu'au bout de ses intentions.

— Liensun pourra-t-il être mis dans la confidence ?

— Bien entendu.

— Vous savez qu'il a un peu trompé tout le monde dans sa jeune vie, depuis les Rénovateurs jusqu'au Kid, et même nous les bonzes. J'ai même cru au cours de cette longue absence qu'il avait décidé d'aller ailleurs en nous empruntant un dirigeable.

— Vous voyez bien qu'il n'en était rien et qu'il était simplement en panne de filtre à hélium.

Il la regarda, sans sourire cette fois :

— Un filtre à hélium effectivement. Ceux que nous fabriquons sont pourtant très performants.

CHAPITRE VIII

C'était donc ça, une sorte de vallée circulaire en forme d'entonnoir et dont le diamètre devait approcher le demi-kilomètre, peut-être plus.

Les deux hommes s'étaient déplacés dans le vide grâce aux bouteilles d'air comprimé et venaient d'arriver devant l'ancien cloaque de la Bête de l'espace.

— Difficile de distinguer la bouche du reste, dit Gus dans son micro.

— Il va falloir descendre.

Jusque-là flottaient des détritits, rejetés par le satellite, des cadavres également, mais peu de corps humains, des hybrides surtout, et le petit docteur Isaie commença de plonger la tête la première en modifiant le jet de ses bouteilles. Gus le suivit avec prudence car le moindre geste pouvait avoir des conséquences énormes, comme le projeter assez loin du S.A.S. pour que l'attraction de celui-ci ne puisse l'aider à revenir.

En s'approchant, il commença de distinguer les deux orifices, les sortes de lames en matière cornée, une espèce de chitine très dure, pouvant servir de dents. Gus se souvenait d'un appareil pour broyer les légumes et la bouche du Bulb devait un peu ressembler à ça. Mais depuis des siècles, cette bouche ne servait plus.

Isaie déjà, à l'aide d'un petit marteau, tapotait sur les lames larges d'un mètre et qui, ouvertes, devaient laisser apparaître un trou énorme.

— C'est soudé. Je ne sais par quoi mais sûrement par des restes de saus congelé. Il faudra revenir avec un chalumeau pour faire sauter cette espèce de tartre. Mais je crains qu'il ne retrouve jamais l'usage de sa bouche.

Non sans mal, ils passèrent de l'autre côté d'une arête haute d'une cinquantaine de mètres. Gus avait craint le pire et fut presque déçu de ne rien apercevoir d'écœurant dans ce cratère, sinon les

nervures d'un énorme sphincter.

Isaïe lui-même était surpris mais se mit tout de suite au travail.

— Quand un organe cesse de fonctionner, il s'atrophie et celui-là n'a pas échappé à la règle... Je me demande même si nous parviendrons un jour à le rendre partiellement fonctionnel... Le Bulb se fait des illusions, je dirai même qu'il devient gâteaux s'il espère récupérer ses habitudes de jeunesse...

Il descendait dans le cratère, s'asseyait sur ce qui pouvait s'apparenter aux rayons d'une roue immense et secouait la tête.

— Tout cela est au-dessus de nos possibilités, toutes les ramifications nerveuses ont disparu très certainement. Il faudrait aller voir de l'intérieur, c'est-à-dire patauger dans ces marécages que vous avez déjà visités, là où vivait cette tribu des True...

Il leva la tête vers Gus, ayant de la peine à conserver son attitude. Il ne fallait pas bouger sinon on rebondissait de quelques mètres.

— Nous allons prendre des photographies que nous soumettrons à notre ami, et puis à une analyse méticuleuse.

Lorsqu'il en eut terminé avec toutes ses prises de vue, il se laissa remonter vers Gus qui dut le stopper au passage, mais ensemble ils s'élevèrent encore de deux mètres.

— Nous sommes venus et nous avons vu. Pour la bouche, ce n'est peut-être pas désespéré, et j'ai enregistré quelques frémissements lorsque j'ai violemment frappé avec mon marteau, enfin aussi violemment que le permet l'apesanteur... D'autant plus que nous n'avons aucun document sur ce cloaque lorsqu'il fonctionnait.

— Alors nous repartons ?

En chemin ils firent un détour jusqu'à cette étrange nécropole où reposaient, dans des cercueils de glace très pure, cristalline, les corps d'ophiuchiens de jadis et parmi eux cette Aliana Mors, cette jeune femme qui intriguait tant Gus. Elle aussi autrefois avait, du moins il y avait de grandes chances pour cela, subi comme lui une intervention dans l'un de ces appareils appelés synthétiseurs prothétiques. Comme lui, cul-de-jatte, cette intervention lui avait reconstitué ses deux jambes, en chair véritable, en os véritables, rétabli les circuits sanguins, nerveux. Il y avait même un film de propagande sur son cas, trouvé par le docteur Isaïe. Gus avait voulu en savoir davantage, méfiant de nature, craignant qu'au bout d'un laps de temps, ces deux merveilleuses jambes, qui lui avaient été accordées comme par miracle, ne fonctionnent plus, se décomposent et qu'il retourne à sa condition lamentable d'infirme. Il ne s'était jamais tout à fait habitué à regarder autour de lui, depuis son récent un mètre quatre-vingts et quelque, lui qui si longtemps n'avait pas dépassé le mètre, lui qu'on avait appelé de tous les noms, humiliants le plus souvent, Penguin, car

en marchant sur ses mains il se dandinait comme cet oiseau-là.

— Tu as vu, cria Isaie, maintenant on rentre avant que la provision d'air ne soit épuisée.

Mais Gus ne paraissait pas entendre. Un jour, il avait sorti Aliana Mors de son cercueil, l'avait examinée méticuleusement, n'avait trouvé sur elle ni trace d'opération ni aucun signe d'altération de la peau et de la chair. Elle était morte jeune, mais pas à la suite de son séjour dans le synthétiseur prothétique.

— Gus, supplia le docteur, il faut filer d'ici.

Il finit par sortir de ses réflexions profondes et les deux hommes volèrent vers le sas d'admission, grâce à l'air de leur bouteille qui laissait derrière eux une vapeur de sillage.

— Quand le Bulb verra ces photos, il sera consterné, mais comment le ménager ? Il faut qu'il affronte la réalité en face, la réalité de son organisme. Dans le temps, il fut une bête, un mastodonte de l'espace libre, puis il fut asservi, privé de la plupart de ses fonctions naturelles. Depuis combien de temps, nul ne peut le dire, moi-même je ne sais pas compter en années terrestres... Les Ophiuchusiens l'ont utilisé pour ses capacités à survivre dans le vide spatial, mais ils en ont fait un hybride pour s'installer à l'intérieur de son corps.

— Comme les Hommes-Jonas avec les baleines, dit Gus.

Il n'en avait jamais parlé à son compagnon et celui-ci l'écoutait évoquer ces humains qui avaient réussi à vivre en symbiose dans les corps des plus grands cétacés de la Terre.

— Je n'en ai jamais vu mais Lien Rag si...

Sans attendre, Isaie soumit les photographies à l'examen du Bulb. Il suffisait de les introduire dans sa mémoire pour qu'il les visualise très vite. Les deux hommes s'étaient demandé si le Bulb, avant que les hommes d'ophiuchus ne pratiquent sur lui des greffes d'appareils organiques, possédait des yeux ou un organe quelconque en tenant lieu, et n'avaient jamais pu résoudre cette question. La Bête avait dû posséder des capteurs inconnus qui lui donnaient une vue panoramique de son environnement, d'autres qui alertaient ses sens, mais ils n'auraient pu en dire davantage sur le sujet.

Une autre question les avait aussi intrigués : comment le Bulb, qui se disait de sexe mâle, procréait-il ? Il avait longuement parlé, avec nostalgie, d'étreinte durant le temps d'une année terrestre, mais pudique, il évitait tout autre allusion sur son sexe.

— Mauvais signe, dit Isaie, il encaisse mal puisqu'il n'a pas donné la moindre réponse... Il faudra attendre plusieurs jours que le choc soit atténué.

En revenant dans le satellite, ils retrouvaient d'autres questions en suspens, notamment une qui concernait le père Faro qui régnait sur la secte de l'Église de la Rénovation Apostolique. Il avait disparu assez

longtemps, et l'une de ses adeptes avait affirmé que là-bas, dans la chapelle de Sugar, il était entré en communication avec Dieu.

— Dieu, Dieu, c'est vite dit, grommelait Isaie, mais acceptons l'idée plus modeste qu'il ait pu parler avec un interlocuteur situé ailleurs que dans le Satellite.

— Il ne reste que la Terre, lui fit constater Gus.

— Je sais que le père Faro s'absentait régulièrement avant que nous ne venions à ce niveau, mais jamais aussi longtemps. Croyez-vous qu'il est allé prendre des directives ?

— En vue de quoi ?

Gus surveillait le travail de Lunik II qui se comportait normalement là-bas, dans cette déchirure des poussières lunaires. Il ravaudait lentement mais sûrement la lucarne en formation et, d'ici deux à trois mois, celle-ci ne serait plus apparente. Mais d'après sa carte du ciel, il y avait d'autres zones fragiles qui devenaient lentement transparentes. D'après ses calculs, l'une d'elles, la plus importante, risquait de modifier le climat de la côte Ouest de la Panaméricaine, entre le 120^e méridien à l'ouest de celui de Greenwich et le 100^e.

CHAPITRE IX

La tribu lui avait envoyé cette fille comme cadeau, et il avait dû satisfaire leur attente en lui faisant l'amour. D'abord, elle avait refusé avec horreur de pénétrer dans son sac de couchage, mais il lui avait expliqué, avec les quelques mots que l'un et l'autre pouvaient saisir et des gestes, qu'il ne pouvait faire ça dans le froid. Elle commençait d'étouffer lorsque ce fut fini, et elle jaillit du sac pour s'abattre sur la banquise, la respiration haletante, prête à s'évanouir. Lien Rag pensait que depuis la timonerie de la vedette, Ann Suba avait pu suivre leur accouplement. C'était en partie ce qui l'avait poussé à exiger le sac de couchage.

Lorsque Jdaran put se relever, il la suivit vers les congères. Jdaran était de la même famille ethnique que Jdrou, donc de Jdrien, mais l'absence phonétique du r entre le d et le reste du nom avait son importance. La même ethnie, mais assez lointaine.

Il remarqua que toutes les tresses de viande avaient disparu au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans l'obscurité. Il fit comprendre à Jdaran qu'il n'irait pas plus loin, car derrière les congères, il n'y verrait plus rien. Il s'assit et attendit.

La tribu arriva lentement, un homme puis une femme, puis voyant qu'il ne se passait rien, encore un homme, un second, une fille, une femme. Les enfants ne sortirent de leur cachette que les derniers. Lien Rag expliquait qu'il était le père de Jdrien, l'homme-dieu, et qu'il venait pour aider la tribu. Il avait rapidement confirmé son hypothèse. Il s'agissait bien d'une tribu habituée aux Hommes du Chaud mais s'en méfiant énormément.

Celui qui comprenait le mieux son anglais, Jdarel, parlait d'une station où ils avaient gratté le givre sur les verrières depuis toujours. Et puis les Hommes du Chaud avaient disparu en quelques jours, vers l'est. Ils n'avaient rien laissé à manger. Quand les déchets eurent été épuisés, la tribu décida de reprendre ses habitudes ancestrales et d'aller à la chasse aux phoques, mais ils ne savaient plus attraper ces

animaux, ni les approcher.

Ils n'avaient réussi qu'à s'emparer d'un jeune animal et n'avaient pas su exploiter sa chair. Ils ne se souvenaient plus des tresses et Jdarel remerciait Lien Rag de lui avoir rappelé comment on conservait la viande et la graisse pour voyager.

Leurs couteaux étaient dérisoires, et ils n'avaient pas osé pénétrer dans la station désertée pour en prendre de plus longs et de plus solides. Le tabou qui interdisait aux Roux de pénétrer sous les verrières, les dômes, les coupoles était plus fort que la faim. Ils se seraient laissé mourir plutôt que d'affronter cette épreuve, et cet interdit avait une origine tout à fait réaliste. Les Roux pouvaient mourir très vite par une température de vingt degrés et toutes les stations étaient chauffées.

— Nous allions mourir de faim quand nous avons su qu'il y avait des Hommes du Chaud qui tuaient des phoques et brûlaient la graisse. L'odeur nous en est arrivée et nous sommes venus sans pouvoir résister. Nous avons entendu que tu disais être le père de notre Messie mais nous avons encore très peur.

— Pourquoi la station a-t-elle été abandonnée ?

Ce que raconta Jdarel lui aurait paru incroyable de la part d'un des Hommes du Chaud, mais les Roux ne savaient pas mentir et Lien Rag l'écouta, stupéfait.

La station se trouvait sur la banquise reliée à l'inlandsis par un important réseau, mais l'océan était arrivé entre la station et cet inlandsis. Jdarel désignait l'est, affirmant qu'il y avait beaucoup d'eau par là-bas. La tribu aurait voulu suivre les Hommes du Chaud le long des rails, mais elle avait trop attendu, l'eau les séparait désormais de la Panaméricaine. Alors ils avaient essayé d'aller vers le nord et après quatre jours de marche s'étaient trouvés devant l'océan... Un bras de mer certainement très large qu'ils n'avaient pas eu le courage de franchir. Ils avaient oublié qu'ils savaient nager, qu'ils étaient capables de rester dans l'eau glacée des jours et des nuits. Trop longtemps dépendants des hommes des stations, leur acquis pour survivre sur les glaces s'était complètement effacé. La preuve : ils ne savaient même pas tuer un phoque, le piéger.

— Nous descendons vers le sud, mais nous avons longé pendant dix jours l'océan à gauche et quand nous essayions de nous en éloigner, il était aussi à droite.

Lien Rag en concluait que cette banquise qu'il avait crue rattachée à la côte de l'ancien Mexique n'était en fait qu'une immense île de glace, peut-être mais c'était incertain, une presque île reliée au sud de l'inlandsis du continent sud-américain.

Les Roux comptaient seulement sur dix doigts, un doigt représentant approximativement entre vingt-six et vingt-huit jours. Le

dixième du temps d'une grossesse.

Comme ils étaient peu habitués à marcher, et de plus se trouvaient dans un état de dénutrition extrême, Lien Rag estima que le bras de mer situé au nord qui bordait la façade extrême de cette île se trouvait à deux journées maximum de moteur.

Il passa le reste de la nuit à expliquer à la tribu comment piéger les phoques. Il réussit à les entraîner vers son feu qu'il voulait entretenir sous la chaudière.

Lorsqu'il jetait un morceau de graisse dans les flammes une centaine d'yeux désolés suivaient son geste. Ils étaient repus, certes, mais doutaient de leur habileté à devenir de bons chasseurs. Il leur dit qu'ils auraient des couteaux, pas pour tous, mais au moins pour les six hommes les plus capables de la tribu, qu'avant de partir il leur tuerait quelques phoques selon la méthode des tribus nomades.

Au jour, il cria à Ann Suba de venir seule sur la banquise avec six couteaux pour le dépeçage.

La tribu fut agitée de mouvements convulsifs lorsque la jeune femme débarqua du canot. Visiblement ils avaient peur des Hommes du Chaud et Jdarel finit par dire qu'ils avaient rencontré, plus au nord, une bande de ces hommes qui leur avait tiré dessus et avait tué six de leurs membres. Depuis ils étaient terrorisés.

— Il doit s'agir d'un groupe qui s'est laissé piéger par la naissance de ces bras de mer, dit Lien Rag, et qui errent comme des brutes dans cette île.

— Pourquoi parles-tu de deux bras de mer ? demanda la jeune femme.

— Parce qu'il y en a deux, même s'il s'agit du même. L'un longe l'ancienne côte du Mexique à une journée de marche d'ici, l'autre, plus au nord, le rejoint approximativement à hauteur de la Basse Californie ancienne.

La première tentative pour piéger un phoque fut ratée. La tribu ne parvenait pas à s'organiser pour la chasse en rabatteurs et en tueurs. Les hommes voulaient tout faire, les femmes aussi et couraient dans tous les sens, si bien que les phoques plongeaient dans l'océan, s'éloignaient et à quelques centaines de mètres leurs têtes rondes moustachues réapparaissaient pour surveiller la bêtise de ces êtres-là de leurs yeux malins.

— Si j'attribue à chacun son rôle de façon péremptoire, ils resteront figés jusqu'à leur mort dans cette fonction de rabatteur ou de tueur. Il n'y a que six couteaux donc six tueurs, imagine que tous les six disparaissent d'un coup dans une crevasse... Le reste de la tribu ne saura plus chasser.

— Il faut choisir un tueur et son aide plus jeune. Qu'il accepte de lui céder le couteau... De toute façon ils devront dépecer l'animal

avec la même lame.

À la fin de la journée, la tribu avait réussi à tuer un phoque, un malheureux animal amputé d'une nageoire avant qui l'empêchait de se déplacer rapidement pour rejoindre l'eau. Il avait certainement été blessé par un requin. Mais la colonie des phoques se trouvait en émoi et complètement désorganisée. Les animaux étaient désormais éparpillés sur des kilomètres et pendant quelques jours refuseraient de se rassembler, à moins qu'ils n'émigrent d'un coup.

— Tu rentres à bord ce soir ?

— Non, je vais veiller. Ils ne comprendraient pas. Je dois leur faire admettre que je vais continuer vers le nord.

— Tu veux retrouver cette gosse pour la nuit ? demanda-t-elle sans émotion particulière dans la voix.

— J'ai dû accepter l'offre de la tribu comme j'ai dû me soumettre à la volonté des Simone. Ce que tu as accepté que je fasse avec ces nabotes dégénérées, pourquoi devrais-je m'en abstenir avec cette Rousse ?

— Mais je ne dis rien, je constate.

— Et je préfère que tu remontes à bord pour surveiller les trois autres. Je n'ai qu'une confiance limitée. Je ne voudrais pas qu'ils nous abandonnent sur cette île de glace.

La nuit arriva et il apprit à la tribu comment découper la viande en lanières et la tresser. Il avait fallu dépouiller l'animal de sa fourrure et tanner celle-ci en raclant soigneusement toute la graisse. Il leur fit récolter du sel sur la glace en contact avec l'océan. Ils n'avaient pas remarqué que cette écume grisâtre, qui s'étirait en cordons interminables, contenait ces précieux grains de sel dont ils étaient friands et adorateurs, appartenant surtout à l'ethnie du sel.

Il s'endormit épuisé et fit signe à Jdaran qu'il n'avait pas envie de faire l'amour.

Le lendemain, la tribu en moins d'une heure isola un gros phoque et le tua sans le massacrer. Un seul tueur avait opéré alors que la veille les six s'étaient jetés sur l'animal pour le frapper sans arrêt.

Ils n'avaient pas très bien compris pourquoi il fallait conserver la peau et il le leur expliqua. Il tailla des sortes de sandales qu'il enfila aux pieds de Jdaran. Il lui fit comprendre que les poils disposés dans le bon sens empêchaient que le pied glisse et assuraient la marche. Devant toute la tribu béate et prête à croire au miracle, il lui fit escalader la pente abrupte d'une congère, et très fière la jeune fille arrivée au sommet poussa un grand cri de victoire.

— Avec la peau on peut transporter de la viande, un phoque mort, un homme ou une femme blessée, un bébé.

Il montra comment utiliser ainsi la peau, et pendant le reste de la journée, ils voulurent tous essayer de tirer et de se faire trimbaler

avec de grands éclats de rire. Ils n'en revenaient pas de cette méthode et regardaient Lien Rag avec vénération, répétaient que Jdrien, leur Messie, ne pouvait pas être différent avec un tel père.

— Ils vont finir par se prosterner, lui dit goguenarde, Ann Suba, qui avait apporté quelques morceaux de pain aux Roux. Ils en avaient l'habitude puisqu'ils se nourrissaient de déchets et Lien Rag se rendit compte qu'ils avaient du mal à s'habituer à la viande de phoque et à la graisse.

— Tu n'aurais pas dû, reprocha-t-il à la jeune femme, car désormais ils ne trouveront que des phoques comme nourriture, à moins qu'ils n'apprennent à pêcher. Il y a des Roux qui tressent des filets avec les poils de leur fourrure mais il faudrait que je reste ici toute une semaine pour leur apprendre cette technique.

— L'équipage commence à trouver le temps long, les pleins sont faits et nous avons assez de viande pour se goinfrer tout un mois.

Lorsque Lien Rag dut faire ses adieux, ils se détournèrent de lui et s'éloignèrent tous pour se cacher derrière les congères. Une fois à bord de *Titan II*, il pensa qu'ils apparaîtraient mais ils restèrent invisibles aussi longtemps qu'ils purent voir la vedette s'éloigner vers le nord.

— Ils sont très tristes, dit Ann Suba émue par cette pudeur.

— Eh bien ! commandant, on commençait à se demander si vous n'alliez pas rester avec ces sauvages ! Il paraît qu'il y aurait un chenal plus haut et qu'on pourrait aborder en Panaméricaine ? Non, mais vous parlez d'un exploit si jamais c'est vrai.

Ils étaient tous trois surexcités par cette possibilité, envisageaient même l'existence d'une station ferroviaire où ils pourraient rencontrer beaucoup de monde, voir des magasins, boire de l'alcool ou de la bière, enfin autre chose que ce bibin dont les Simone leur avaient donné plusieurs containers. Lien Rag ne voulait pas leur ôter leurs illusions, mais il doutait que les stations côtières directement menacées par l'influence océanique soient encore habitées.

— Pourquoi pas, dit Ann Suba. Peut-être pas directement sur la côte mais à l'intérieur ? Ici le réchauffement vient de l'eau et non du ciel et se limite à quelques kilomètres de large.

Tout d'abord, ils ne se rendirent pas compte qu'ils s'étaient engagés dans le fameux chenal du nord, la vedette suivant la côte de la banquise, mais un regard sur le compas suffit à Lien Rag pour le découvrir.

CHAPITRE X

— Comme par hasard, ne cessait de répéter Murmose, quand elle arrivait sur la passerelle ou même dans la cafétéria. Comme par hasard, en moins de vingt-quatre heures, le filtre à hélium a de nouveau marché, la membrane osmotique a été réparée et le dirigeable regonflé... Comme par hasard, nous voilà en route pour China Voksal.

On ne prêtait pas tellement attention à elle. On ne l'aimait pas, surtout les filles qui trouvaient dommage que Liensun soit encombré par une créature aussi déplaisante. Si elle s'était contentée d'être laide, bouffie et malodorante, mais il fallait qu'elle se montre hargneuse, criarde et vaniteuse.

— On a travaillé comme des brutes pour reprendre l'air avant que l'*Asia* vienne à notre recherche... Et l'*Asia* va passer des jours et des jours à errer sans savoir que nous sommes de retour. Tout cet argent gaspillé...

Liensun ne paraissait pas entendre ses jérémiades. Il était très satisfait de retourner enfin vers China Voksal, pensait à Songe qui pendant sa longue absence avait dû profiter de ses conseils pour stocker des marchandises.

Avec le froid qui revenait, les prix allaient flamber.

— Les carcasses de moutons sont bien amarrées ? s'inquiéta-t-il auprès d'Illong qui servait en somme de commissaire de bord chargé des approvisionnements.

— Elles sont là-haut dans les soutes en plein froid. Ce sont de belles bêtes, bien lainées... On pourrait, rien qu'avec la laine d'une centaine de bêtes, payer l'aller et retour. Mais avec la viande en plus, c'est du bénéfice.

L'*Avenir Radieux* se comportait très bien et n'avait pas souffert de sa longue immobilisation. Murmose rédigeait en cachette un rapport accusateur contre Liensun. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi, mais était sûre que le dirigeable avait été saboté par son

compagnon. Tous les autres, à quelques exceptions près, étaient ravis de ces trois mois de vacances, mais elle n'avait pas apprécié ce séjour en igloo, cette vie rustique, et surtout pas que Liensun la trompe avec les autres filles, principalement avec Sounan qui était la plus belle de toutes. Elle se vengerait. Même si elle devait dénoncer tout le Consortium, elle se vengerait.

Il lui fallut quelques heures avant de se rendre compte que le cap n'était pas tout à fait celui qui conduisait à China Voksal, et on lui répondit que certaines perturbations signalées par des radios météo obligeaient le dirigeable à passer par l'est.

— Je n'ai rien entendu de tel, dit-elle entre ses dents. Et les stations météo sont de plus en plus rares depuis que les réseaux de la banquise indienne sont perturbés.

Elle alla carrément se plaindre à Liensun que le voyage allait s'allonger d'un bon tiers.

— Nous volons à moyenne altitude, répliqua-t-il, et je ne veux pas être repéré.

— Tu ne veux surtout pas te trouver sur la même route que l'*Asia*... Tu t'en écarter même beaucoup. Est-ce que tu essayes tout de même d'établir un contact radio ?

— Mais bien sûr, tu n'as qu'à vérifier.

On l'avait quelque peu interdite de radio pour lui confier un poste plus important, en apparence, de responsable de la discipline à bord. Elle vérifiait la propreté des cabines, des sanitaires, surveillait les relations entre garçons et filles, surgissait dans la cambuse pour voir si le cuisinier ne faisait pas n'importe quoi, mais elle s'était coupée des relations avec le monde extérieur.

— Je ne suis pas dupe, dit-elle énervée, et comme par hasard...

— Tu radotes, tu sais.

Le dirigeable fonçait à cent quatre-vingts kilomètres à l'heure vers l'est-nord-est, laisserait China Voksal sur bâbord à près de huit cents kilomètres. En une journée, on avait franchi mille cinq cents kilomètres, ce qui était le record absolu de l'appareil depuis qu'il avait été lancé.

— Nous survolons la banquise du Pacifique désormais, annonça le navigateur, avec, en dessous, les sommets d'anciennes îles de la Malaisie.

Liensun faisait des calculs, estimait qu'avant la fin de la journée ils apercevraient le chenal chinois où Farnelle avait dû s'engager depuis peu pour rejoindre le terminal où des trains de wagons-citernes attendaient.

Il n'était pas tout à fait sûr d'avoir réussi. Un grand doute subsistait. Si jamais il s'était trompé, si Charlster avait commis la moindre erreur, il aurait perdu trois mois pour rien. Et pendant tout ce

temps, Lafitte, son ancien ami devenu son concurrent le plus dangereux, avait peut-être pu lancer la coque de son premier cargo.

Ensuite, il faudrait l'aménager, mais s'il avait déjà réussi cette dernière étape, lui, Liensun, savait qu'il était fichu aux yeux des bonzes du Consortium.

— Mais on s'éloigne, hurlait Murmose, ce n'est pas un simple détour, on s'éloigne carrément.

— Que fais-tu sur la passerelle, répliqua Liensun, alors que l'évacuation des chiottes est bouchée par un manchon de glace à l'extérieur ? Il faudrait veiller tout de même à ce que tout soit en ordre dans son domaine avant de critiquer ce que font les autres.

Sidérée, elle fila sous les regards moqueurs des gens de quart.

— Dans moins d'une heure, annonça le navigateur, nous devrions apercevoir le chenal chinois.

Et le cargo *Princess*, si malheureusement Farnelle avait réussi à venir jusque-là.

— La luminosité des derniers mois a disparu, remarqua le timonier, et la nuit vient plus vite... À China Voksal on parle de plus en plus de l'hiver, et je ne trouve personne pour m'expliquer ce que c'est. Pour nous l'hiver c'est tout le temps, avec une période de jour très courte et beaucoup de froid.

— Il serait absurde de parler d'hiver alors que nous sommes à peine au-dessus de l'équateur, répondit Liensun. Bien sûr, à China Voksal, c'est tout à fait différent. Mais il est possible que l'axe de l'inclinaison de la Terre se soit modifié ces derniers siècles... En fait, le Soleil aurait dû se manifester dans cette zone. Le ciel commençait de perdre son opacité et voici que d'un coup cette ouverture, cette lucarne s'est refermée et c'est à nouveau le jour crépusculaire, le froid.

— Mais à l'est, chez le Président Kid, c'est toujours différent ?

— Je le pense.

Lorsqu'ils furent à proximité du terminal, ils durent perdre de l'altitude pour apercevoir les wagons de la station provisoire que le Consortium avait installée pour loger le personnel.

— On ne voit personne, dit quelqu'un.

Liensun avec ses jumelles était du même avis et les cheminées de wagons ne laissaient échapper ni fumée ni vapeur, comme si la station était abandonnée. Le chenal était recouvert d'une épaisse couche de glace, mais restait encore parfaitement dessiné dans la banquise.

— On descend, dit Liensun. Quelle altitude ?

— Mille huit cents pieds.

— Venez à mille pour commencer.

Il craignait de découvrir des étendues d'eau libre dans le chenal chinois, car la glace prenait des teintes similaires, mais il soupira de soulagement, c'était bien de la glace et à cet endroit elle dépassait le

mètre d'épaisseur, atteignait peut-être les deux mètres.

— Mille pieds.

— Descendez à huit cents.

C'était la hauteur limite dangereuse à cause des remous d'air mais il voulait voir.

— Température extérieure ?

— Moins douze, mais ça va baisser dur cette nuit.

— Remontez à mille et suivez le chenal pendant un moment. Je veux vérifier une chose.

Murmore arriva comme une folle :

— Mais on est au-dessus du chenal chinois, pourquoi ? Et China Voksal, avez-vous prévenu le Consortium ?

— Du calme, chaque chose en son temps. Nous attendons d'être à moins de mille kilomètres pour le faire.

Jusqu'à la nuit le dirigeable suivit le chenal avant de reprendre de la hauteur et un cap à l'ouest-nord-ouest.

— Vitesse de croisière, ordonna Liensun avant de quitter la passerelle pour aller prendre son dîner à la cafétéria, faisant enrager Murmore qui, étant de quart, ne pouvait aller avec lui. Il mangea avec appétit, puis retourna voir si on pouvait envoyer un message radio au Consortium. L'opératrice essaya pendant quelques instants, puis dit qu'il faudrait attendre encore un peu.

Il était dix heures du soir, lorsqu'il obtint enfin Tharbin.

— Nous nous posons dans une heure environ.

— Vous... vous êtes de retour ? L'Asia est parti à votre recherche la nuit précédente.

— Nous avons pu réparer.

À minuit, il se présentait devant le gros bonze qui le fixait de ses petits yeux inquisiteurs :

— J'espère que vous avez établi un rapport ?

— Il est prêt, le voici.

Tharbin regarda le dossier mais n'y toucha pas :

— Un résumé, s'il vous plaît.

Liensun donna ses explications d'une voix pondérée et avec force détails.

— La membrane osmotique, répéta Tharbin avec agacement. Nos filtres sont parfaits.

— Celui-là ne l'était pas.

— Vous aviez les deux auxiliaires.

— Je ne m'y fiais pas. Notre séjour sur cette île n'a pas été inutile, car nous avons aperçu le plus gros troupeau de moutons vivant en liberté et se nourrissant d'algues. D'ailleurs, nous en ramenons plusieurs carcasses. La viande a un goût merveilleux, se vendra très cher sur le marché de China Voksal. Il y a aussi la laine, une laine très

belle... Et aussi des algues, des tonnes d'algues que la mer rejette sur ces rivages.

— Et l'huile de manchots ?

— Nous avons trouvé un poste de chasse près d'une rookerie moins importante que celui que nous espérions, mais ce n'est pas si mal.

— Les Rénovateurs commandés par cette fille, Songe, ont eux trouvé une rookerie énorme...

— La chance était avec eux, soupira Liensun.

Tharbin pointa son index boudiné :

— Vous me paraissez en excellente forme, l'équipage aussi. Vous repartez dans deux jours.

— Mais nous sommes à votre disposition, voyageur président.

— Le cargo *Princess* doit être coincé à l'est... J'ignore où. Certainement très loin du terminal... J'ai décidé d'aider ces gens... Je vous charge de cette mission.

— Je devrais libérer le cargo des glaces ?

— Vous essayerez. Si vous ne pouvez y parvenir vous rapatrierez l'équipage, du moins ceux qui voudront retourner chez le Kid.

— Je les ramènerai jusqu'à l'île du Titan ?

— Exactement. Je veux garder de bonnes relations avec le Kid, même si ses cargos ne peuvent pas nous atteindre. Je crois à notre expansion vers l'est. Nous sommes les seuls à pouvoir nous aventurer dans cette zone...

— Farnelle ne voudra pas quitter son bord, je la connais.

— Nous la ravitaillerons régulièrement pour qu'elle puisse hiberner en toute sécurité... Votre amie Songe a réussi à me livrer, dans les délais que j'avais exigés, dix mille tonnes d'huile de phoques, en dix trains de wagons-citernes. Cette fille est remarquable ; je ne sais comment elle s'est procuré cette huile, mais elle l'a fait.

— À un prix raisonnable ?

Tharbin sourit légèrement, comme s'il estimait que le cynisme devait avoir des limites.

— Elle n'a rien voulu mais a passé commande d'un de nos dirigeables. Elle payera en trains de mille tonnes d'huile... C'est une excellente affaire pour nous deux. Elle peut aussi nous fournir de la farine, de la viande de porc, et toutes sortes de produits alimentaires et à des prix convenables, compte tenu de la situation.

— Quelle situation ?

— Liensun, ça suffit ! Vous vous foutez de moi. Vous avez su avant tout le monde que le froid allait revenir. Ce vieux Charlster a un faible pour vous et d'ailleurs il devient complètement gâteux par moments.

Liensun resta impassible mais retenait difficilement une envie de

rire.

— Nous allons commercer avec le Kid en dirigeable ? Par petites quantités alors ? Puisque les cargos ne peuvent plus remonter assez près de China Voksal.

— Cela suffira pour entretenir les relations avec le Kid qui espère avoir des nouvelles de votre père Lien Rag. Il ne croit pas à sa disparition, est certain qu'il trouvera le passage pour la Panaméricaine. Si cela se réalise, le Consortium veut sa part de ce fabuleux marché. Je me demande même si vous ne devriez pas partir à la recherche de votre père. L'*Avenir Radieux* peut vous amener là-bas en moins d'un mois... En adoptant une vitesse de croisière très économique. Je sais qu'il y a des tempêtes effroyables et que le ravitaillement en huile poserait des problèmes, mais ça vaudrait peut-être la peine de tenter l'aventure.

Abasourdi, Liensun se retira, et lorsque Murmose qui le cherchait partout l'aperçut, elle crut qu'il avait bu. Il errait dans les wagons-bureaux sans trop savoir où il allait.

— Liensun ?

Elle croyait le trouver hargneux mais il exultait. Visiblement un grand bonheur venait de le frôler de son aile et il restait sous le charme. Mordue par la jalousie, elle craignait le pire, que Songe attendît un bébé. Elle ne savait pas encore que Tharbin lui proposait la plus extraordinaire chose à laquelle il n'aurait jamais osé rêver.

CHAPITRE XI

Levant les yeux, alors qu'elle venait d'apparaître sur le pont verglacé, Farnelle aperçut les deux hommes qui, de chaque côté du canyon, surveillaient la banquise. Dès que le cargo *Princess* avait été immobilisé par les glaces, elle avait pensé à ces cavaliers barbares qui pouvaient brutalement surgir et les attaquer. Depuis, à tour de rôle, les marins montaient la garde. On avait dressé des échelles pour grimper là-haut et installé un palan pour hisser au besoin une mitrailleuse. Une équipe avait bâti une sorte de fortification en glace épaisse.

— Commandant Farnelle ?

Guhan, l'officier mécanicien, s'approcha d'elle :

— J'ai un peu réduit les moteurs. Je risque d'avoir des ennuis de graissage car à Titan ils les ont fabriqués pour une température plus élevée.

— Vous avez bien fait. Les réserves ?

— Nous avons pour la vie de l'huile de phoques mais pour le graissage c'est un peu différent.

Gdami surgit comme un fou d'une écoutille et fonça vers l'échelle qui permettait d'accéder au sommet de la falaise. Farnelle se dit qu'ils ne pouvaient pas trouver un endroit pire pour hiverner, mais elle n'avait pas eu le choix, le cargo se trouvant très vite bloqué lorsqu'elle avait voulu faire marche arrière.

Le lieutenant Gibes, commissaire-intendant, vint lui faire comme chaque jour un bilan catastrophique des réserves alimentaires. Normalement, le *Princess* aurait dû atteindre le terminal depuis trois semaines, et recevoir du ravitaillement destiné à Titan, sur lequel elle aurait pu prélever dix pour cent. Plus de farine, plus de viande, du poisson, du phoque, du soja, du lard de porc un peu rance.

— Je sais, Gibes, je sais, mais il faut maintenir des rations élevées pour le moral des hommes. Si seulement on nous signalait des animaux. On dit qu'il y a des ours blancs et même des rennes puisque

les premiers attaquent les seconds... Je ne sais pas ce qu'attaquent les rennes pour survivre dans une telle désolation.

— Des algues, commandant. Il y a eu prolifération des algues au moment de ce réchauffement.

— Je vais à la radio.

Mais la radio restait muette. Ni le Kid ni le Consortium ne se manifestaient. Tout ce que l'opérateur avait capté un jour, c'était une drôle de musique, suivie d'un commentaire dans une langue inconnue qu'un marin avait identifiée comme étant du mongol, mais sans en être absolument sûr.

— Tharbin nous enverra du secours, persistait-elle à dire quand elle rencontrait ses officiers à la table de la salle à manger.

Ce jour-là, au petit déjeuner composé d'un ersatz de thé ou de café, d'un peu de poudre de lait, d'une omelette à la poudre d'œufs avec du lard frit, le commandant en second osa lui porter la contradiction avec cependant sa courtoisie habituelle :

— Tharbin doit être encore plus déçu que nous. Il attendait cette huile avec impatience. Il a tout misé sur le trafic avec Titan et devra rendre des comptes aux autres bonzes. S'il estime qu'il a commis une erreur en commerçant avec nous, il nous laissera tomber.

— Je garde confiance. Le Consortium, pour une raison que j'ignore, est paralysé à l'ouest. D'autres sociétés aussi puissantes lui barrent la route. Il a décidé de se tourner vers l'est, de miser sur le Kid et sur la tentative de Lien Rag pour retrouver la route de la Panaméricaine.

Manister secoua la tête avec respect :

— Lien Rag a échoué et il doit être mort à cette heure. C'était un pari insensé... Il était courageux, déterminé, mais les dangers étaient trop multiples... Jamais l'homme n'est allé dans ces régions. Même si l'océan était en partie libre, il devait y avoir des icebergs énormes, et qui sait des populations oubliées depuis des siècles, dangereuses. Il aurait fallu envoyer trois vedettes du type de *Titan II*. Souvenez-vous de *Titan I*... Ce petit héros de Ruydas était le seul survivant de l'épopée. Le professeur Klose a été tué...

Farnelle buvait son café sans grimacer. Elle avait attendu avec impatience celui que le Consortium achetait à prix d'or dans des serres de haute montagne, mais ce serait pour plus tard.

— Tharbin a deux dirigeables, bientôt trois et il enverra l'un d'eux à notre recherche.

— C'est un financier et un trafiquant. Il doit obtenir des profits. Où se procurera-t-il l'huile ? En la pompant dans nos soutes depuis ses dirigeables ? Il faudrait combien de navettes pour emporter les cinq mille tonnes ? Au moins cinquante, et en route les dirigeables en brûleront au moins le tiers. Il a compris que les aéronefs n'étaient

valables que pour transporter les marchandises rares et chères.

— L'huile de phoques est devenue rare et chère, fit remarquer Farnelle.

Le bosco entra et lui parla à l'oreille. Elle le pria de répéter à voix haute.

— Le guetteur de la falaise a cru apercevoir un être qui bougeait, mais il ne peut dire s'il s'agit d'un homme ou d'un animal.

— J'y vais, dit Manister en vidant sa tasse. Il faut en avoir le cœur net.

Les matelots raclaient le pont de son givre. Une nuit, un vent très fort avait écrêté les falaises et des tonnes de glace s'étaient entassées sur le *Princess*. Il avait fallu une journée de travail acharné pour s'en débarrasser.

Le commandant en second revint au bout d'une demi-heure et rejoignit Farnelle à l'arrière, où elle surveillait les travaux de dégagement autour de la coque pour éviter l'écrasement. Une équipe cassait, dans la journée, la glace qui se formait durant la nuit, et c'était un travail fastidieux qui, négligé, pouvait le lendemain demander encore plus d'efforts. Elle voulait que le gouvernail, les hélices, restent libres.

— Alors ?

— Des traces d'un loup... Je ne sais pas si c'est bon le loup.

— Le loup, non, mais ce qu'il chasse, oui... Il y a peut-être des rennes.

— Le plus souvent, il se contente de rats. Vous avez envie de rats farcis ? Il n'y a guère d'algues dans le coin pour les rennes et je ne vois pas ce qui les attirerait.

Après le déjeuner, elle grimpa sur la falaise et s'installa derrière la fortification. De là on dominait toute la banquise sur une grande distance. Vers le nord, elle savait qu'il y avait une autre cassure, un chenal qu'elle avait failli emprunter une fois mais qui conduisait trop au nord-ouest.

— Vous croyez qu'un loup peut attaquer l'homme ? lui demanda le guetteur, un jeune homme de dix-huit ans qui paraissait terrorisé.

— Une meute oui, mais pas un seul individu.

Gdami la rejoignit et se mit à galoper sur la banquise.

Elle eut beau l'appeler, il n'en fit qu'à sa tête et brusquement elle prit peur. Un loup ou un de ces féroces cavaliers qu'ils redoutaient tant pouvait surgir et s'emparer de lui.

— Il me fait enrager, gémit-elle.

Mais il revenait en criant :

— J'ai vu un trou de loutre là-bas... Elle descend sous la glace pour pêcher...

Une loutre ? Une loutre qui aurait laissé des empreintes pouvant

prêter à confusion ? Elle obligea son fils à descendre mais il voulait lui aussi plonger sous la glace du chenal pour rejoindre la loutre, et elle dut appeler à la rescousse un marin pour l'enfermer dans sa cabine.

— Il va bientôt faire nuit, lui dit le lieutenant Gibes qu'elle trouva dans la cambuse en train d'établir le menu des jours suivants. On a l'impression que le temps, lui-même coincé dans les glaces, hiverne, ne trouvez-vous pas ? Elle hocha la tête. Si seulement ils avaient de la bonne nourriture, de l'alcool ou de la bière, ils auraient pu organiser une soirée de temps en temps pour remonter le moral de tous. Une belle soûlerie pouvait redonner chaud au cœur. On en parlerait avant et après durant des jours, au lieu de montrer, comme le lieutenant, cette mélancolie pleine de gravité.

— Que mangeons-nous ce soir ?

— Du phoque en sauce... Avec de la farine de soja parfumée avec un arôme de cannelle, répondit le coq.

— On va s'en poulécher les babines... Mais qui a lancé les moteurs ?

Elle se précipita au-dehors alors que la nuit tombait et réalisa son erreur. Ce n'étaient pas les moteurs du *Princess* qui grondaient mais celui d'un dirigeable au-dessus de sa tête, tout illuminé et se mettant au point fixe.

CHAPITRE XII

Mel osa la réveiller en pleine nuit pour lui annoncer la nouvelle. Il était pâle et elle ne comprit pas tout de suite pourquoi la mort de Hukoung, l'ancien régent dictateur de la Compagnie, le perturbait ainsi.

— Bon débarras, dit-elle. Il a voulu me supplanter et gouverner de façon réactionnaire, il n'a eu que ce qu'il mérite.

— Il a été assassiné... La « mort de l'Aiguilleur ».

Yeuse frissonna, saisit un vêtement plus chaud pour se couvrir et suivit Mel dans la cuisine de son train présidentiel, mit du café à chauffer.

— Non loin d'ici dans une petite station. On vient de le découvrir vous savez comment ?

— Le pied coincé dans un aiguillage, écrasé par un wagon tamponné.

— Un wagon de fumier, exactement du lisier de porc en provenance d'un élevage du coin...

— C'est de la provocation, une gifle pour la Traction.

— Il va falloir consigner la police des deux camps... Sinon ils vont entrer en guerre, et ça peut finir mal.

— C'est signé par les Aiguilleurs, semble-t-il, mais si ce n'étaient pas les Aiguilleurs qui avaient tué ainsi Hukoung ?

— Il faudrait savoir comment ils auraient pu mettre la main dessus. Il devait vivre clandestinement, protégé par les siens...

— Demandez à la Manu de mobiliser ses troupes et d'occuper le terrain là où ça risque de craquer.

Elle le rejoignit avec du café dans le bureau présidentiel où il suivait, sur l'un des écrans, les préliminaires de l'enquête effectuée par des policiers de la Traction.

— Vous avez vu leurs gueules ? Ils serrent les mâchoires... J'ai demandé qu'on isole cette petite station, une cross station de lignes secondaires baptisée Hack, j'ignore absolument pourquoi...

— Il y aura bien un journaliste pour savoir... Un particulier a peut-être déjà téléphoné, et avec ces radios et ces télévisions libres qui pullulent...

Elle avait raison car déjà à six heures une petite télévision de la capitale, appartenant à un syndicat du prêt-à-porter, diffusait la nouvelle, mais en s'excusant de n'avoir aucune image à présenter. Le journaliste insista lourdement sur la « mort de l'Aiguilleur », en rajoutant certainement pour faire frissonner d'horreur ses téléspectateurs.

— La Manu est sur les quais un peu partout mais ne peut couvrir toutes les stations tenues par les Aiguilleurs ou par les gars de la Traction.

Le représentant des étudiants, Salvador, arriva peu après en disant qu'il avait vu une foule rassemblée auprès d'une tour de contrôle dans l'est de la capitale :

— Du côté de l'enclave de la CANYST.

— La police de la Traction ?

— Je n'en sais rien... Ils n'étaient pas en tenue. Il y avait par contre plusieurs draisines de la Manu sur place, ainsi que des draisines à pompes.

— Comment ont-ils pu s'emparer de Hukoung ? murmurait Yeuse. Difficile de croire que la Traction l'a sacrifié pour provoquer un affrontement avec les Aiguilleurs.

— L'Organisation, dit Salvador.

— Je refuse cette hypothèse, réagit Mel avec violence. Nous sommes en train de délirer. Il faut que la Manu prenne l'enquête en main, sache où il se cachait et comment il a pu être arraché à ses protecteurs.

Dans la matinée une radio, dont on connaissait les sympathies pour les Aiguilleurs, annonça la mort de Hukoung et parla de provocation. Le journaliste affirma qu'il n'existait et n'avait jamais existé de « mort de l'Aiguilleur », et qu'il s'agissait d'une affabulation ridicule, que des groupes subversifs, ennemis de la civilisation ferroviaire, et des gangs de malfaiteurs utilisaient cette méthode pour imputer leur crime à l'honorable administration des Aiguilleurs, qui protestait fermement contre ces accusations ridicules.

— Les autres fois, remarqua Reiner, les Aiguilleurs n'avaient jamais apporté de démenti, que ce soit pour Jeb Interson ou pour les autres victimes.

Les policiers de la Manu réussirent à disperser les manifestants de la Traction autour du poste des aiguillages, mais on signala dans le même temps plusieurs affrontements dans la capitale et sur les principaux réseaux. La Traction du Central prenait la décision de faire grève, tant que l'enquête sur la mort de Hukoung n'aurait pas apporté

des éclaircissements. Et déjà les trains étaient bloqués sur les lignes transversales conduisant vers l'ouest.

Dans l'après-midi, Yeuse reçut le nouveau contrôleur général de la Traction qui arriva en grande tenue, sa poitrine bombée couverte de décorations. C'était un certain Goth qui remplaçait provisoirement Hukoung depuis la destitution de ce dernier. Sa mort allait le maintenir dans son poste, mais cependant il montrait une certaine arrogance qui indisposa la présidente.

— Je ne peux imposer à mon administration le sens de la discipline lorsqu'on assassine de façon ignoble son ancien contrôleur.

— Je vous rappelle que Hukoung était recherché pour usurpation de pouvoir, détournement de fonds de la Compagnie et abus d'autorité. L'enquête financière, menée par Cadior, continue et nous pensons en publier sous peu les premières constatations.

Pour Goth la surprise, mauvaise, était totale. Lady Yeuse elle-même avait été aussi étonnée quand son ancien adjoint à la justice, Cadior, lui avait apporté les éléments de son enquête, un énorme dossier. Durant sa clandestinité, il avait entrepris d'enquêter sur Hukoung et son entourage, malgré le danger que cela représentait et bien que le régent provisoire de la Compagnie l'ait maintenu dans ses fonctions. Il était resté fidèle à Yeuse qui ne l'avait jamais ménagé.

— Des millions de dollars ont disparu, des trains entiers de marchandises, et le scandale de la viande fossile pourrait bien dévoiler d'autres complicités. Alors, voyageur contrôleur général de la Traction, ne prenez pas ce ton avec moi. Je vous demande de calmer vos troupes le plus rapidement possible, de faire rentrer vos policiers dans leurs trains-casernes et de laisser faire la Manu.

Goth resta assez serein. Peut-être n'avait-il rien à se reprocher. Du temps où son chef régnait, lui s'occupait des questions techniques de la Traction. Yeuse pensait qu'il était honnête mais n'en était pas absolument sûre.

— Mes policiers rejoindront leurs trains-casernes quand les Aiguilleurs accepteront d'en faire autant, mais pour l'instant ils ont déployé des forces importantes au nord du Central et dans les stations où la Manu ne peut être présente.

C'était une question d'effectifs et de matériel. La Manu, la police de la Manutention, de création récente, devait s'organiser pour devenir plus puissante que ses deux rivales. Yeuse estimait qu'il y avait deux polices de trop, mais Lady Diana avait toujours fait la part belle aux Aiguilleurs durant toute sa vie. Vers la fin, trois ou quatre ans avant sa mort, elle avait favorisé la promotion de la toute petite police de la Traction, qui jusque-là avait des attributions réduites, ne pouvait exercer son autorité que dans les convois en marche, mais devait se soumettre à la police des Aiguilleurs dès que les trains

s'immobilisaient, que ce soit en rase campagne ou dans les stations. Ce qui était en fait une mainmise totale des Aiguilleurs sur l'ordre public, puisque les Aiguilleurs, maîtres des signaux, pouvaient à tout moment stopper un convoi où que ce soit et intervenir alors officiellement. Lady Diana avait changé tout ça, et donné à la Traction la responsabilité de la sécurité totale dans les convois où qu'ils soient, et dans les stations où l'importance de la Traction était plus grande que celle des Aiguilleurs, c'est-à-dire dans bien des stations moyennes ou petites où les changements de directions se bornaient à un ou deux aiguillages, une plate-forme tournante, un saut-de-mouton, etc.

La Manutention avait soutenu Yeuse lorsqu'elle avait décidé de reprendre son pouvoir sur la Compagnie. Grâce à elle, la jeune femme avait pu très rapidement, à travers une paralysie générale de la Compagnie, accéder à son poste. En reconnaissance, elle avait décidé de créer ce corps de la Manutention, en espérant que cette force de police coifferait les deux autres très rapidement.

— Dressez-moi une liste des endroits où les Aiguilleurs font du zèle, et j'enverrai contre eux autant d'hommes et de draisines blindées qu'il sera nécessaire.

— Dans ce cas, il vous faudra faire appel à la flotte, fit Goth avec insolence, car les Aiguilleurs possèdent de grosses unités. Vous devriez rappeler les avisos de la banquise atlantique.

Mel, qui avait pu suivre la conversation du compartiment voisin, ne cacha pas son inquiétude :

— Ce type est sûr de lui. Il n'a pas dû magouiller du temps de Hukoung mais il a de l'ambition.

Une heure plus tard elle recevait le représentant des Aiguilleurs, Yule. On croyait, plutôt l'on feignait de croire qu'il était le Maître Suprême des Aiguilleurs, mais seul Palaga pouvait porter ce titre.

— Soyez clair, Yule, dit-elle sans tergiverser. J'ai conclu un accord avec Palaga pour me rendre à Concrete Station, rencontrer ceux qui revenaient d'où vous savez... J'ai réussi à persuader l'un d'eux que le destin de l'humanité ne pouvait basculer brusquement dans une catastrophe naturelle aussi grave qu'un réchauffement brutal de la Terre. Un certain Lienty Ragus, que tout le monde appelle Gus, a accepté de repartir là d'où il venait. Je sais qu'il fait de gros efforts pour empêcher la formation de prochaines lucarnes. L'affaire de la côte Ouest n'est qu'une coïncidence. Un courant chaud remonte le long de la Californie et détache la banquise de l'inlandsis, mais d'après mes renseignements une lucarne qui devait prochainement menacer le centre asiatique, disons en gros l'ancienne Sibérie, la Mongolie, la Chine et une partie de la Dépression Indienne orientale, cette lucarne n'évolue plus et même redeviendrait opaque. Nous sommes bien d'accord ?

Yule restait silencieux.

— Vous ne voulez pas répondre ?

— Nous n'avons pas toutes les données.

— Vous mentez, fit-elle avec force. Vous en savez même plus long que moi.

Il tressaillit.

— Cette accusation...

— Vous en savez plus long que moi, mais vous ne voulez pas reconnaître que j'ai tenu parole et que j'ai réussi. Parce qu'en mon absence vous avez laissé faire Hukoung. Il vous était facile d'intervenir et de l'empêcher de conserver le pouvoir indûment, mais vous ne l'avez pas fait pensant être débarrassés de moi. Vous n'avez jamais été portés sur la gratitude, vous les Aiguilleurs trop fiers pour reconnaître que parfois vous avez besoin des autres...

Elle marchait de long en large au-delà de son bureau, courroucée, très belle à contempler. Yule se surprit à l'admirer et dut faire un effort pour ne pas se trahir.

— Vous allez faire rentrer vos flics dans leurs trains-casernes sinon j'envoie contre eux les avisos de la banquise est. Je les envoie directement vers le nord, vers votre capitale... Vous allez me dire que vous n'avez pas de capitale, mais vous bénéficiez d'un traité d'extraterritorialité à Salt Station qui, dans le temps, s'appelait Canada Salt quand elle servait de terminus à une autre branche de la Voie Oblique. J'enverrai les avisos jusque-là-bas et ce n'est pas la première fois que je vous en menace. Je vous accuserai ouvertement d'avoir tué Hukoung et j'aurai toute l'opinion publique avec moi, sans parler des effectifs de la Traction. C'est ce que vous voulez ?

— Vous parlez d'une guerre civile, Lady Yeuse, et je pense que vous vivez dans un état de tension très grand depuis que vous avez repris la tête de la Compagnie.

— Si dans vingt-quatre heures vos trains-casernes n'ont pas quitté les stations que vous occupez, je prendrai la décision de rappeler une partie de la flotte et je tiendrai une conférence de presse. Je veux aussi un rendez-vous avec Palaga. Dans les plus brefs délais.

Cette fois, elle avait fait le maximum pour que cette conversation reste secrète mais gardait des doutes. Il lui fallait se méfier de tout le monde, y compris de ses plus proches collaborateurs.

CHAPITRE XIII

Au cours de la deuxième nuit de cette lente remontée du bras de mer qui séparait la côte du Mexique ancien de sa banquise, Kandin et Huergo, qui étaient de quart, aperçurent un embranchement de deux chenaux juste en face, à quelques centaines de mètres. Réveillé, Lien Rag, bientôt suivi d'Ann Suba, vint dans la timonerie pour regarder cette sorte d'estuaire double.

— Il semble, dit la jeune femme, que le bras de mer à droite remonte dans le golfe de Californie. Tout au bout il sera bloqué par l'inlandsis. C'est un golfe long et étroit. Il serait préférable de choisir la voie d'eau de gauche si nous cherchons quelque station importante de la Panaméricaine.

— Quelle station ? demanda Kandin.

— Il y en avait plusieurs qui servaient de tête de ligne pour les réseaux de la banquise du Pacifique, comme celui du Cancer qui débutait beaucoup plus haut avant de suivre assez fidèlement le tropique. La station s'appelle San Diego Station, du nom de l'ancienne ville qui est enfouie sous les glaces.

— Alors on va à San Diego Station, déclara Kandin après un regard interrogateur à ses camarades.

La remontée de la Basse Californie fut assez longue, car des icebergs de toutes les tailles étaient emportés par le courant chaud et une veille de tous les instants s'imposait. La nuit ils cherchaient un endroit abrité pour mouiller l'ancre et attendre le jour. Il faisait froid, très froid même, un temps qui aurait dû geler l'océan sur plusieurs mètres, mais qui n'avait pas de prise sur cette eau chaude, Ann Suba avait relevé des températures proches de plus vingt degrés, qui coulait vers le nord à trois ou quatre nœuds à l'heure.

Cette eau chaude rongea la glace de l'inlandsis et découvrait la côte rocheuse, de petites criques où ils pouvaient s'abriter. Le vent soufflait souvent dans cette région et une houle énorme se formait. Kandin et les autres s'effrayaient de ce phénomène, auraient préféré

qu'on reprenne la haute mer, mais Lien Rag s'efforçait de les persuader que bientôt ils pourraient débarquer dans une station importante.

— Nous n'aurons même pas d'argent panaméricain pour faire la fête, répliqua Huergo.

— Nous en trouverons, répondait gaiement Lien Rag qui tenait du Kid des liasses de dollars dont il n'avait jamais fait état.

Une somme impressionnante pour acheter des marchandises rares si possible, mais il paierait aussi les soldes en retard des trois marins plus une prime.

Et puis ce fut le choc, découvrir San Diego Station perchée sur sa falaise de glace, à trente mètres de hauteur, avec juste dessous, mises à nu par le courant californien, les ruines de l'ancien port militaire des États-Unis avec des dizaines d'épaves de navires enchevêtrées.

Muets, angoissés, émus, ils se tenaient tous dans la timonerie comme pour se rassurer, la vedette n'avancant plus que très lentement à travers les carcasses fantastiques de métal.

— La rouille est récente, nota Lien Rag. Tant qu'elles étaient sous la glace, ces unités étaient protégées, et puis d'un coup mises à nu, elles se désagrègent.

— Des tonnes de fer, d'acier, de cuivre, si le Président Kid voyait ça, murmura Niger. Un trésor fantastique.

— Là-bas, on dirait une vedette comme la nôtre.

Elle paraissait intacte et Lien Rag manœuvra pour s'en approcher, mais une sorte de lèpre la ravageait. Il semblait que, forcée à une longue inactivité durant des siècles, la rouille se déchaînait, dévorant en quelques jours un navire de plusieurs milliers de tonnes, l'écorchant, découvrant ses entrailles, ses organes moteurs, ses gaines d'aération, ses circuits, ne laissant d'intacts que des matériaux plus rares comme le cuivre, l'aluminium et parfois semblait-il de l'argent ou de l'or. Ils se demandaient si c'était vraiment de l'or qui recouvrait certaines parties vitales en couches minces. Très minces, mais au prix qu'atteignait ce métal précieux désormais, il y avait là de quoi s'enrichir.

Il y avait aussi les algues qui proliféraient, qui surgissaient des eaux rouges des bassins comme des serpents énormes, toute une végétation qui s'enroulait autour des anciens ponts élévateurs, mais qui gelait à partir de quatre ou cinq mètres au-dessous de la tiédeur de l'eau, là où l'air glacé régnait.

— Ce sont des rails, croyez-vous ? demanda Kandin.

Des centaines de rails pendaient dans le vide depuis la nouvelle cité de San Diego, là-haut sur son tas de glace que les tiédeurs marines sapaient à la base. Déjà un surplomb de dix mètres menaçait de tomber à tout instant. Seuls les rails maintenaient encore les blocs.

— C'est une deserted, murmura Huergo, on ne trouvera plus personne là-haut...

Ils ne pouvaient aller plus loin sans risquer d'être ensevelis par ce surplomb et, de toute façon, des cascades jaillissaient un peu partout, les éclaboussant déjà. Ils glissèrent en arrière, prirent quelque distance pour détailler la masse de glace avant de découvrir un passage éventuel sur la gauche.

— Il faudra grimper à pied... Vous croyez que la verrière est encore intacte ? fit Kandin.

— La station ne s'est pas encore écroulée, seuls les équipements ferroviaires extérieurs semblent avoir souffert.

Ils ne débarquèrent que le lendemain, Lien Rag, Kandin et Niger, laissant Ann Suba et Huergo à bord.

La petite plage n'était pas faite de sable comme ils l'avaient cru à cinq cents mètres de distance, mais d'une glace teintée par la rouille. Un couloir d'avalanche, creusé au fil des semaines, leur permit de grimper jusque sur le plateau sans trop de risques, et de découvrir la station.

La grande verrière centrale était intacte, ainsi que les quatre dômes qui la flanquaient comme les tours d'un château du Moyen Âge et lui donnaient un air rébarbatif.

Le givre n'avait pas été gratté depuis longtemps, et sa vilaine couleur grise était lugubre. Il y avait une écluse d'accès pour les trains juste en face d'eux.

— Il peut y avoir des habitants encore... Regardez vers l'est, les installations ferroviaires ont l'air intactes et...

Un bruit énorme interrompit Lien Rag, une partie de surplomb venait de basculer dans le vieux port de guerre, entraînant des dizaines de mètres de rails qui, en percutant les épaves, émirent des sons de gong étouffés.

— Ça ne me plaît pas, dit Kandin, je vous assure, commandant, que ça ne me plaît pas et que nous aurions dû venir armés.

— Nous devons avoir l'apparence de gens pacifiques, répliqua Lien Rag.

L'écluse ou le sas situé au nord était intact lui aussi, et même un feu était au rouge, preuve que le courant n'était pas coupé. Ils empruntèrent le passage pour piétons, passèrent devant les guichets de la police et se retrouvèrent sur un quai.

— Il fait bon, constata Niger en ôtant la cagoule qui protégeait son visage.

Les deux autres en firent autant et estimèrent qu'il faisait au moins dix.

Pour l'instant, ils longeaient des entrepôts, des wagons-silos, des wagons-bureaux, puis aperçurent une grande place au centre de

plusieurs quais, avec des tramways et des draisines immobilisés. Ils observèrent une pause d'un quart d'heure mais rien ne leur parut suspect, sinon une rumeur sourde, inexplicable. Elle provenait des quartiers est, semblait-il.

— Des machines doivent encore tourner, pensa Lien Rag à mi-voix, celles qui fabriquent l'eau potable ou le système de chauffage...

— On reste ensemble ou on se sépare ?

— Traversons déjà la place. Il y a des trains complets d'habitations et des boutiques.

Des boutiques intactes avec encore leur étalage et Kandin resta en arrêt devant l'une d'elles exposant des fusils de chasse. Plus loin, il y avait des vêtements spéciaux pour affronter les rigueurs de la banquise, et des combinaisons Symmons d'un grand luxe à des prix élevés.

— C'est faramineux... On pourrait se servir gratuitement. Je me demande pourquoi les commerçants ont abandonné ces objets de valeur sans même essayer d'en emporter quelques-uns.

— On a dû les évacuer en quelques heures avec interdiction de prendre plus d'un certain poids de bagages, avança Niger.

Ils avaient envie de monter dans les wagons à étages, de frapper aux portes, envie d'appeler, mais trop impressionnés pour le faire, ils se retournaient parfois en sursautant, l'air soupçonneux, croyant avoir entendu quelque chose.

— Nous sommes sur le quai numéro 17... Ça devait être un quai de rupins, regardez ces palais... Vous croyez que ça pourrait rouler, ces machins-là ?

De véritables palais posés sur des bogies qui occupaient parfois une dizaine de rails, des jardins également sur rails avec de la terre véritable, des arbustes, des orangers, des citronniers et des pelouses. Plus loin, ils restèrent béats devant un arbrisseau recouvert de grappes de boules jaunes.

— Un mimosa, dit Niger. Il y en avait dans le temps à Hot Station où j'ai habité... Des orangers aussi, mais par milliers dans les serres arboricoles.

Et puis ils aperçurent la vapeur qui montait plus loin au centre de la station. Ils prirent d'abord pour une immense esplanade une profonde excavation qui plongeait jusqu'à l'ancienne ville enfouie de San Diego. Ce trou immense coupait la station en deux, ce qui expliquait la fuite rapide des habitants du quartier résidentiel, proche de la gare.

— Ils ont eu peur que cette tranchée ne les coupe à jamais du reste de la Compagnie.

Se retenant à d'anciens rails et traverses des tramways urbains, ils plongèrent dans les vieilles rues de San Diego, du haut des gratte-

ciel laminés par les couches de glace.

— Le courant californien a pénétré dans les anciens égouts, expliqua Lien Rag, et a réchauffé le sous-sol jusqu'à ce que la glace fonde sans que les habitants de la station s'en doutent. Et un beau jour tout s'est effondré.

On apercevait les débris des wagons d'habitations, des cadavres, semblait-il. Des vapeurs montaient mollement comme à regret de cet abîme.

— Vous entendez la rumeur ? On dirait que des gens se battent.

CHAPITRE XIV

— Farnelle, je suis désolé de devoir vous abandonner ainsi dans ce canyon sans pouvoir vous laisser beaucoup d'espoir. Le chenal risque de rester glacé encore longtemps.

Il était sincère et Farnelle le comprit. Elle lui sourit avec son courage tranquille habituel :

— Je resterai le temps qu'il faudra. Je vous remercie pour le ravitaillement en vivres frais. La partie de l'équipage qui rejoint Titan serait de toute façon en trop et je ne les considère pas comme des déserteurs. D'ailleurs, je le leur dirai. Si jamais vous repassez par ici, il est possible que, moi aussi, j'aie passé quelque temps soit à Titan soit à China Voksal.

— Je repasserai régulièrement, sinon l'*Asia* le fera.

— Nous restons assez nombreux pour l'assistance technique. Le plus astreignant est de briser l'encerclement des glaces, de laisser toujours de l'eau autour de la coque. Elle a tenu des siècles, mais je crains que la résine bactérienne qui colmate ses avaries ne résiste pas à l'étau de la banquise.

Elle l'embrassa affectueusement avant qu'il ne soit treuillé à bord de l'*Avenir Radieux*, et Liensun éprouva une grande admiration pour cette femme pas très belle, dégingandée, qui faisait preuve d'une telle assurance.

Gdami, grimpé en haut du mât tripode, le salua avec des cris stridents.

— Elle est folle, dit Murmose, elle risque de passer des années à attendre le dégel.

Liensun faillit la gifler, mais préféra se diriger vers le groupe des marins du *Princess* qui attendaient dans le pont inférieur de la nacelle principale.

— Nous allons vous installer et dans quarante-huit heures vous serez de retour chez vous à Titan. Je vous annonce que si votre Président Kid est d'accord, nous pourrions assumer une relève d'ici

quelques mois. Ceux qui voudront retourner à bord du *Princess*, pour remplacer leurs camarades désirant prendre du repos, pourront à nouveau embarquer sur le dirigeable.

La même nuit, ils durent faire front à une tempête avec des vents de deux cents kilomètres heure. Même en haute altitude, les vents restaient forts, et ils ne disposaient pas de suffisamment d'oxygène, du fait de la présence de passagers supplémentaires, pour monter encore plus haut. Liensun décida qu'il fallait faire front, que la puissance des moteurs l'y autorisait.

— Même si nous dérivons, ce sera nez au vent en limitant les dégâts.

La tempête persista tout le lendemain, alors qu'ils s'étaient écartés de plus de mille kilomètres de leur route et se trouvaient au-dessus de l'océan Pacifique, découvrant les immenses bras de mer qui sillonnaient en tous sens les quelques fragments de banquise.

— Le Pacifique s'étend de plus en plus dans cette région, et il est difficile d'admettre que plus à l'ouest c'est encore le froid intense, remarqua Illong.

Dans la nuit, ils purent reprendre la direction du sud et le dirigeable atteignit sa vitesse de croisière. Les marins du *Princess*, qui n'avaient jamais voyagé de la sorte, étaient pour la plupart terrorisés et ne quittaient pas la cafétéria où, du fait de la rareté des hublots, on n'apercevait pas l'océan.

— Nous serons à Titan à l'aube, leur annonça Liensun, ce qui les soulagea beaucoup.

La plupart étaient malades et ne pouvaient rien avaler.

Liensun n'avait guère eu le temps de voir Songe qui avait cependant fait le voyage en train jusqu'à China.

Ils avaient passé trois heures seulement dans un traintel avant qu'elle n'aille à son rendez-vous avec Tharbin.

Elle surveillait régulièrement la construction de son dirigeable et de retour à Markett Station expédierait un train de mille tonnes d'huile de phoques. La dernière fois, Liensun avait refusé de poser pied sur Titan, mais cette fois il se fit treuiller et s'avança au-devant de Mary Halan que le Kid avait chargée de le recevoir. Ce qui faisait sourire le garçon. Le Gnome était pris au dépourvu par cette arrivée de l'*Avenir Radieux*, lui qui était depuis des semaines sans nouvelles du cargo *Princess* de Farnelle.

Liensun apprécia que ce soit la secrétaire du Kid qui vînt à sa rencontre, et elle supporta hardiment le regard évaluateur qu'il avait pour sa silhouette.

— Nous ne vous attendions pas de sitôt... Nous pensions que le Consortium limitait l'emploi de ses dirigeables à d'autres tâches.

— Les Cargos-Dirigeables du Soleil existent toujours et plus que

jamais permettront la communication entre tous les hommes du nouveau monde solaire.

Tout en l'accompagnant à la draisine blanche griffée d'or, Mary Halan fit la moue.

— Vous appelez ça un monde solaire ? Où est-il le Soleil, aujourd'hui et depuis une semaine ?

Un brouillard épais recouvrait la région et le dirigeable avait failli passer à côté de Titan sans l'apercevoir. Les détecteurs d'infrarouges avaient heureusement signalé la présence du volcan.

— Vous êtes en mission spéciale ?

— Mission de communication, répondit Liensun en s'asseyant sur la banquette qui lui était réservée.

Mary Halan portait une robe qui lui arrivait aux genoux et quand elle s'asseyait, celle-ci remontait, découvrant ses cuisses blondes.

— Savez-vous si le *Princess* est arrivé à bon port ?

L'expression attristée de Liensun alarma Mary Halan qui aimait beaucoup Farnelle. Son désir le plus secret aurait été de faire un voyage à bord du *Princess*, de s'initier à la vie maritime, mais le Kid ne voulait pas qu'elle s'éloigne de lui.

Le Kid devenait sombre depuis quelque temps car rien n'allait selon ses vœux. Lien Rag avait disparu et le *Princess* mettait beaucoup trop de temps pour aller livrer son huile.

— Je dois réserver les nouvelles à votre patron, vous en convenez, mais vous ne devez pas attendre le cargo de sitôt. Nous avons embarqué une partie de l'équipage qui débarquera quand j'aurai rencontré le Président Kid.

Le Président Kid régnait sur un millier de kilomètres carrés, peut-être deux, et sur vingt-cinq, trente mille habitants, qui ne disposaient plus que d'un vieux charbonnier essoufflé et d'une vedette prototype trop petite.

Liensun se sentait désormais très à l'aise pour discuter avec cet homme-là.

Le Kid était dans son wagon-bureau, sur son fauteuil électrique, et se doutait que le voyage de Liensun ne présageait rien de bon, sinon le garçon aurait laissé venir l'autre dirigeable. Liensun s'inclina avec un peu trop de respect et le Kid reçut cette marque de politesse comme une gifle.

— Je suis heureux de vous revoir, vous paraissez en pleine forme, me semble-t-il.

— Ne soyez pas trop heureux car je n'apporte, hélas, pas de très bonnes nouvelles. C'est à la demande du Consortium et du président Tharbin que je viens vous rendre compte de faits terriblement désolants pour vous, et bien sûr pour nous également.

Il marqua une pause sadique avant de poursuivre :

— Le chenal chinois est en train de se refermer à la navigation. Un retour du froid est la cause de cette nouvelle banquise qui a bloqué le cargo *Princess* à deux mille six cents kilomètres environ du terminal. Il y a de cela bientôt quatre semaines, et dès que j'ai pu je suis parti au secours de ces malheureux qui attendaient coincés dans la partie la plus étroite, la plus inhospitalière de cette sorte de canyon. Je regrette que vous ne connaissiez pas l'endroit car il est vraiment terrifiant, et j'admire le courage de Farnelle d'avoir à plusieurs reprises emprunté ce que nous appelons le chenal chinois. J'étais dans le sud victime d'une avarie et j'ai perdu beaucoup de temps. L'*Asia*, de son côté, avait d'autres missions à effectuer. J'ai retrouvé le *Princess*, je l'ai ravitaillé et je suis désormais certain que l'équipage, du moins ce qu'il en reste, pourra affronter pendant plusieurs mois la faim et le froid. Mais je ne vous cache pas que nous redoutons que ce refroidissement ne soit, hélas, de longue durée. Le professeur Charlster, qui travaille pour le Consortium, affirme même qu'il n'y a aucun espoir prochain. La lucarne qui devait, comme pour le Pacifique, permettre à la chaleur et à la lumière solaires de nous inonder s'est refermée...

Il suivait sur le visage du Kid, du moins il essayait, l'effet des mots qu'il prononçait lentement avec une délectation gourmande. Mais le Gnome restait de glace, comme s'il s'était attendu à bien pire.

— Vous dites ce qu'il reste de l'équipage ? Y aurait-il eu des pertes ou des défections ?

— La moitié des hommes ont demandé à être rapatriés à bord de l'*Avenir Radieux*. C'est le commandant Farnelle qui les a d'ailleurs conseillés car elle n'a pas besoin de tout son effectif pour hiverner dans le chenal chinois. Nous nous sommes mis d'accord pour une éventuelle relève, si vous êtes d'accord bien entendu.

Le Kid hochait la tête :

— La cargaison ?

— Eh bien, nous pourrions peut-être treuiller les moteurs en céramique et les pièces de rechange, mais pour le reste, l'huile de phoques, nous ne pouvons envisager une cinquantaine de navettes pour vider les soutes. D'ailleurs pour hiverner le commandant Farnelle aura bien besoin de cette huile...

— Le train ? Si la banquise devient stable, pourquoi ne pas envisager une ligne pour rejoindre le cargo ?

— Voyons, président, elle ne servirait qu'une fois, Pour vider le cargo de son contenu.

— Vous pourriez la prolonger jusqu'à un autre terminal.

— Cela représenterait au moins quatre mille, peut-être cinq mille kilomètres, et le Consortium ne peut s'engager dans des opérations aussi onéreuses et risquées, d'autant plus qu'il a trouvé une

source nouvelle pour se procurer de l'huile. Ce ne sont pas des philanthropes, vous vous en doutez, et justement une de mes amies peut leur fournir autant de trains de mille tonnes qu'ils le désirent... À un prix à peine plus élevé que celui que vous pratiquiez...

— Est-ce à dire qu'ils rompent nos accords ? demanda le Kid cette fois plus pâle.

— Oh ! pas du tout, sinon je ne serais pas ici... Ils veulent conserver de bonnes relations avec vous. Ils pensent qu'un jour vous commercerez avec la Panaméricaine et qu'alors nous, je veux dire le Consortium, en profiterons... Ils en sont tellement persuadés que je vais être chargé d'une mission extraordinaire... Retrouver mon père à l'est.

CHAPITRE XV

— Je vais être chargé d'une mission extraordinaire... Retrouver mon père à l'est.

Le Kid n'était plus là. Une fureur noire mêlée de tristesse l'emportait ailleurs, comme s'il ne voulait plus entendre ce que lui racontait ce jeune homme vaniteux et cruel qui le haïssait.

— Et c'est avec joie que je vais préparer cette expédition. Il nous faudra bien trois semaines pour parcourir cette distance, mais nous devons retrouver sa trace et notre vitesse de croisière sera réduite. Il faudra emporter de grosses quantités d'huile de ravitaillement. L'*Asia* gardera le contact avec vous pendant ce temps, je suppose.

Jamais il n'admettrait que ce garçon retrouve la route de l'est, le chemin de la Panaméricaine. Il avait la certitude que Lien Rag vivait, qu'il avait connu des difficultés, des obstacles, mais qu'il continuait vaillamment vers la Panaméricaine et qu'il l'atteindrait, qu'il reviendrait avec des cartes maritimes précises. Hélas, des cartes qui ne serviraient à rien, puisque le *Princess* se trouvait pour ainsi dire perdu et que ses chantiers ne pouvaient mener à bien la construction de ce fameux baleinier.

— Vous voyez que le Consortium ne veut surtout pas rompre les accords qu'il a passés avec vous ?

— Lien Rag va revenir, dit le Kid, il sera même de retour avant que vous n'ayez terminé vos préparatifs.

— Je le souhaite. Je voudrais tant que mon père revienne triomphant. Ah ! je me fais une joie de le connaître enfin.

Mais le Kid n'était pas dupe. Liensun savait que Lien Rag doutait de sa paternité et n'avait jamais fait d'efforts véritables pour rencontrer ce fils cadet. Aussi Liensun, en se portant à son secours, espérait gagner le cœur et la reconnaissance de cet homme. Et le Kid se méfiait de l'influence néfaste que pourrait avoir ce garçon machiavélique sur le comportement futur de Lien Rag. Si ce dernier se laissait séduire jusqu'à travailler pour le Consortium, les rêves les plus

fous du Kid seraient anéantis.

— C'est une belle initiative, dit-il. Mais vous avez peut-être faim ? J'allais précisément petit déjeuner.

On servit un repas délicat et sophistiqué, mais Liensun savait que ce n'était qu'une apparence, car l'île avait besoin de ravitaillement, manquait de beaucoup de choses. Dans les soutes de son dirigeable, il apportait de la nourriture en échange des moteurs, mais en quantité moindre que ne l'aurait fait le *Princess*.

Pendant qu'ils mangeaient, l'équipage du *Princess* fut treuillé et Fields alla accueillir ces gens qui venaient de passer plusieurs semaines dans des conditions éprouvantes.

— Je suis chargé d'embarquer tous les moteurs que vous pourrez nous livrer, et l'*Asia* viendra vous payer en nature. Vous n'avez qu'à me dire ce dont vous avez besoin.

Liensun calculait que pour nourrir trente mille personnes, il fallait un minimum de deux kilos de nourritures diverses pas jour, ce qui représentait soixante tonnes jour. L'*Asia*, avec ses cent tonnes, ne serait pas d'un très grand secours. Bien sûr, il y avait la viande de phoque, le poisson et peu à peu les produits de nouvelles cultures et des élevages, mais les restrictions allaient continuer encore longtemps, rendant les gens mécontents. D'ailleurs les matelots du *Princess* qu'il avait embarqués à bord du dirigeable auraient souhaité se rendre à China Voksals pour la plupart, ceux que personne n'attendait.

Ils savaient que sur l'îlot ils travailleraient dur pour un très faible salaire en nature.

— Il n'y a aucun moyen de désenclaver le *Princess* ? osa demander le Kid.

— À moins de faire sauter la glace du chenal chinois sur huit ou neuf cents kilomètres. Dans le temps on aurait utilisé un brise-glace, mais encore faudrait-il qu'il soit très puissant. Je pense qu'il est nécessaire que Farnelle peu à peu accepte l'idée de l'abandon de son cargo. Quand les cinq mille tonnes d'huile de phoques seront brûlées il faudra bien s'y résoudre.

— Il y en a pour des années.

— Mais la solitude, le danger que font courir des bandes errantes venues de l'ancienne Compagnie Bones, des cavaliers sauvages qui détruisent tout... Quand j'ai débarqué sur la banquise et que je suis parti à la recherche d'une station, j'ai vu le spectacle de leur passage : crimes, viols, vols, destruction.

— Et ce Lafitte qui vous accompagnait ?

— Le malheureux, ricana Liensun, il s'était mis en tête de construire des cargos lui aussi, pensait utiliser les rails et les dirigeables pour les transporter jusqu'au chenal, ses espoirs sont ruinés pour longtemps. Non, croyez-moi, la navigation est encore trop

risquée pour l'instant.

— Vous y avez cru pourtant, à une époque. Vous vouliez même devenir mon concurrent direct avec vos Cargos du Soleil.

— C'est vrai, ricana Liensun, mais j'ai réfléchi. Les dirigeables, c'est mieux. C'est rapide, c'est aussi sûr mais ça ne transporte pas beaucoup de marchandises. Mais si on en construit dix ? Un train de dirigeables avec un seul motorisé ? On arrive à avoir le même tonnage qu'un train d'une vingtaine de wagons.

— Un train de dirigeables, fit le Kid, abasourdi. Mais il y aurait des risques fantastiques.

— Oui, mais ils ne coûteront que le tiers de ceux qui sont motorisés. Trois hommes d'équipage par unité pour s'occuper du gonflage et du dégonflage. Une vitesse de croisière réduite certes, mais on fera quand même en une journée deux fois plus de trajet qu'un cargo comme le *Princess*.

Le Kid eut l'impression que Liensun venait d'inventer ce train de dirigeables-là à l'instant, et qu'il avait en face de lui un génie peut-être malfaisant, mais un génie dont le cerveau bouillonnait sans cesse.

— Le Consortium est d'accord ?

— Il le sera, dit Liensun. Et quand j'aurai retrouvé mon père, nous pourrons entreprendre la traversée du Pacifique... Bien sûr, nous saurons reconnaître votre antériorité et vous pourrez diriger un comptoir là-bas, qui nous fournira la marchandise et vendra la nôtre. On dit que Lady Yeuse manque énormément d'huile de toutes natures et de protéines animales et végétales. Dire qu'il y a sur les hauts-plateaux chinois des cultures de haricots, fèves, soja, petits pois qui sont difficilement écoulées. Savez-vous que j'ai découvert une île de glace où des milliers de moutons se nourrissent d'une algue riche qui leur donne un goût délicieux unique au monde, et que nous allons en obtenir entre mille et deux mille tonnes de viande chaque année, sans risquer d'éteindre le troupeau ? Au contraire, mes prévisions ont un profil très bas.

La tête du Kid tournait et il réalisait mieux l'erreur qu'il avait commise, le jour où il avait voulu humilier ce garçon avec ses tonnes de charbon. Il n'avait pas voulu lui faire confiance, exigeant la totalité des dix mille tonnes. Il aurait pu garder ce Liensun, en faire le moteur principal de la créativité de sa nouvelle Société du Pacifique. C'étaient les autres, ces repus milliardaires, ces bonzes gras et libidineux qui en profiteraient. Il se serait mordu les poings au sang.

Et que lui proposait-il ? Un comptoir, là-bas à dix mille kilomètres. Parce qu'il n'avait rien, même pas un bateau de gros tonnage convenable. La population allait apprendre la perte du *Princess*. On pouvait le déclarer perdu corps et biens, car le canyon ne desserrerait pas de sitôt son étreinte de glace. Il ne restait que le

charbonnier, et il était irréparable, à moins d'y consacrer les efforts de toute une année.

Et comme s'il lisait dans les pensées du Gnome, Liensun, après une dernière gorgée de café, un café si rare que le Kid n'en faisait servir qu'en de très exceptionnelles occasions, demanda d'un ton attendri :

— À cause du brouillard, j'ai bien failli ne pas apercevoir la *Vieille Patache* dans le port. Je me suis dit : « Tiens, le Président a réussi à l'envoyer sur l'eau et c'est tant mieux. »

— Il pose de sérieux problèmes de réparation, dit le Kid. Nous ne pouvons fabriquer une chaudière de cette importance... Pour le reste, nous pourrions... Et un diesel demanderait des mois d'études et de réalisations.

— Et le charbon ?

— Nous en extrayons la quintessence car il n'est pas fait pour être brûlé, vous vous en doutez. Nous en faisons du caoutchouc, des médicaments, des fibres de carbone que nous utiliserons dans la construction navale.

Lorsque Liensun descendit à pied vers le port, il avait insisté, il vit venir à lui ses amis du charbonnier, tous ceux qui un temps l'avaient rejeté, comme Zabel, Karvina, Evila, Lane. Il avait rencontré Guhan à bord du *Princess*, devenu chef mécanicien, car il ne pouvait plus supporter la vie oisive qu'il menait dans Titan.

— Salut, Liensun, nous sommes heureux de te rencontrer.

Il s'immobilisa, les regardant en souriant. Il ne savait s'il les méprisait ou les plaignait. Ce fut Zabel qui osa la première poser la question, sous prétexte qu'elle avait couché avec lui :

— N'as-tu pas besoin de compléter ton équipage ? Nous avons de bonnes formations en ce qui concerne les dirigeables, c'est toi qui nous avais recrutés.

— Je sais... Vous étiez de bons spécialistes mais vous avez choisi une autre voie.

Il désignait le vieux charbonnier mais eux, ils restaient les yeux fixés sur lui.

— On dit que tu as créé ta Compagnie des Cargos-Dirigeables du Soleil, ce qui sous-entend qu'il y a plusieurs appareils, non ?

— C'est exact, mais à China Voksal, j'ai mis en place une école qui forme des chefs de bord, des timoniers, des mécaniciens, des spécialistes de filtres.

— Tu n'entrevois aucune possibilité pour nous ? Nous aimerions quitter cet endroit qui devient insoutenable.

— Vous m'avez quitté déjà pour suivre le Kid. Vous voulez revenir et vous me quitterez pour regagner les Échafaudages peut-être, qui ont aussi une Compagnie. Comment pourrai-je avoir confiance en

vous désormais ?

— Laisse tomber, Zabel, fit Evila, acide. Il prend sa revanche, c'est un rancunier.

Liensun sourit :

— Je ne peux embaucher tout le monde. Il y a six places, à vous de faire le tri.

Satisfait, il s'éloigna, voulant regarder la carcasse du futur baleinier. Il pensait avec satisfaction que la bande allait s'entre-déchirer.

CHAPITRE XVI

Lorsqu'elle eut vérifié le remplissage de chacun des vingt wagons-citernes de cinquante tonnes, Songe poussa un soupir de soulagement. Elle avait réussi une fois de plus ce prodige mensuel d'envoyer mille tonnes au Consortium, pour l'achat de ce dirigeable qui lui serait bientôt livré, mais elle devait encore vingt-quatre mensualités de ce type et elle commençait à ne plus savoir où trouver l'argent. L'huile, elle pouvait en dénicher dix fois plus, mais l'or et l'argent exigés en paiement, c'était plus difficile. Elle faisait des acrobaties inouïes, empruntait bien sûr, et à des taux incroyables.

Par chance la rookerie Doberson fournissait des quantités élevées d'huile de manchots qu'elle revendait très cher. Pas seulement à Markett Station mais en Africana, qui lui rapportait deux fois plus. Elle s'était mise en cheville avec une sorte de demi-escroc qui lui signait les papiers qu'elle voulait, attestant que l'huile avait été vendue sur place. Elle lui donnait dix pour cent sur la différence, empochait de quoi s'offrir ces mille tonnes par mois.

Elle aurait pu n'envoyer que dix wagons de cent tonnes, mais les règlements ferroviaires, malgré la reconsolidation de la banquise, restaient stricts et n'autorisaient que de petits wagons-citernes pour éviter les dégâts aux voies.

Anton l'accueillit avec un regard lourd de reproche. Il savait qu'elle opérait des transactions dangereuses à l'insu de la colonie des Échafaudages, mais l'aimait trop pour la trahir. Il regrettait qu'elle soit devenue l'amie de ce Liensun qui déteignait sur elle, la transformant en une affairiste sans scrupules.

— Nous avons de la pâte de krill à prendre auprès de nos amis, dit-elle, Tu peux t'en charger ?

— Je dois me renseigner ce soir au sujet de ce réseau qu'on parle de reconstruire vers le sud.

— Ça nous concerne ?

— Il ne passerait qu'à cent kilomètres de la rookerie Doberson.

Et des tas de gens connaissent cette énorme rookerie et il y aura une majorité pour rétablir la ligne qui dessert cette station de chasse aux manchots.

Elle accusa le coup en pâlisant. Si jamais l'huile de manchots venait à manquer, elle était perdue, et le Consortium se montrerait intraitable si elle ne payait pas son dirigeable.

— Nous travaillons dans des conditions illégales, dit-il. Cette rookerie que nous alimentons en vivres et en matériel, nous en profitons bassement tant qu'elle n'est pas reliée aux réseaux... Les Doberson pour l'instant nous subissent, acceptent de remplir les soutes du *Greog Suba* mais dès qu'ils seront reliés il faut s'attendre au pire, peut-être à un procès. La famille Barij aurait pu nous traîner en justice pour le même motif.

— Nous ne sommes pas les seuls, dit-elle, à nous procurer de l'huile de manchots de cette façon. Si les manchots comme les phoques venaient au-dessus de l'équateur, nous n'en serions pas là. C'est bon, j'irai à Krill Station ce soir charger ces tonnes de pâte de crevettes. Ça se vend toujours bien. Il paraît qu'il y a une exportation intensive vers la Transeuropéenne par la Sibérienne.

Lorsqu'elle arriva à Krill Station une surprise l'attendait. Astyasa, le responsable du Collectif de gestion des Échafaudages, était avec Krina et Tibercy.

— Mais je n'ai pas vu le dirigeable, s'étonna-t-elle, effrayée.

— Il m'a simplement déposé, repassera pour décharger l'huile de manchots. Je crois, Songe, que nous avons quelques questions à te poser.

— Je suis prête.

— Pas ici, tu rentreras avec moi aux Échafaudages cette nuit.

— Je ne peux m'absenter pour le moment. J'ai rendez-vous, des marchés à conclure. Je serai prête pour le prochain voyage du *Greog Suba*.

— Non, Songe, c'est cette nuit. Le Collectif veut t'entendre le plus tôt possible.

— On m'a accordé une autonomie financière et je ne pense pas être allée au-delà.

— Tu te défends, Songe... Tu ne devrais pas. Tu as commandé un dirigeable géant au Consortium des bonzes et nous voulons savoir comment tu le payes. Il s'agit d'une somme qui dépasse tout ce que la colonie des Échafaudages pourrait fournir en travaillant dur durant des années. Tu fais livrer chaque mois un train de mille tonnes d'huile de phoques, tu trafiques celle de manchots...

Songe fixa ses deux compagnons, Krina et Tibercy qui restèrent impassibles devant son accusation muette.

— Ils ne t'ont pas trahie, fit Astyasa avec douceur.

— Alors qui, Anton ?

— Non. Jamais. Le coup vient d'ailleurs, de Voksal.

— Ladira, la libraire ?

— Elle ne fait que transmettre les informations qu'elle glane.

Sans parti pris, et tu le sais bien.

— Mais ces informations, elle les tenait de quelqu'un ?

— Tu n'aurais jamais dû rencontrer Liensun. Il s'est créé de solides inimitiés, a humilié des gens, une fille.

— Murmose ?

Astyasa soupira :

— Elle appartient à un groupe de Rénovateurs mystiques ; ses parents, les Bertold, ont déjà été joués par Liensun. Ils le surveillent étroitement. La fille n'a pas supporté vos rencontres clandestines dans un traintel discret.

— Ladira savait tout ça ?

— Elle n'a jamais caché qu'elle était notre agent d'information et notre ambassadrice à China Voksal et pour toute cette zone encore soumise à la loi ferroviaire... Tu le savais.

Elle parut réfléchir et sourit :

— Très bien. Il faut que je prenne quelques dispositions. Il faut débarquer les marchandises que j'apporte, embarquer la pâte de krill avant le retour du dirigeable. Nous devons travailler dur avant de sonner à partir. Il faudra que Krina rejoigne Anton à Markett Station.

La jeune fille fit la grimace. Elle préférait travailler avec Tiberky.

— Juste le temps que les Échafaudages envoient quelqu'un, précisa Astyasa, ce qui serait fait au prochain voyage.

Les trois wagons furent vidés et l'on chargea les trois tonnes de krill qui attendaient. La pêche de cette crevette devenait de plus en plus rentable.

— Maintenant, dit Songe, je vais laisser quelques instructions pour la poursuite des tractations en cours. Il faut aussi que Krina apprenne à se servir de cette machine qui tracte les wagons. Elle n'a jamais conduit que des wagons automoteurs.

Le diesel tournait au ralenti et Songe, la première arrivée dans la cabine de pilotage, n'eut qu'un geste à faire pour que le convoi s'ébranle. Krina, encore sur le marchepied, n'eut que le réflexe de sauter en marche. Le train se perdit dans la nuit épaisse.

CHAPITRE XVII

Chaque matin Gus et le docteur Isaie espéraient que le Bulb manifesterait quelques signes de résignation, mais il boudait toujours, ne communiquait plus avec les deux hommes. Son cerveau très développé d'animal de l'espace interférait sur le cerveau électronique implanté par les Ophiuchusiens, si bien que dans la salle des contrôles commençait à régner une certaine confusion. Les organes vitaux ne fonctionnaient plus qu'avec retard. Comme toujours le Bulb se vengeait d'être mis aussi cruellement en face de la réalité, c'est-à-dire sa propre déchéance, son vieillissement, l'impossibilité de réactiver ses anciennes fonctions essentielles.

— Il faut qu'il admette aussi une chose, expliquait Isaie, c'est que depuis des siècles ses excréments sont recyclés à l'intérieur même du satellite et de façon si complexe, si sophistiquée, que nous ignorons quelles pourraient être les conséquences d'une interruption de ce processus artificiel. Le Bulb voudrait manger comme autrefois son gibier préféré, les saus, les ingérer, les concasser dans son formidable estomac puis les rejeter béatement dans l'espace. Nous ne pouvons en prendre le risque. Nous savons déjà que les espèces de tablettes nutritives que l'on peut obtenir dans certains distributeurs automatiques sont fabriquées à partir des déchets du Bulb.

— Elles ont empoisonné toute une tribu vivant dans les marécages, rappela Gus. À la longue, elles peuvent être toxiques.

— Mais tout le reste, que devient tout le reste ? C'était un rêve insensé que nous avons fait là.

— Pardon, rectifia Gus indigné, c'est vous le premier qui avez eu cette idée, qui l'avez stupidement annoncée ici même, en sachant que le Bulb enregistrerait vos paroles et ferait une fixation sur ce projet complètement fou.

— Vous y avez quand même participé. Vous êtes un ingrat, répondit le petit docteur sans se fâcher. Je vous ai trouvé ces synthétiseurs prothétiques qui ont fait de vous un homme complet en

vous fabriquant de belles jambes, en matière vivante, si bien qu'il est désormais impossible de savoir qu'il s'agit d'une greffe... Même une analyse poussée, méticuleuse, ne pourrait l'établir... En échange vous deviez m'aider pour redonner au Bulb un système digestif, donc vous étiez d'accord sur le principe. C'est tout en mon honneur de faire marche arrière quant aux conséquences de cette opération. Il est possible que toute notre vie quotidienne dépende de ces excréments recyclés... La viande de sautis est très riche en sucre, de même que les graines de l'espace, les pearls. Or, il se trouve que nous n'avons aucune difficulté à nous procurer du sucre dans ce monde où nous vivons... Je sais que toute la nourriture avalée est ensuite en partie utilisée pour les besoins personnels du Bulb, et qu'une autre doit être détournée pour les occupants de ce satellite, mais pourquoi avoir établi in fine un autre recyclage... C'est toute la question, et j'aimerais que le Bulb en tienne compte et ne poursuive pas cette grève hautaine qui perturbe tout. Hier il neigeait alors qu'avant-hier, j'ai relevé plus de quarante degrés dans la coursive.

Gus avait ses propres soucis avec cette fameuse lucarne qui, prochainement, risquait de laisser filtrer chaleur et lumière solaires en direction de la côte Ouest panaméricaine et d'une bonne partie de l'inlandsis de celle-ci, donc le réseau central.

Depuis le satellite on obtenait d'assez belles photographies de la Terre grâce à des procédés inconnus et Gus avait pu détailler la plupart des réseaux des Compagnies. Les derniers clichés montraient la disparition du fameux viaduc géant du Président Kid et la fin de la banquise du Pacifique.

— Il faut que *Lunik II*, lorsqu'il en aura terminé avec la lucarne du Centre Asie, puisse être déplacé jusque-là-bas. Mais comment ? Je n'arrive pas à acquérir la technique indispensable. Je ne suis qu'un ignare qui essaye en vain de comprendre quelque chose à ces machines compliquées.

Isaïe lui tapota l'épaule et soupira. De bon matin, Gus le remarquait souvent, il empestait l'alcool. Pourtant il ne buvait que le soir, mais son organisme devait mettre des heures avant d'en faire disparaître toute trace.

— Si vous n'y parvenez pas, envoyez un autre Lunik. Il y en a d'autres en silos. Nous avons réussi un premier lancement, pourquoi pas un deuxième.

— J'aurais tant aimé utiliser celui-là, en devenir le maître... C'est pour ça que je suis revenu dans cet enfer...

— Enfer qui vous a restitué vos jambes. Vous seriez en ce moment sur Terre en train de vous traîner sur votre derrière... Avec des amis qui peuvent désormais se déplacer sur l'eau à bord de véhicules dangereux... Vous m'avez dit qu'il y avait des tempêtes,

des... vagues, c'est bien ça, des vagues énormes... Vous auriez été bringuebalés dans tous les sens... Ici nous avons bien les humeurs du Bulb à subir, des crises de mélancolie, de fureur, un peu de neige, un peu de chaleur, parfois nous nous retrouvons la tête en bas, mais dans l'ensemble ce n'est pas si mal. Et puis il y a Thresa... Ne jouez pas les effarouchés... Elle vous rejoint dès que vous claquez des doigts... Elle ne me cache pas qu'elle vous préfère, vous... Vous croyez que sur Terre vous en auriez trouvé une d'aussi vicieuse ?

— Vous ne savez parler que de ça, lui reprocha Gus.

— Il faut bien parler de ça aussi, sinon on deviendra cinglés à ne discuter que des côtés techniques de cet endroit. On ne peut pas consacrer quinze heures par jour à la technique, à la médecine, aux difficultés intestinales du Bulb et à tous ces problèmes qui naissent les uns après les autres.

Le petit docteur approcha du clavier qui permettait de communiquer avec le Bulb, tapota quelque chose, attendit patiemment, les yeux rivés à l'écran, que la Bête de l'espace veuille bien daigner lui répondre.

— Bon, ce n'est pas encore pour aujourd'hui mais ça devient lassant.

— Nous pourrions effectuer une autre sortie dans l'espace, retourner au cloaque avec un matériel plus important. Vous parliez d'un chalumeau pour dessouder cette espèce de dentition en chitine... Si nous hésitons à lui donner un système d'évacuation, rendons-lui la joie de dévorer quelques proies...

Isaie lui fit signe et ils sortirent dans la coursive.

— Je pense à une chose : si dans sa boulimie il se met à dévorer tout ce qui se trouve à l'extérieur ? Tous ces cadavres, ces centaines de cadavres confiés pour l'éternité au zéro absolu ?

Gus pâlit. Il n'y avait pas songé.

— Imaginez le recyclage de cette nourriture un peu spéciale... Nous éprouverions un sentiment de culpabilité pour des riens, pour l'eau que nous buvons, pour l'air que nous respirons...

Ils retournaient dans la salle des contrôles lorsqu'une voix forte les interpella :

— Vous êtes nos prisonniers, pas un geste ou nous tirons.

Le père Faro surgissait à la tête d'une douzaine de ses adeptes armés jusqu'aux dents.

CHAPITRE XVIII

En moins de quarante-huit heures les policiers Aiguilleurs rejoignirent leurs trains-casernes et ceux-ci s'éloignèrent même des principales stations où, d'ordinaire, ils s'occupaient de l'ordre public.

Le contrôleur général, Goth, fut désagréablement surpris de constater que toute seule Yeuse était parvenue à faire obéir la caste. Il avait espéré un affrontement général, mais devant le fait accompli dut réviser toute sa tactique, d'autant plus que la Manu commençait d'acheminer ses renforts dans toute la Compagnie. Cette nouvelle force publique avait réussi à recruter des milliers d'hommes, bien décidés à défendre les nouvelles réformes de Lady Yeuse et ses tentatives de démocratisation. Nombre de manutentionnaires s'enrôlaient sans se soucier du salaire ou de l'uniforme, devenaient très vite, après un stage rapide, aptes à certaines luttes.

Dans tout ce tumulte l'abandon de San Diego Station par sa population passa presque inaperçu, mais Yeuse attachait une grande importance à cet événement. Elle vit les photographies du bras de mer immense qui allait ronger de ses eaux chaudes toute la côte Ouest et amener la destruction des stations situées plus au bord. On voyait nettement, sur les clichés, la rupture brutale de la couche des glaces, l'apparition des ruines antiques du San Diego de jadis, port militaire important.

— La rouille effectue des ravages considérables, lui expliqua le gouverneur qui lui présentait son rapport. En quelques jours les anciens bâtiments conservés sous les couches successives de glace sont complètement détruits. Regardez ces clichés des premiers jours. Les navires sont presque intacts. Dans cette région les glaces ne sont pas venues brutalement mais par couches successives et minces. Des spécialistes en ont compté jusqu'à quarante pour une trentaine de mètres, ce qui est peu, et chaque couche mettait parfois deux ans pour s'accumuler. Dans ces conditions, les premières couches protégeaient les navires des futures accumulations, formaient une carapace qui

résistait à la pression et au poids... Mais la rouille a surgi avec l'eau de mer, et aussi des algues, des algues fantastiques proliférant dans un air chaud qui ne s'élève pas à plus de quatre à six mètres au-dessus du niveau de ce bras de mer. Au-dessus, c'est un air glacé qui les flétrit, les gèle, les décompose. Ces algues sont redoutables car elles paraissent se nourrir de rouille, justement. Quand un morceau de métal est complètement pourri par celle-ci, les algues s'en emparent. L'eau du port est rouge.

— Doit-on craindre pour l'intérieur ?

— La station de San Diego a été sapée par en dessous car l'eau tiède s'est frayé un passage sous la couche, a sapé l'ensemble jusqu'à ce que le centre ville s'effondre d'un coup, faisant des victimes. Très peu car c'était de nuit. De jour, il y aurait eu des milliers de morts. Les gens se sont affolés de se voir coupés ainsi du reste de la station. On les a évacués, les premiers par l'écluse nord, mais il y en a encore des milliers qui attendent à l'écluse ouest...

Le clan Guerpez l'avait une nouvelle fois averti que la lucarne en formation au-dessus de la côte Ouest devenait chaque jour plus menaçante. Sans télescope on ne pouvait encore l'apercevoir, mais elle finirait par former une grande tache dans le ciel.

Les Aiguilleurs avaient accepté d'abandonner certaines de leurs positions, mais elle attendait toujours de rencontrer Palaga. Yule n'avait fait aucune promesse et elle allait devoir mettre à exécution une partie de ses menaces, envoyer des bâtiments de guerre en direction de Salt Station et du territoire autonome des Aiguilleurs. En fait, il lui fallait retirer une partie de la flotte de la banquise atlantique. Les lourds bâtiments, croiseurs, cuirassés, trains blindés n'étaient plus en sécurité sur ces réseaux. Le brassage des océans faisait que de l'eau tiède en provenance du Pacifique remontait depuis le cap Horn. Là-bas la banquise avait en partie disparu, si bien que le réseau de liaison avec l'Antarctique était détruit. Certains affirmaient qu'on aurait pu, à l'aide d'un viaduc, le rétablir aisément, mais Yeuse ne voulait pas entreprendre un ouvrage aussi aléatoire. La température de l'eau, tout au bout du continent sud-américain, était de ce fait surveillée attentivement et l'on savait qu'elle augmentait régulièrement, et que peu à peu l'océan Atlantique serait lui-même en voie de réchauffement.

Elle ordonna que quatre avisos et un train blindé reviennent sur l'inlandsis mais à petite vitesse, pas plus de trois cents kilomètres jour, sous prétexte que des mesures de sécurité imposaient cette lenteur, mais en fait elle voulait laisser à Palaga le temps nécessaire pour réfléchir à une nouvelle entrevue.

— Toute l'huile qui provenait de la banquise du Pacifique est perdue, lui annonça Reiner. C'était tout de même quinze pour cent de

notre consommation... Celle de l'Atlantique est en voie de diminution. Les baleines se font plus rares. On dit qu'attirées par la réapparition de l'océan Pacifique elles se dirigent toutes vers ces eaux libres où elles trouvent une plus abondante nourriture...

— Reiner, allez jusqu'au bout de votre pensée, car vous n'êtes pas venu me faire ce rapport sans avoir une idée précise.

— C'est vrai, Lady Yeuse... Compte tenu des circonstances, je pense qu'il deviendra nécessaire d'entreprendre une révolution technique sans précédent depuis des siècles. Vous avez prouvé que vous pouviez défier la CANYST, que celle-ci était à peu près impuissante désormais, car aucune Compagnie ne se mobilisera pour aider la Commission à faire appliquer ses lois.

— Si vous en veniez directement au but.

— Certainement, Lady Yeuse, mais il faut que j'argumente encore quelque peu mes propos. Il y aurait au large des anciennes côtes du Mexique, au-delà de ce bras de mer qui est si large qu'on n'en voit pas l'autre rive, une île, une banquise importante... Peuplée de la plus extraordinaire colonie de phoques au monde. Des millions d'individus qui pèsent plusieurs tonnes, une réserve extraordinaire d'huile, qui vivent là parce que ces animaux peuvent se nourrir à volonté. Des harengs prolifèrent dans le coin, conséquence directe du réchauffement partiel de l'eau et du plancton.

— Qui vous a dit ça ?

— Un rescapé qui avait été coincé là-bas et qui est revenu selon ses propres moyens, traversant le bras de mer à bord d'un radeau...

— Et alors ?

— Nous attendent des milliards de litres d'huile, Lady Yeuse, de quoi tenir toutes vos promesses, d'atteindre même les 20/20 de salaire minimum... Il faut intervenir avant que les convoitises ne s'enflamment... Avant qu'on ne nous revende cette huile trop cher... Il faut construire des bateaux qui iront là-bas avec des chasseurs et rapporteront l'huile et la viande sans tarder, Lady Yeuse... Sans tarder.

Stupéfaite, elle le dévisagea :

— Vous me proposez ça alors que je viens de réussir à faire rentrer les Aiguilleurs dans leurs trains-casernes ? Ah ! mais devenez-vous fou ? Ce serait les provoquer de la plus stupide façon.

CHAPITRE XIX

Ann Suba contemplait avec une sorte de méfiance tout ce qu'ils avaient rapporté de San Diego Station, qui venait de disparaître dans les brumes montant du bras de mer avec la nuit. Il y avait des aliments rares, de grande qualité, des vêtements luxueux, des appareils importants.

— Vous avez pillé ces wagons d'habitation abandonnés en quelque sorte.

— Des magasins, simplement. Et en très faible quantité. Les gens ne reviendront jamais.

Lien Rag parla de la grande excavation au centre ville, de la station coupée en deux.

— Cette rumeur qui nous parvenait, nous inquiétait, nous avons fini par savoir qu'elle provenait de milliers et de milliers de personnes attendant à la sortie ouest d'être évacuées. Des trains se succèdent sans arriver à étancher ce flot de réfugiés. Ils n'ont pas le droit d'emporter un gros bagage. Certains ont essayé d'enfreindre le règlement et l'on peut voir sur les quais des montagnes de bagages, de sacs, de ballots qu'ils ont dû finalement abandonner pour être autorisés à partir.

— Vous êtes allés là-bas ?

— Nous sommes montés sur les plus hauts wagons d'habitation, en fait un train complet de bureaux. Je n'ai jamais rien vu de tel. Dix étages. Jamais ce train-là n'aurait pu rouler. Et nous avons vu ce qui se passait à l'écluse ouest. Les habitants s'en vont pour toujours.

— Ma foi, c'est certain, dit Kandin qui étalait un pâté délicat sur le pain que fabriquait Ann Suba. Ces pauvres gens ont peur et je les comprends. Il y a d'autres trous plus loin qui n'en finissent pas de s'agrandir.

— La station a été construite directement au-dessus de l'ancien port de guerre... Si bien que l'eau tiède du bras de mer s'est répandue sous elle et que dans quelques jours elle disparaîtra totalement.

— Dans ces conditions, impossible de rencontrer une quelconque autorité pour lui dire : je suis l'envoyé spécial du Président Kid et j'arrive dans un bateau qui a traversé le Pacifique..., fit Ann Suba sur le ton de l'ironie froide.

Lien Rag hocha la tête, déboucha une bouteille de bière et en remplit les verres.

— Meilleur que le bibin, lança Niger, ravi.

— Il ne suffit pas d'avoir traversé l'océan Pacifique, il nous faut les autorisations nécessaires pour créer un comptoir, dit Lien Rag voulant oublier le ton sarcastique de sa compagne. Mais en ce moment c'est la panique la plus totale... Une panique telle que les agents de la Traction sont débordés... Il n'y a plus de contrôle et bien entendu personne ne paye son billet :

— Mais où vont-ils ?

— Dans les Rocheuses. Enfin je le suppose, mais c'est dans les Rocheuses qu'ils se sentiront en plus grande sécurité.

— Il te faut des autorités compétentes et un emplacement relié au reste de la Concession par une ligne de chemin de fer, si modeste soit-elle ?

— Voilà, dit Lien Rag, et le mieux serait un endroit où la couche de glace de l'inlandsis est peu épaisse. Nous avons aperçu de tels endroits dans le sud de la Basse Californie. Le gouverneur de cette Province a autre chose en tête que de m'accorder une entrevue et d'écouter mes propositions.

— Tu as des lettres de créance du Kid, lança-t-elle avec un sourire.

— Il me faudra quelque peu enjoliver la réalité sur la position actuelle du Kid.

— En un mot bluffer ?

— Bah, qu'est-ce que ça peut faire, lança Kandin, dans la vie faut toujours bluffer...

— Le Kid a des atouts, le cargo *Princess* et le charbonnier de Liensun. En outre, il a lancé la construction d'un baleinier qui peut éventuellement servir pour la chasse aux phoques... N'oubliez pas que la Panaméricaine est étroitement dépendante de la CANYST installée sur sa Concession. Les Aiguilleurs y sont plus puissants que partout ailleurs. L'administration aura donc des difficultés à rejeter les lois ferroviaires... Nous lui apporterons l'occasion de se ravitailler en huile. Souvenez-vous de cet immense troupeau de phoques sur l'île de glace où nous avons rencontré la tribu de Roux. Ceux-là pourraient travailler pour nous, alimenter un comptoir qui aurait une double vocation, fournir la Panaméricaine et envoyer l'huile vers l'ouest, vers ce chenal chinois où Farnelle pénètre avec son *Princess* jusqu'au cœur de la banquise de la mer de Chine.

— Quand tu dis administration tu penses à Yeuse ? Pourquoi ne dis-tu pas simplement Yeuse ?

— J'ignore si elle a pu retrouver son poste de P.-D.G. Je ne suis pas venu, quoi que tu en penses, uniquement pour elle mais pour établir enfin une liaison ouest-est. Ce que le Kid n'a pu réussir avec son viaduc géant nous sommes en train de le réaliser.

— En quelque sorte, remarqua Huergo, songeur, nous avons réalisé un exploit fantastique ?

— Il y a de ça, mais inutile d'en avoir la tête gonflée, répondit Kandin. Moi, j'aimerais quand même retourner vers l'ouest, revoir un peu Titan. C'est pas très grand, mais ça me plaît.

— Vous allez y revenir, dit Lien Rag après avoir quelque peu hésité. Et même sans tarder. Désormais vous avez une carte pour le retour qui vous permettra d'aller plus vite, avec les endroits où vous ravitailler en huile.

— Tu parles comme si tu ne devais pas faire partie du voyage de retour, fit Ann Suba, inquiète.

Lien Rag contempla son verre de bière comme s'il hésitait à répondre :

— C'est tout à fait exact... Je vais me glisser parmi les réfugiés et tâcher d'atteindre NYST. Il faut que je discute pour l'implantation de ce comptoir de commerce.

— Non, cria Ann Suba, ce que tu veux c'est la rencontrer elle, la revoir.

— Commandant, intervint Kandin, abasourdi, vous ne rentreriez pas avec nous ? Vous nous laisseriez refaire seuls le chemin du retour ?

— Vous êtes quatre et vous avez désormais une carte. Vous rentrerez à Titan en quatre semaines environ, compte tenu de l'obligation de devoir refaire les pleins d'huile. Là-bas sur l'île de glace vous pourrez vous ravitailler et en descendant plus bas vous trouverez d'autres colonies de phoques. Vous direz au Kid que nous avons atteint la Panaméricaine et que j'attends un plus gros bateau, soit le cargo *Princess*, soit le baleinier en cours de construction. Racontez-lui toutes les péripéties du voyage. Je vous donne rendez-vous ici même dans huit semaines. Je vous attendrai quinze jours.

Ann Suba eut un moment de panique à la pensée de diriger les trois hommes qui feraient avec elle le chemin du retour. Mais par fierté, elle s'efforça de le cacher.

CHAPITRE XX

Le canot le débarqua vers deux heures du matin près de la petite crique. Il serra la main de Kandin et disparut bientôt dans le brouillard. Pendant deux heures, il connut la plus grande terreur de sa vie en essayant de rejoindre les réfugiés de l'autre côté de l'abîme du centre ville, finit par trouver une corniche qui lui permit enfin de traverser.

Les gens dormaient sur les quais auprès de braseros mais aussi de feux de bois allumés entre les rails des tramways désormais inutilisés. Il s'allongea lui aussi, mais essaya de comprendre comment s'opérait l'embarquement. Pour l'instant, aucun train n'était en partance et il finit par savoir, en écoutant les chuchotements voisins, que tout le monde attendait le retour des convois qui avaient quitté la station en fin de journée. Il y aurait six trains et plusieurs milliers de places.

— Nous n'embarquerons pas tous encore cette fois, gémit une vieille femme, et si nous ne restons qu'une poignée vous savez ce qui se passera ? Ils ne reviendront jamais nous chercher. Les riches ont pu louer des locos-cars, des draisines, mais nous autres ?

Plus tard, Lien Rag apprit qu'on emmenait les rescapés dans un endroit appelé Mohave Station, où des camps avaient été installés sous des structures gonflables.

— C'est une dépression où il fait moins froid qu'ailleurs, dit quelqu'un, mais une fois là-bas on sera tous coincés pour longtemps. Il est difficile d'aller ailleurs.

Le premier train arriva vers quatre heures et ce fut une ruée indescriptible. Lien Rag s'éloigna et entendit le grondement du convoi suivant, remonta le long des voies, passa l'écluse et se trouva au-dehors bien abrité dans sa combinaison. Quand le train ralentit il monta dans le troisième wagon mais déjà une vingtaine de personnes, surtout des hommes, s'y trouvaient, ayant attendu à contre-voie. Il s'installa et ferma les yeux. L'attente dura des heures et il faisait jour

quand leur convoi s'ébranla. Il lui était désormais impossible de bouger car dans chaque wagon on avait empilé les gens, obligeant certains à rester debout entre les gens assis. Il n'y avait pas cinq cents kilomètres jusqu'à Mohave Station.

— Vous inquiétez pas, voyageuse, dit son voisin à une jeune femme qui s'accrochait tant bien que mal pour ne pas perdre l'équilibre, moi à Sonora Station, je saute par la fenêtre... Pas question que j'aille moisir à Mohave Station dans leur camp.

Lien Rag se pencha vers lui :

— Sonora Station et puis ?

— L'essentiel, mon vieux, c'est de rejoindre le Réseau du 30^e. Si tu fais la connerie de rejoindre celui du 35^e, t'es cuit... Tous vont essayer de rejoindre le 35^e et se feront ramasser par la Manu et la Traction.

Lien Rag enregistra ce nouveau terme de Manu sans trop savoir ce qu'il signifiait.

— Tu rejoins le 30^e avec des caisses d'oranges en provenance des immenses serres arboricoles de Sonora... Y a toujours besoin de main-d'œuvre pour les embarquer. Tu te fais un ou deux dollars et au moment où le wagon climatisé va être fermé tu t'enfiles dedans. Tu te nourris de ces oranges le long du trajet.

— Terminus ?

— Comme tu veux, mais le train de marchandises ne va pas plus loin que la Province Texane. De là tu peux prendre le central jusqu'à Kansas Station.

Pour sauter à Sonora Station, il fallait faire vite, au moment d'un ralentissement sur un saut-de-mouton enjambant les quartiers sud de la station.

— Si je t'ai raconté mon projet, lui dit son voisin qui se faisait appeler Riski, c'est que j'ai vu que comme moi tu avais une combinaison isotherme. Tous ceux qui risqueront le coup crèveront car il fait froid sur la passerelle et il faut descendre par les entretoises, les poutrelles. Sans équipements, tu lâches très vite.

Ils sautèrent ensemble alors que le train était pratiquement immobilisé. Ils étaient une dizaine en tout sur ce saut-de-mouton énorme qui dressait sa carcasse semi-circulaire très haut. Il fallait maintenant descendre en utilisant cette structure métallique pleine d'arêtes coupantes.

— Gaffe à ta combi, sinon...

Soudain un type se mit à hurler qu'il avait les mains gelées et qu'il était coincé, sans pouvoir lâcher prise. Il pendait en gigotant, les bras levés au-dessus de sa tête, étreignant un barreau.

— Il va crever là-haut, dit Riski.

Ceux qui les avaient suivis renonçaient peu à peu, se

pelotonnaient dans des recoins de ferrailles, mais n'avaient aucune chance d'échapper au vent glacé qui soufflait en permanence. Dessous c'étaient les immenses serres arboricoles, tout autour d'une gare de marchandises à peine protégée par une verrière sale. Des milliers d'orangers prospéraient dans une température de plus de vingt degrés, sous une lumière imitant celle du Soleil.

— On arrive... En bas les mecs s'en foutent. Au contraire, deux manœuvres de plus c'est une aubaine pour eux.

Il avait raison. Ils purent pénétrer dans une serre immense, atteindre la gare où tout de suite on leur désigna les caisses à charger dans un wagon, pour un forfait de trois dollars le wagon. Riski lui montra comment aménager leur cachette. Quand le wagon fut plein le contremaître vint vérifier et payer. Riski préleva un billet sur les trois et le lui rendit, le temps que le contremaître tourne la tête tandis qu'ils embarquaient clandestinement. La porte fut refermée et scellée. Lien Rag prit son billet comme s'il en avait grand besoin, alors que les dollars que lui avait confiés le Kid gonflaient sa ceinture spéciale. Une véritable fortune.

Ils mangèrent des oranges deux jours durant, jusqu'à une petite station de la Province Texane où Riski voulut aider au déchargement. Lien Rag s'éclipsa discrètement et trouva un train pour la côte Est. Il s'installa au wagon-restaurant et fit un repas copieux. Il devrait changer en route, prendre un single pour arriver à NYST le lendemain matin.

Ses voisins parlaient beaucoup des événements. Il avait déjà appris que Yeuse dirigeait à nouveau la Compagnie, mais découvrit qu'elle voulait que chacun soit actionnaire et participe au vote. Dans ce wagon-restaurant assez huppé, c'était une décision très mal acceptée, de même que la formation de la Manu. Il découvrit enfin qu'il s'agissait d'une police populaire qui devait coiffer la police des Aiguilleurs et celle de la Traction.

On parlait peu du réchauffement de la côte Ouest, comme si ça n'intéressait personne. Il constata, avec une surprise ravie, que les journaux traitaient en toute liberté de tous ces sujets autrefois interdits, et qui auraient valu à leurs auteurs des peines sévères.

CHAPITRE XXI

Seuls Lane et Zabel avaient embarqué à Titan à bord du dirigeable qui fit route vers China Voksal et battit tous ses records de vitesse en moins de quarante-huit heures. Liensun avait emporté des moteurs en céramique et des pièces détachées pour ceux-là, ainsi que d'autres petites machines que Titan commençait à fabriquer, notamment des groupes électrogènes très performants.

Il dut attendre le lendemain pour rencontrer Tharbin et lui faire son rapport.

— Vous avez deux passagers, m'a-t-on dit.

Parfois Liensun en avait plus qu'assez de son équipage qui parlait trop, mais c'était surtout Murmose qui renseignait le Consortium sur son comportement.

— Deux spécialistes des dirigeables, dit-il, qui en avaient assez de vivre à Titan.

C'est alors qu'il exposa son idée d'un train de dirigeables traîné par un dirigeable équipé de moteurs puissants.

— Les autres n'auront qu'un tout petit moteur pour les manœuvres et pour obtenir de l'électricité. Avec trois, quatre hommes d'équipage par appareil, on peut espérer tirer jusqu'à cinq cents peut-être un jour mille tonnes de fret.

— Très intéressant, murmura Tharbin, mais votre ami Lafitte m'a soumis une idée tout aussi révolutionnaire... Vous avez connu les voiliers du rail ? Il y en a encore quelques-uns qui rallient China Voksal et c'est en les voyant que votre ami a eu cette idée... Des cargos sur rails... Capables de rouler sur la glace comme de naviguer...

Liensun ricana :

— Il faudra les articuler et il n'y parviendra pas tandis que mes dirigeables porteurs sont faciles, eux, à réaliser...

— Admettons... J'ai de mauvaises nouvelles pour vous : Songe a eu des ennuis avec les siens... À cause de ce dirigeable qu'elle a

commandé à leur insu, et qu'elle paye en tripotant un peu les comptes, je suppose... Ennuyeux, car jusqu'ici elle a tenu parole et moi j'ai besoin de l'huile de phoques qu'elle m'a promise... Il faut que vous la rencontriez.

— Mais où est-elle ? fit Liensun très inquiet.

— À Markett Station. Elle a tout abandonné bien entendu. Le Collectif lui avait envoyé un certain... où ai-je noté son nom ?... Astyasa, c'est ça ?

— Oui, c'est le nom d'un homme que j'ai bien connu.

— Il voulait la ramener pour qu'elle comparaisse devant le Collectif, mais elle lui a faussé compagnie. De retour à Markett Station, elle a créé un nouveau comptoir mais se trouve un peu démunie, car elle n'a plus d'huile de manchots pour alimenter sa trésorerie... Vous devriez aller là-bas voir de quoi il retourne, mais revenez vite car je compte que vous organisiez cette expédition pour retrouver votre père. Le Kid a-t-il des nouvelles ?

— Non et il est désespéré. Plus de cargo *Princess*, un charbonnier pourri et une vedette importante disparue...

Tharbin eut un sourire enchanté et parut se frotter les mains mais ne fit qu'esquisser le geste.

— Vous avez ramené des moteurs... Ils sont excellents et nous les vendons bien... Je vous envoie vers l'est pour retrouver votre père bien sûr, mais surtout pour découvrir la route de la Panaméricaine. Vous devrez faire une sélection impitoyable de votre équipage car je suppose que ce sera dangereux et surtout éprouvant.

Cette fois Liensun avait enfin une occasion d'en finir avec son souci numéro un :

— D'accord. Je ne veux plus de Murmose Bertold à bord.

— Comme vous y allez ! Vous savez très bien que je dois la ménager et vous-même avez tout intérêt à ne pas vous fâcher avec elle.

— Les Aiguilleurs, la CANYST ? Nous sommes déjà dans l'illégalité avec nos dirigeables. Alors un peu plus, un peu moins, qu'importe.

— Il y a surtout les Rénovateurs de China Voksal qui sont actionnaires du Consortium. Les bonzes seuls ne pourraient pas assurer la trésorerie et nous avons vendu des parts dans ce milieu. Les Bertold, avec leur étroitesse de vue, leur rigidité de mœurs, passent pour des modèles. Si vous les dressez contre vous, c'est tout le Consortium qui en pâtira.

— Elle est désagréable envers tout le monde et l'équipage s'en plaint.

Tharbin regarda ses petites mains dodues avec un air désolé :

— Je ne peux rien faire. Bien sûr si elle tombait malade ou avait

un accident juste avant le départ... Mais de façon toute naturelle... Enfin n'en parlons plus. Vous allez partir pour Markett Station en train. Voici la nouvelle adresse de Songe... Faites-vous des câlineries mais je veux un rapport sans faiblesse au retour. Inutile de vouloir la protéger en me mentant.

— Je suis sûr qu'elle trouvera vite comment reprendre une activité aussi importante. Les Rénovateurs des Échafaudages vont perdre beaucoup avec elle.

— Elle ne possède aucune rookerie de manchots... Les autres si. Vous savez où elle se trouve cette rookerie ? Ne pourrions-nous pas nous en emparer ? Même si nous devons user de moyens un peu brutaux ?

— En laissant croire que c'est Songe qui a fait le coup, n'est-ce pas, fit Liensun, alarmé.

— Débrouillez-vous comme vous pourrez... Nous n'avons plus de bénéfices depuis que le *Princess* est immobilisé et vous savez très bien que vous avez prévu que le froid reviendrait. Je ne vous en tiens pas rigueur mais ne complotez ni avec Chingho ni avec Songe. Ils ne travaillent que pour eux-mêmes.

— Et Murmose ? Mon absence va la mettre dans une grande fureur et elle est capable de se lancer à ma recherche.

— Vous partez en mission secrète et nul ne sait où je vous ai envoyé, c'est tout.

Liensun, avant d'embarquer, tint à installer Zabel et Lane et à leur montrer l'école de pilotage et de mécanique des dirigeables :

— Vous pourriez vous recycler ici durant quelque temps en attendant une possibilité d'embarquement. Si le troisième dirigeable sort des ateliers, il y aura possibilité de trouver un emploi pour vous, mais ça ne serait pas dans le Consortium. Je préfère vous dire tout de suite qu'il s'agit d'une certaine Songe que vous avez dû connaître dans le temps aux Échafaudages. Elle avait créé une Compagnie de dirigeables, mais la colonie lui cherche sans cesse des ennuis, et elle a décidé de devenir indépendante en achetant un dirigeable au Consortium. J'ignore si elle y parviendra car elle est dans les soucis... Mais elle aura besoin de gens compétents, et vous l'êtes.

— En travaillant pour elle nous deviendrons des renégats en quelque sorte, fit Zabel.

— Comme moi. Je suis considéré comme un traître aux Échafaudages, mais ils ne peuvent tenir longtemps en excommuniant tout le monde au nom d'une idéologie qui vacille... Mais vous aurez des semaines pour y réfléchir.

CHAPITRE XXII

— Si tu n'étais pas venu, je ne sais pas ce qui se serait passé. Depuis des jours je vis dans le brouillard... Mais tu es là et c'est fantastique.

Elle avait niché son visage dans son épaule et de temps en temps il sentait qu'elle lui mordillait celle-ci. Ils étaient dans la couchette du minuscule compartiment qu'elle occupait, au-dessus de son petit comptoir en pleine zone commerciale de Markett Station, où n'importe quel placard se louait un prix fou. Jamais comme depuis quelque temps les démarcheurs, acheteurs, trafiquants n'étaient accourus dans cette station pour négocier tout ce qui pouvait se vendre ou s'acheter.

— Je n'avais que cette solution de fuir. J'ai emporté trois tonnes de pâte de krill, ce qui m'a permis de survivre. Ils ne peuvent légalement rien contre moi, tout est à mon nom depuis la Concession de Krill Station jusqu'à la location des wagons-entrepôts... Mais ça je le leur laisse pour l'instant.

— Mais tes amis ?

— Anton est venu me voir complètement désespéré. Il ne sait plus comment diriger le comptoir. De plus, la rookerie que nous avions découverte au sud est menacée par la construction d'un nouveau réseau vers le sud auquel on la relierait sans mal. Il y a de nouveau un engouement pour le train, même si l'avenir n'est pas tout à fait certain. Ici on se répète l'histoire du *Princess* bloqué dans le chenal et la perte de revenus du Consortium. Mais je ne crois pas que le train soit rentable, à la longue... Il y aura un réchauffement, plus lent mais il se produira... Tharbin s'inquiète pour ses prochaines mille tonnes ? Je n'en ai même pas le dixième.

Liensun la serrait tendrement contre lui, n'ayant jamais éprouvé un tel sentiment de sérénité avec une autre femme. Ann Suba qui le hantait encore souvent ne savait pas le retenir, et quand il avait passé avec elle des heures frénétiques, il n'avait qu'une envie, la fuir. Les

autres n'avaient pas beaucoup compté dans sa vie. Songe commençait d'occuper une grande place dans ses pensées et au lieu de s'en méfier comme jadis, il se laissait conquérir avec bonheur.

— Je n'ai rien, ni dirigeable, ni train... Juste un bureau. Et je cours toute la journée pour rencontrer des gens qui s'en foutent du moment que je n'ai pas l'essentiel, de l'huile de manchots et certaines marchandises, comme la farine, la viande de porc, de bœuf ou de mouton, la poudre de lait, d'œufs... Que va faire le Consortium ?

— Tharbin m'envoie à la recherche de mon père.

— Tu vas partir longtemps ?

— Je l'ignore. Le Consortium pense surtout à la route de la Panaméricaine. Peut-être espèrent-ils que je repérerai quelque cargo intact libéré par la banquise... Moi, je pense surtout à Lien Rag. Cette fois je veux le rencontrer, le regarder en face et lui dire que je suis bien son fils. J'en ai marre de traîner un doute, de ne pas savoir qui je suis réellement. Tu vois, depuis que je te connais, ça me travaille... Je m'en foutais il n'y a pas quelques mois, quand j'ai quitté Titan pour venir à China Voksal, quand j'ai trahi les Rénovateurs en livrant le secret des stabilisateurs...

Elle le serrait fort, n'osait plus rien dire.

— Mais je suis là pour toi, pour t'aider. Si Tharbin m'envoie, c'est que je peux user de son aval. Les gens sauront qu'il est derrière moi et on peut essayer de faire des affaires... Il faut livrer ces mille tonnes de fuel-phoque, comme ils disent ici je crois.

— Tu apprends vite, dit-elle, il n'y a pas si longtemps qu'on utilise cette expression.

Ce soir-là ils sortirent pour dîner et danser et plusieurs personnes reconnurent Liensun. Il avait sa légende. Fils supposé du célèbre Lien Rag, ancien baroudeur ayant à son actif des attaques commandos contre la Sibérienne et d'autres Compagnies, on savait qu'il était allé délivrer le célèbre professeur Charlster dans un train-bagne panaméricain, qu'il était le commandant d'un dirigeable mastodonte pour le Consortium des bonzes. Pourtant jadis il avait escroqué ces mêmes bonzes et, désormais, il était leur meilleur pilote, leur meilleur négociateur.

Une femme de petite taille, le teint couperosé, vint à leur table.

— Voici Narmille, dit Songe, elle m'achetait de l'huile de manchots.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, les bras nus, gras, surchargés de bracelets en or.

— Vous êtes Liensun... Vous savez, vous, si la Banquise existe encore ?

Prudent, il se contenta de sourire.

— Je dois savoir, dit Narmille. J'achetais des moteurs en

céramique au Kid... J'en ai équipé des machines, des locos... Et j'ai besoin de pièces détachées... Sinon toute ma Compagnie va être paralysée.

— Elle dirige la Narmille Compagnie qui n'a pas de territoire mais peut quand même faire rouler ses trains. C'est une Compagnie hors Concession, comme on le dit légalement... C'est de plus en plus fréquent depuis que les Compagnies de la Dépression Indienne ont dû abandonner leurs enclaves.

— Liensun, comment faire pour avoir ces pièces ? Ils en fabriquent toujours chez le Kid ?

— Plus que jamais... J'en ai même rapporté à China Voksal un grand nombre de caisses, dit Liensun.

Fébrile, elle posa une main brûlante sur la sienne :

— Mon petit, il faut que tu me serves d'intermédiaire avec le Consortium pour que j'en achète. Tu auras une grosse commission, mais je ne veux pas les rencontrer, eux. Nous sommes à couteaux tirés depuis qu'ils m'ont arnaquée dans les grandes largeurs, du temps où la Narmille Compagnie n'était pas fictive. J'avais un territoire dans la Dépression Indienne, avec surtout des entrepôts où je stockais de la poudre d'œufs de goélands pour la nourriture des animaux d'élevage, les porcs surtout. Ils m'en avaient commandé cent mille tonnes, le plus gros marché de l'Australasienne. Cent mille tonnes ! J'ai pendant un mois, nuit et jour, visité toutes les stations, jusqu'aux plus minables où l'on fabriquait cette poudre d'œufs, surtout dans la zone des 40^e, et ceux qui les ont fréquentés savent de quoi je parle... J'ai failli me faire assassiner dix fois, et je ne parle pas du reste. À la fin, j'avais des gardes du corps... Mais j'ai réuni les cent mille tonnes. À la fin, les prix avaient doublé, parce qu'on se disait dans les 40^e que j'achetais sans discuter. J'avais mon contrat à respecter. J'ai même acheté une cargaison à bord d'un voilier des rails venant de la banquise atlantique avec cent tonnes. Les bonzes devaient me donner dix dollars la tonne et à la fin, pour arriver au total des cent mille, j'ai dû acheter à douze dollars. Pendant ce temps, ici à la bourse des matières premières, la tonne atteignait les dix-huit dollars. J'avais séché toutes les sources d'approvisionnement. C'est alors qu'il m'a fallu livrer ces cent mille tonnes à raison d'un train de deux mille tonnes jour. À cette époque, on pouvait même faire rouler un convoi plus lourd... Les prix avaient encore grimpé à vingt dollars la tonne. Les bonzes avaient établi une pénurie totale. Mais pour arriver à China Voksal il me fallait traverser une série de Compagnies minables, merdiques, et mes convois ont été paralysés par des histoires administratives incroyables... C'est bien plus tard que j'ai su que les bonzes avaient payé les roitelets de ces Concessions pour que mes trains n'arrivent pas comme prévu. Le contrat tombait de ce fait et je me retrouvais avec quatre-vingt-dix

mille tonnes de poudre d'œufs. Les salauds en avaient reçu dix mille payées rubis sur l'ongle, mais les autres attendaient dans des coins pourris, sur des voies de garage où les moins soixante-dix étaient constants. Mes conducteurs, mes chefs de trains ne purent pas tenir, désertèrent, et on commença de piller mes wagons de poudre d'œufs. Si bien que lorsqu'il se présenta un acheteur à cinq dollars la tonne j'ai fini par céder. La location des cinquante trains me revenait cher. L'acheteur à cinq dollars était un homme des bonzes. J'ai perdu une fortune avec ces salauds. Dès que la poudre a été rachetée, comme par miracle ces saloperies de petites Compagnies ont laissé circuler tous les convois. Voilà pourquoi je ne veux pas traiter avec le Consortium. Je vais te verser une avance en même temps que je donnerai la liste des pièces dont j'ai besoin, avec les références.

Le lendemain, Liensun envoyait un téléx à Tharbin, lui proposant le rachat d'une partie des pièces pour moteurs en céramique vingt pour cent au-dessus du tarif normal. Grâce à l'avance de Narmille, il put envoyer une lettre de crédit de dix mille dollars. Tharbin, qui ne savait que faire de ces pièces de rechange tant que les futurs dirigeables ne seraient pas construits, accepta par retour de téléx.

— Je mets ma commission dans ton affaire, dit Liensun à Songe. Tu pourras envoyer le fuel-phoque comme promis et avoir même une avance suffisante pour tenir le coup.

— On ne trouve pratiquement plus de poudre d'œufs de goélands sur le marché. J'ai envie de me lancer là-dedans. Le cours dépasse les vingt dollars la tonne.

CHAPITRE XXIII

Isaïe, sans regarder Gus, sans presque ouvrir la bouche, commença de chuchoter :

— Il est allé chercher ces armes dans la chapelle de la secte. Il lui a fallu du temps pour les trouver, mais il a fini par mettre la main dessus.

L'un des hommes qui les surveillaient se tourna vers eux en pointant une arme bizarre que Gus n'avait jamais vue. Elle était faite d'une matière transparente, et la crosse était une sorte de réservoir où un liquide vert et gluant bougeait mollement à chaque mouvement du porteur.

— Taisez-vous. Le père vous a interdit de parler.

— Kaije, tu m'ennuies... Sans moi, tu serais mort de ton hernie qui t'éventrait jusqu'au nombril.

Kaije regarda vers le père Faro qui, là-bas, se penchait sur les pupitres, les consoles aux écrans allumés. Il était entouré par trois femmes également armées, l'air terrifié par toutes ces machines inconnues.

— Le père a reçu la parole de Dieu, fit Kaije, et Dieu lui a ordonné de venir ici et de prendre le commandement de notre monde. Nous rejetons Satan maintenant que Dieu a daigné nous prouver qu'Il existait toujours.

Gus s'attendait au pire, à un geste inconscient qui provoquerait toute une chaîne de pannes jusqu'à la catastrophe finale. Faro pouvait court-circuiter un niveau par exemple, ce qui entraînerait une interruption de tous les recyclages, eau, air, déchets, etc.

— Dieu parlait comme toi et moi ? demanda Isaïe.

— Seules les trois femmes là-bas ont entendu la voix de Dieu.

Faro se redressa et étendit ses bras en croix, comme pour signifier aux témoins qu'il prenait possession de cet ensemble extraordinaire. Puis sa voix s'éleva :

— Ceci est l'œuvre de Dieu que le Grand Satan a dérobée pour

dominer le monde avec la complicité de la Bête Immonde. Regardez le Satan qui hier n'avait pas de jambes et qui, aujourd'hui, en possède comme vous et moi. Il peut se transformer sur-le-champ, et je vous demande de ne pas hésiter à le tuer si jamais il esquisse un seul geste. Dieu m'a envoyé ici. Il m'a dit que dans cette salle Sa volonté pourrait à nouveau se manifester si j'accomplissais les sacrifices nécessaires. Il y a les rites à réapprendre, que nous avons oubliés. Ceci est l'autel de Dieu.

Il s'agenouilla devant la plus haute console, celle qui permettait d'entrer en communication avec l'ordinateur central.

— Merde alors, fit Isaie, comment sait-il cela alors qu'il sait tout juste lire et écrire ? C'est un imbécile total qui ne saurait expliquer comment deux et deux peuvent faire quatre, et le voilà qui malgré son galimatias reconnaît du premier coup d'œil l'endroit stratégique de ce satellite.

— Silence, grogna Kaije, ou je te foudroie.

— C'est quoi cette arme et ce liquide verdâtre ? demanda Gus.

Isaie dut attendre que Kaije s'éloigne un peu pour répondre :

— On appelait ça une seringue, dans le temps. Ça projette des aiguilles qui endorment pour une demi-journée... Il paraît que dans le temps les Ophiuchusiens s'en servaient pour le maintien de l'ordre dans les bas niveaux. Il y avait souvent des grèves, des révoltes qu'il fallait mater sans risquer de tuer ce matériel humain indispensable.

Comme Kaije revenait visiblement titillé par l'envie d'essayer sa « seringue », Isaie ferma les yeux et s'appuya contre la cloison.

— Oh ! Dieu, pardonne-moi si je commets des erreurs de rituel, mais nous avons été écartés de Ton autel depuis si longtemps que malgré Tes Paroles précises je ne retrouve plus les gestes adéquats.

Maintenant, Gus était certain que l'espèce d'illuminé avait reçu des instructions orales. Quant à l'origine de ces instructions il pouvait exister plusieurs hypothèses. Faro avait découvert un appareil quelconque détenant des enregistrements sur les manœuvres principales à effectuer pour diriger le satellite. Du moins pour avoir la main sur toutes les fonctions essentielles. Ou alors il avait retrouvé, dans la même chapelle, un récepteur radio d'une construction inconnue et exceptionnelle lui permettant d'entrer en relation avec un monde extérieur, la Terre ou, encore, mais c'était trop extravagant pour y songer plus avant, avec Ophiuchus. Enfin, dernière supposition, il y avait un ou plusieurs individus qui se cachaient là-bas dans la chapelle. Gus l'avait visitée en compagnie de Lien Rag. Dès qu'on entrait, l'ouverture des portes déclenchait une musique d'orgues majestueuse et saisissante faite pour inspirer une terreur respectueuse, mais ils n'avaient pas découvert de traces récentes qu'aurait laissées un groupe de clandestins.

— Oh, Maître des choses et des âmes, inspire-moi que je retrouve la voie qui conduit à Ta Sainte Parole. Écoute Ton enfant qui erre dans le dédale de Tes constructions incompréhensibles pour le simple mortel que je suis.

Faro se prosternait et même il s'étendit de tout son long, les bras et les jambes écartelés. Les trois femmes gémirent et en firent autant. Kaije saisi, pris entre son désir de suivre cet exemple et la consigne donnée, hésitait, regardait ses deux prisonniers avec des yeux de bête affolée.

— Je devrais retourner dans Ta chapelle pour que Tu m'interpelles une fois de plus. J'ai dû chercher pendant des jours et des nuits comment attirer Ton attention, ô Dieu de l'Univers, et j'ai cru, présomptueux que je suis, retenir Tes ordres dans ma mémoire et à jamais.

— Tu parles, il ne sait pas écrire plusieurs mots à la suite... Pas question qu'il prenne des notes.

Ce fut une illumination pour Gus. Pourquoi le père Faro n'aurait-il pas tout bonnement rapporté de la chapelle l'enregistrement et l'appareil nécessaire pour l'écouter indéfiniment ? Parce que ce fou avait eu un contact direct avec son interlocuteur qu'il prenait pour Dieu. Faro venait de se relever.

— Tu m'as dit : « Retourne dans Salt et empare-toi de Satan et de son ignoble suite, installe-toi dans le grand temple aux images diverses et devant l'autel », que Tu m'as décrit dans le détail. Je suis dans ce temple et devant Ton autel, mais je crains que Satan ne l'ait tant profané que, désormais, il Te répugne trop pour que Tu daignes à nouveau me parler. Il faut le purifier et la seule façon c'est de sacrifier Satan sur lui.

Kaije et son compagnon se regardèrent avec effroi à la perspective qu'ils allaient devoir participer à ce sacrifice. La pensée de mettre la main sur Gus les emplissait de répulsion.

— Ça devient dangereux, murmura Isaïe. Il faut faire quelque chose.

Le père Faro sortait un énorme couteau des replis de sa robe en laine écru, se tournait lentement vers le fond de la salle. Il pointa sa main gauche vers Gus :

— Maîtrisez-le et conduisez-le ici, la tête sur l'autel afin que je la tranche.

CHAPITRE XXIV

Au début Floa Sadon n'attacha pas une grande attention aux rapports qui lui signalaient qu'un objet bizarre traversait parfois le ciel, au-dessus de certaines stations du nord. Des témoignages de ce type, il y en avait des centaines chaque année, car dans ces régions se produisaient différents phénomènes météorologiques mal définis. Il y avait eu aussi des chutes de météorites, mais seule Floa Sadon, grâce à ses connaissances, savait qu'il s'agissait de météorites. Pour l'opinion publique, il s'agissait de prodiges effrayants qui annonçaient des catastrophes. Pour la majorité des gens, il n'y avait rien au-delà de ce ciel croûteux qui enveloppait l'atmosphère terrestre comme une cuirasse protectrice. On signalait aussi des aurores boréales, comme si parfois un rayon de soleil de la minceur d'un cheveu réussissait à percer les poussières lunaires.

Mais des précisions arrivèrent qui décrivaient l'objet volant comme une sorte de croix qui se déplaçait avec un grondement de colère, en laissant derrière elle un arc de vapeur blanche qui tombait ensuite en glaçons.

« Kurts, pensa-t-elle alors, Kurts et ces appareils qu'il a trouvés là-bas à l'intérieur du Petit Cercle Polaire... Ces avions... »

Depuis qu'il l'avait conduite dans ce mystérieux hangar où depuis des siècles attendaient ces engins, elle ne l'avait pas revu.

— Voyageuse Floa Sadon, lui expliqua le chef de la Sécurité, les gens y voient le signe de Dieu, une croix... Les Néo-Catholiques assurent que c'est le signe d'une colère divine proche. Nous ne savons que faire. Nous attendons des photographies qu'un témoin pourrait prendre.

— Je me demande bien comment, fit la jeune femme. Ceux qui ont vu cet objet se trouvaient au-dehors, en dehors des stations et des trains, en pleine nature. En général, on n'y va que pour des raisons précises, pour une tâche urgente et on ne s'y attarde pas.

Le chef de la Sécurité se permit d'insister :

— Les Sibériens ont connu jadis quelques ennuis avec des objets volants. Il y a quelques années de cela, mais nous avons fini par avoir des documents assez précis... C'étaient comme de gros ballons allongés, fuselés, que les Rénovateurs... utilisaient comme véhicules pour attaquer des stations isolées... Depuis quelque temps, alors qu'on les croyait disparus, ils réapparaissent là-bas dans l'est asiatique et même, m'a-t-on rapporté, plusieurs Compagnies les utiliseraient à la place des trains malgré les lois de la CANYST...

— Comment le savez-vous ?

— Par des voyageurs venus de là-bas, des commerçants qui essayent d'acheter des marchandises dans ces Compagnies lointaines, surtout en Australasienne. Ne pensez-vous pas que cet objet qui nous concerne directement pourrait être quelque chose de similaire ?

— Je l'ignore, fit-elle assez brusque, et je ne vais pas consacrer mon temps à résoudre cette énigme.

— Je crains que les Sibériens... n'utilisent un moyen aussi sacrilège pour nous espionner... Car l'objet est signalé au-dessus de certains centres stratégiques...

— Nous en reparlerons, dit-elle.

Mais une semaine plus tard, l'objet survolait Grand Star Station, la capitale de la Transeuropéenne. Et il fut aperçu, photographié depuis les tours d'aiguillage alors qu'il volait à basse altitude. Le chef de la Sécurité, triomphant, lui apporta les épreuves et elle reconnut l'un des hydravions découverts par Kurts dans cette base secrète du Pôle.

— Regardez cet agrandissement. On voit dans cette partie vitrée la tête d'un homme... Donc, ce n'est pas un animal comme le redoutait la population.

— Un animal, soupira-t-elle avec un haussement d'épaules. Quelle imagination délirante...

— Et ici on dirait deux patins... Vous savez ces objets qu'utilisent encore les tribus rétrogrades du Nord, Esquimaux, Lapons, Samoyèdes...

— Dites des skis, le coupa-t-elle, agacée par tant de précautions. Je sais que ce mot est interdit dans la conversation courante, mais l'objet existe toujours malgré nos efforts. Comme existent les traîneaux à chiens, et même certains traîneaux à moteur utilisés par des groupes de religieux dans les territoires difficiles d'accès. Nous savons tous que ça existe. Et ça c'est un avion, une sorte d'hydravion plutôt, que l'on pourrait appeler glace-avion ou ski-avion comme vous voudrez.

— Mais, fit le chef de la Sécurité, surpris, comment peut-on avoir conçu et construit un semblable appareil... Tous les plans exhumés des glaces ont été soit détruits soit gardés dans des lieux sûrs. Par exemple, à Vatican II... Vous ne pensez pas que cet homme

pourrait être celui que l'on appelle Kurts le pirate et qui dernièrement, avec sa monstrueuse machine, a détruit les propriétés de deux de nos plus importants actionnaires ?

— C'est une légende, dit-elle sèchement.

— Pourtant la locomotive géante a été vue par une multitude de personnes, photographiée, et je vous ai déjà signalé qu'existait un culte de cette locomotive, qui regroupait déjà des milliers de personnes en une secte de fanatiques... Comme il en existe dans d'autres pays à l'est, dans l'Australasienne.

Il restait prudent, car on affirmait que Floa Sadon en connaissait plus long sur Kurts le pirate qu'elle voulait bien en convenir.

— Les Sibériens avaient fini par adapter leur artillerie pour attaquer ces dirigeables des Rénovateurs. Ne conviendrait-il pas d'en faire autant pour atteindre ce... cet avion ?

— Jusqu'ici il n'a commis aucun délit, sauf qu'il viole les lois de la CANYST, mais celle-ci est bien mal en point. Regardez ce qui se passe là-bas en Panaméricaine, la présidente Yeuse qui distribue des actions à chaque voyageur qui aura ainsi le droit de vote. Les gros actionnaires comme les moyens possédant plus de dix mille actions sont spoliés... La CANYST a protesté, mais que peut-elle faire ? Nous ne pouvons envoyer une armée, nous serions les seuls. Et on me dit qu'en Sibérienne, le maréchal Sofi prépare une révolution de ce type...

Le chef de la Sécurité n'osait pas lui faire remarquer que si Lady Yeuse était revenue au pouvoir, c'était parce que le délégué transeuropéen avait été contraint, malgré ses réticences, de voter favorablement pour elle.

— Pour l'instant contentons-nous d'observer cet appareil et essayons de savoir d'où il vient.

— D'après nos repérages, il se poserait là-bas dans le Nord, non loin du Pôle. Dans une région mal desservie par le rail et donc difficile à quadriller.

Elle était à la fois furieuse et admirative, que Kurts ait réussi cet exploit de faire voler un tel appareil plus lourd que l'air et puisse le faire avec une telle maestria. Cet homme la surprendrait toujours. Dommage qu'il attende aussi longtemps entre deux rendez-vous. Elle commençait d'être impatiente et chaque nuit elle rêvait d'étreintes folles.

CHAPITRE XXV

Quatre jours qu'il séjournait dans ce modeste traintel de NYST sans trop savoir comment signaler sa présence à Yeuse. Il ne suffisait pas de se présenter au train présidentiel pour être immédiatement introduit auprès de son amie. D'ailleurs, on disait que la présidente voyageait beaucoup, voulait s'assurer par elle-même que ses ordres étaient bien exécutés. Malgré l'hostilité de cette organisation qui régnait sur les trains d'ouvriers intérimaires, elle en avait visité plusieurs pour s'assurer que les 17/17 étaient bien appliqués. Elle avait été mal accueillie aux cris de « Nos 20/30 », mais ne s'était pas laissé démonter. Elle avait même pu constater que les voyageurs de ces trains inconfortables n'avaient même pas eu leur dû, et que des gens de l'Organisation avaient retardé l'application de cette augmentation pour entretenir une hostilité contre toutes les réformes en cours.

Elle projetait aussi d'aller sur la côte Ouest, les journaux et les médias d'audiovisuel parlant enfin de l'abandon de San Diego Station.

Mais la grande affaire, c'était la lente progression d'une partie de la VI^e flotte vers le nord de la Concession, vers l'enclave des Aiguilleurs. On parlait de plusieurs avisos roulant sur quatre voies et d'un énorme train blindé hérissé de lance-missiles et de mitrailleuses lourdes. Jusqu'ici les Aiguilleurs n'avaient pas bronché et on ignorait le pourquoi de ce bras de fer.

Lien Rag se replongeait avec une certaine volupté dans les plaisirs d'une station importante, après vingt ans de vie assez fruste. Il dépensait un peu de l'argent que lui avait confié le Kid, pour satisfaire certaines envies. Il visitait les grands trains-magasins à étages, les restaurants chics, s'était habillé à la mode du jour, abandonnant sa vieille combinaison.

Mais il redoutait les contrôles d'identité, car il ne possédait aucun papier ni passeport, juste les lettres de créance du Kid, mais avaient-elles une valeur quelconque ? Il avait pris des renseignements

sur le délégué à la CANYST, Palgeste, appris avec stupéfaction que l'individu prétendait représenter encore la Compagnie de la Banquise devant cette instance internationale. On lui raconta qu'il avait été l'adversaire le plus acharné contre le retour de Lady Yeuse, mais que depuis son échec il se montrait plus discret, tout en occupant toujours son train de fonction dans l'enceinte extraterritoriale de la CANYST.

Lien Rag réfléchissait à sa propre situation avec plus ou moins d'optimisme selon les jours. Il y avait eu dans le temps une action judiciaire lancée contre lui par ordre de Lady Diana. Était-elle encore légale ? S'il allait trouver Palgeste, ce dernier ne le dénoncerait-il pas aux Aiguilleurs ?

Il attendait patiemment que Yeuse revienne à NYST, apprenait les noms de ceux qui composaient son équipe, constatait qu'elle s'entourait de gens jeunes qui avaient des idées nouvelles, mais qu'elle avait en face de nombreux ennemis.

La liberté de l'information le surprenait chaque jour, alors que le voyageur ordinaire, celui qu'il rencontrait dans son traintel, au restaurant, dans les bars, restait, lui, très conservateur. Par exemple il y avait eu toute une série d'articles puis des émissions de télévision sur les bateaux. On avait montré de vieux films sur les cargos qui transportaient les marchandises, sur les paquebots qui emmenaient des passagers, mais il semblait que l'impact soit minime sur le mode de vie des gens.

— Oui, je sais, lui dit un homme qui buvait un verre à côté de lui dans une cafétéria, mais qu'avons-nous à faire de bateaux puisque les trains marchent toujours. Nous vivons dans des trains toute la vie et je ne me vois pas passant mon existence avec femme et enfants dans la cabine d'un bateau...

— Il y aurait une distinction entre le moyen de communication et le moyen d'habitation, lui répondait Lien Rag. À la place d'un compartiment de train vous auriez une maison plus grande, plus confortable ou un appartement construit en dur...

— Il faudrait que la glace fonde et ce n'est pas demain la veille. Je sais que les cinglés de la High Society pensent à construire des sortes de cabanes ou de huttes dans les Appalaches ou les Rocheuses, mais qu'est-ce qu'ils auront de plus si la glace fond ? Comment vivre ensuite si tout est détruit, les serres de culture, d'élevage, les postes de chasse et de pêche... On nous promet la boue, les brumes... Il paraît que dans l'océan Pacifique, c'est ce qui se produit.

— La destruction de San Diego Station n'est-elle pas un signe d'alarme, pour vous ?

— Oh ! ici on ne risque pas grand-chose.

Les articles, les émissions sur les bateaux étaient le fait d'un certain Reiner et Lien Rag apprit qu'il était l'un des conseillers de la

présidente, un adjoint à la synthèse scientifique.

— On dit qu'il serait un peu rénovateur sur les bords, lui dit le gérant de son traintel. C'est sûr que si la banquise a disparu à l'ouest il faudra faire quelque chose... Moi, ces foutus cargos et paquebots me font peur... L'océan, c'est terrifiant... Dix mille mètres de profondeur, vous imaginez un peu ?

— Il y aurait déjà des bateaux qui navigueraient pour le Président Kid de la Compagnie de la Banquise.

— Oh ! celui-là il est certainement mort, vous savez... Moi, je n'y crois pas beaucoup. Bien sûr, l'Antarctique est désormais séparé de nous par une étendue d'eau salée... Je le sais car mon frère n'a pas eu le temps de se sauver, et j'ignore ce qu'il est devenu... Mais tant que nous avons les trains... Il ne faut pas trop effrayer les gens...

Lien Rag se présenta à la station de télévision qui avait diffusé la série d'émissions sur les bateaux d'autrefois, et demanda si le voyageur Reiner pourrait éventuellement le recevoir.

— Il ne vient jamais ici, lui répondit-on, mais vous pouvez le contacter à son bureau.

— L'accès au train présidentiel est difficile, fit-il remarquer avec un sourire, et je risque d'être éconduit.

— Pourquoi n'iriez-vous pas au train administratif N°1, où siègent la plupart des adjoints et conseillers ? L'accès en est plus aisé pour rencontrer un haut personnage.

Ce train administratif N°1 était situé à côté du train présidentiel, auquel il était relié par un tunnel transparent. Lien Rag déposa sa demande officielle. On lui dit qu'il aurait la réponse d'ici quelques jours. Il évita de donner son nom, choisit celui de Jdriele que son clone avait porté sur Terre.

— Voulez-vous préciser l'objet de votre demande ?

Il y avait longuement réfléchi, et s'estimait satisfait du résultat. L'employé y jeta un coup d'œil, faillit hausser les épaules, mais se contenta de placer la demande dans un bac en plastique.

— Vous n'avez plus qu'à attendre la réponse.

CHAPITRE XXVI

Le docteur Isaie apostropha la petite troupe qui accompagnait le père Faro :

— Attendez, vous ne pouvez pas tuer mon ami ici présent sans risquer les pires catastrophes. Le monde va basculer dans le chaos si vous touchez à lui. Il est le seul à pouvoir utiliser tout ce que vous voyez dans cette salle.

— C'est Satan, dit Faro, et nous allons l'immoler. C'est Satan. Quand il nous apparut, il était sans ses jambes et, aujourd'hui, il marche comme tout le monde. Dieu veut que nous débarrassions ce monde de cette ignominie, et s'il le faut, nous tuerons aussi ses complices, toi, misérable Isaie, et cette renégate de Thresa.

Kaije brandissait sa « seringue », prêt à envoyer plusieurs aiguilles en direction de Gus.

— Faro, vous commettez une folie. Vous n'avez jamais parlé à Dieu, vous avez inventé ces dialogues parce que vous ne saviez plus comment garder ce pouvoir. Vous nous avez dit, quand nous étions dans les bas-fonds, que nous devions nous livrer corps et âme au démon et vous nous avez désigné cet homme comme étant Satan en personne, mais c'est faux. Vous avez choisi de vous retirer un temps dans la chapelle pour méditer et vous auriez entendu des voix... Vous trichez pour impressionner ces pauvres malheureux qui vous obéissent aveuglément sans savoir ce qu'ils font.

Mais alors une des femmes qui s'étaient prosternées devant la console de l'ordinateur central se releva et foudroya Isaie de son regard sombre :

— Tu ne sais pas ce que tu dis. J'étais dans la chapelle et j'ai entendu la voix de Dieu qui dictait Ses Nouvelles Tables de la Loi à notre Guide...

— Moi aussi, dit la seconde femme en se relevant pour fixer Isaie.

— J'ai entendu la voix du Maître Suprême, lança la troisième. Il

a dit qu'il fallait venir ici pour que Son temple soit rendu à sa véritable destination, et que notre Guide devrait s'approcher seul de l'autel et donner le nom secret qui ne doit jamais être prononcé devant les impies.

Le père Faro, les mains jointes, souriait vaguement, mais quand il entendit cela, il tourna violemment la tête sur sa gauche.

— Que viens-tu de dire, Mariskole ?

Elle baissa la tête avec confusion :

— Pardon, maître, mais je n'ai fait que rapporter les paroles du Maître Suprême.

Gus se sentait mal à l'aise, comme s'il réalisait soudain qu'il avait omis quelque chose de très important qui lui aurait permis de découvrir les raisons de toute cette mascarade. Il essayait en vain de reconstituer ces dernières heures, à partir du moment où Faro et sa bande les avaient faits prisonniers Isaïe et lui.

— Tu n'as rien à te reprocher, puisque toi aussi tu as entendu la parole divine, mais laisse parler ton cœur et ose dire à ces démons tout ce que Dieu nous a confié.

— Oui, Seigneur... Je serai l'écho fidèle de ces paroles qui m'ont bouleversée en mon âme profonde. Quand j'ai entendu le Maître Suprême, j'ai cru mourir de délices.

Faro parut s'impatisser :

— Et puis ?

— Il a dit que tu devais t'approcher seul de l'autel sacré et donner le nom secret qui ne doit jamais être prononcé, que ce nom t'ouvrirait les portes de la Grande Connaissance.

Faro regarda sa créature avec une telle intensité qu'Isaïe ne put se retenir de chuchoter :

— On dirait qu'il va la bouffer toute crue. Il est furieux... J'ai l'impression qu'il est coincé. Peut-être qu'il a oublié le nom qui ne doit jamais être prononcé.

— S'il ne doit jamais être prononcé comment le connaîtrait-il par ouï-dire ? Son Maître Suprême n'a pas pu le prononcer lui-même, remarqua Gus.

Leurs gardiens, fascinés par la scène, n'intervenaient plus pour les empêcher de parler. Il régnait une tension si grande que quelque chose de violent allait se produire, pensa Gus qui se tenait sur la défensive. Il était prêt à sauter sur Kaije pour lui prendre sa seringue. Il arroserait toute la bande, mais ignorait si cette arme bizarre pouvait tirer de façon continue ou s'il fallait réarmer chaque fois. Isaïe, à qui il posa la question à voix basse, n'en savait rien.

— Femme, grondait Faro, que sais-tu encore ?... Dieu en a dit bien plus, tu le sais bien.

— Oui, Seigneur, balbutia-t-elle. Le Maître Suprême a dit qu'il

fallait découvrir d'abord le signe de l'infini, qui est le signe de son éternité.

— Je sais tout cela, dit Faro, je sais mais il y a la magie de Satan qui m'empêche de poursuivre plus avant. J'ai trouvé l'autel sacré, j'ai vu les signes mais lui obscurcit mes sens, il y a devant mes yeux un nuage épais qui me rend aveugle. Il faut que le sang de ce démon ruisselle sur l'autel pour que je retrouve ma vue...

— Il va falloir se jeter sur eux, dit Isaie dans un souffle.

Mais Gus voulait tenter autre chose, et sa voix éclata avec une force si grande que Kaije sursauta et faillit tirer sur lui :

— Bulb, ce n'est plus le moment de vivre dans l'indifférence car l'heure est grave. Si tu m'entends, ô Bulb, sache que cet homme veut me tuer, me trancher la tête et qu'ensuite mon corps sera jeté dans le vide spatial. Lorsque je suis revenu dans ton corps après un court séjour sur Terre, tu étais heureux de me revoir. Songe que si cet homme me tue, tu seras seul. Jamais plus tu ne recevras le traitement pour soigner ton ostéosarcome. Qui te donnera le K2O qui calme tes douleurs, qui cherche à te redonner tes fonctions vitales, en partie du moins parce qu'il est impossible de redonner vie à ce qui a cessé de fonctionner depuis si longtemps ?

— Ne comptez pas sur lui, ricana Isaie. Il n'entend rien, il boude, il se fout de notre sort. Il vaut mieux se battre avec ces imbéciles que d'espérer une quelconque intervention de cette stupide Bête de l'espace.

— Je vous en prie, supplia Gus, ne l'insultez pas. Il entend tout ce qui se dit ici. Il exige qu'on communique en tapotant sur le clavier qui lui est réservé, mais en fait c'est pour mieux avoir le temps de réfléchir, car lorsque le message électronique lui parvient il a déjà tout enregistré.

— C'est un animal stupide sans la moindre sensibilité, répondit Isaie encore plus fort.

Faro, inquiet, faisait signe à ses hommes, mais ces derniers regardaient autour d'eux comme si un piège allait se refermer et les étouffer.

— Le Bulb nous aime, dit Gus, et je vous interdis de parler ainsi de lui.

Le sol, les cloisons, le plafond commencèrent à trembler. Et si fort en quelques secondes que Faro perdit pied et s'étala de tout son long en poussant des cris aigus.

CHAPITRE XXVII

Après plusieurs voyages, Yeuse revenait dans son train présidentiel avec toujours cette question non résolue, combien de temps Palaga, le Maître Suprême des Aiguilleurs, attendrait-il encore avant de lui fixer un rendez-vous ? Ses avisos et son train blindé poursuivaient leur lente remontée vers le nord, vers Salt Station, le fief de ce puissant Maître de la caste qui ne daignait toujours pas répondre.

— Je crains qu'ils n'aient évacué Salt Station, ne se soient retranchés ailleurs. Nous aurions bonne mine si notre flotte bombardait une station vide.

Il lui fallait se remettre dans le bain de la capitale, recevoir en audience des tas de gens qui parlaient de choses qui ne l'intéressaient pas. Il y avait tous ses collaborateurs qui avaient un projet, une revendication, une mise en garde. Elle les écoutait tous avec patience, l'esprit ailleurs. Elle réfléchissait à ce qu'elle avait vu dans les trains ouvriers intérimaires, toujours ce froid, cette misère, car les 17/17 n'étaient jamais appliqués.

Elle n'accusait pas ouvertement l'Organisation mais elle savait qu'au passage elle prélevait de l'énergie, des vivres, pour se constituer un trésor de guerre, pour payer certains de ses dirigeants, pour que le comité central puisse se déplacer sans cesse dans toute la Concession.

— Les Aiguilleurs sont dans les trains-casernes, lui dit Mel, il aurait fallu se contenter de cet acte de bonne volonté mais en voulant rencontrer leur grand patron vous allez trop loin. Yule est certainement humilié.

— Il sait très bien qu'il n'est qu'une potiche, un homme de paille, mais que le dernier clone de Palaga est vraiment la seule autorité.

Elle fut heureuse de voir Reiner, le félicita un peu ironiquement pour sa série d'articles dans les journaux et ses émissions télévisées sur les moyens de communication maritimes de jadis.

— C'est excellent et, vraiment, c'est un dada chez vous... L'opinion publique va commencer à se poser des questions, car c'est la première fois qu'on ose affronter un tel tabou. Pas de réactions de la CANYST, c'est assez surprenant.

— Ils sont hors service, ne savent plus comment sauver la face. Ils n'ont plus aucun moyen d'intervenir efficacement, et ils ont commis une bêtise en gardant Palgeste comme délégué de la Banquise alors que tout le monde sait que cette Compagnie n'existe plus.

— N'empêche que les gens ont de sérieuses raisons de s'inquiéter, alors que la destruction de San Diego Station n'a eu que peu d'impact...

— Jusqu'à présent les réactions sont plutôt tièdes, dit Reiner. À part quelques lettres de farfelus... Mais par contre il y a une demande d'audience qui m'a tout de même surpris, car le bonhomme qui veut me rencontrer a donné comme motif une raison qui me tracasse un peu. Il me dit qu'il voudrait me raconter l'odyssée d'un vieux cargo, nommé *Princess*, commandé par une certaine Farnelle. Cette Farnelle serait-elle l'amie avec laquelle vous êtes un jour partie pour l'Australasienne ?

Yeuse avait cessé de rire et le regardait, un peu pâle :

— Elle s'appelle bien Farnelle. Le *Princess*, vous êtes sûr ?

— Oui, j'ai pris des notes à partir de la demande d'audience... Un certain Jdrielle l'a écrite.

La présidente se leva et vint presque lui arracher son bloc des mains.

— Vous écrivez comme un cochon, dit-elle, furieuse... C'est Jdrielle qui est griffonné ici ?

— Pardonnez-moi d'être illisible mais c'est bien ça. Vous avez l'air de le connaître.

— A-t-il laissé une adresse ?

— Oui, mais je ne l'ai pas notée... Je lui ai donné rendez-vous pour la semaine prochaine... Ce cargo *Princess*, c'est celui sur lequel vous avez navigué un temps avant de décider de rentrer ?

— Celui-là même, murmura Yeuse qui frissonnait à la pensée que Lien Rag se trouvait à NYST. Comment avait-il fait ? Était-il passé par la Transeuropéenne ou par l'Africana ? Pourquoi la rejoignait-il ?

Il l'avait laissée partir sans essayer de la retenir, furieux qu'elle retourne vers la Panaméricaine, l'accusant de ne plus pouvoir se passer du pouvoir, de ne plus savoir aimer, allant jusqu'à se montrer grossier en sous-entendant que, désormais, elle tirait ses jouissances physiques de cette domination qu'elle exerçait sur la plus grande et la plus prospère des Compagnies ferroviaires.

— Je vais aller chercher cette adresse, dit-il impressionné par ce silence et par le visage de sa présidente.

Elle était bouleversée et il n'aurait pas voulu la voir pleurer.

— Rien ne presse, dit-elle en paraissant elle-même étonnée de se trouver à côté de lui.

Elle lui rendit son bloc et retourna s'asseoir :

— L'évacuation de San Diego est terminée ?

— La plupart des gens sont rassemblés à Mohave Station pour effectuer un premier tri... On laisse repartir ceux qui peuvent donner une adresse, qui sont sûrs d'avoir un emploi ailleurs. Nous avons surtout peur de ceux qui se laisseraient attirer par les Rocheuses et deviendraient des High Class... Il faut en finir avec ce genre d'exode qui fabrique des semi-traîne-wagons... La plupart n'ont même pas le minimum vital et vivent avec du 10/11, entraînant des enfants dans cette misère affreuse.

— Pouvez-vous brancher mon ordinateur sur le service de l'immigration, je voudrais vérifier une chose. Vous pourrez ensuite vous retirer.

Elle essaya en vain de retrouver la trace de Lien Rag à travers les listes fournies par l'immigration. Elle put obtenir les photographies des personnes autorisées à séjourner plus de quinze jours, mais il n'y avait personne sous le nom de Jdriele, ni parmi les spécialistes venus pour trois ou six mois. Elle avait beau scruter les clichés, aucun homme ne ressemblait de près ou de loin à son ami.

— C'est quand même un peu fort, dit-elle, vexée. Il s'est débrouillé pour passer à travers les mailles ? En venant par la banquise atlantique c'est tout de même assez difficile. Ou alors il est arrivé du sud. C'est ça, il a débarqué en Antarctique... Le *Princess* a peut-être heurté un iceberg et ils ont dû se réfugier dans cette ancienne Province. Ils auront trouvé un train circulant encore. Mais comment ont-ils franchi le bras de mer qui désormais sépare l'Antarctique de la Patagonie ?

Elle éteignit son ordinateur et, un peu agacée, retourna à son bureau.

— Toujours là où on ne l'attend pas.

Son téléphone sonna, c'était Reiner :

— Il loge dans un trintel, le Victoria près du quai du même nom. Chambre 34. C'est un établissement modeste... Voulez-vous que je le fasse venir ?

— Inutile, nous verrons plus tard, dit-elle en raccrochant.

Cinq minutes après elle quittait discrètement son train présidentiel à bord d'un loco-car anonyme.

CHAPITRE XXVIII

— Cette Songe est formidable, fit Tharbin, ravi, mais je ne me doutais pas qu'elle trouverait un marché pour des pièces détachées de moteurs en céramique. Je les croyais beaucoup trop rares.

— Des Compagnies du sud de la Dépression Indienne en étaient équipées, car ils étaient réputés pour leur longévité. Songe vous les achète un bon prix et les revend à ses clients. Elle vous paiera en partie avec mille tonnes de fuel-phoque chaque mois comme promis. Mais vous devriez lui faire une location-vente du futur dirigeable pour qu'elle puisse s'en sortir encore mieux. Que risquez-vous si elle vous paye cinq cents tonnes de plus ?

— Fuel-phoque, ça vient de sortir ?

— C'est la nouvelle expression de Markett Station. Que dites-vous d'une location-vente ?

— Je vais y réfléchir... Vous savez que j'ai eu beaucoup de mal à calmer Murmose ? Elle est furieuse de votre départ, répète qu'elle voulait justement emménager dans un autre wagon plus luxueux avec l'argent que vous aviez gagné. Elle se doute que vous avez revu Songe, a appris que celle-ci a eu des ennuis avec ses amis...

— Je suis désolé, mais je ne l'aime pas. Pire, je ne la supporte plus. Et elle dégage toujours une odeur aigrette qui me donne la nausée...

— Il ne faut pas qu'elle reste à China Voksal car elle mettrait le milieu réno en effervescence, et pour l'instant j'ai besoin de la confiance de ces gens-là. Embarquez-la avec vous pour ce long voyage, et si elle ne devait pas revenir, tant pis.

— Me prenez-vous pour un assassin ? fit Liensun, choqué.

— Tout peut arriver au cours d'un si long voyage dans un monde inconnu... Vous ferez escale à Titan où vous commanderez au Kid des pièces détachées que l'Asia viendra chercher. Vous ne pourrez cette fois livrer que très peu de nourriture à Titan, car vous aurez besoin de garder des réserves alimentaires et du fuel-phoque... Pour parcourir

douze mille kilomètres depuis China Voksal.

— Je pensais faire étape au-dessus du *Princess*... J'aime beaucoup Farnelle et je voudrais lui montrer que nous ne l'oublions pas.

Tharbin ricana :

— On dit qu'elle n'est pas jolie jolie mais qu'elle a du charme. J'ai envie de la rencontrer, et l'*Asia* au retour de Titan l'embarquera. Elle pourra se détendre un peu, et nous étudierons les possibilités qui existent pour le *Princess*.

— Je crains que Farnelle ne soit très optimiste.

— Je me demande si nous ne pourrions pas utiliser ce cargo planté dans la banquise, à trois mille kilomètres d'ici, comme un relais pour le ravitaillement.

— Il suffirait d'équiper trois ou quatre treuils à bord du bateau pour faciliter l'approche des dirigeables.

— Vous n'y êtes pas... Je pensais à une ligne de chemin de fer, une structure légère pour trains de moins de cinq cents tonnes avec petite machine et wagons légers... Si ce refroidissement persiste, il nous faudra bien nous organiser, et je pensais qu'on pourrait installer des chantiers navals tout au bout de ce chenal désormais pris dans les glaces... Le train de cinq cents tonnes suffirait pour acheminer les matériaux et les ouvriers... Il suffirait de trouver un endroit adéquat, avec si possible une colonie de phoques à proximité ou une rookerie.

Furieux mais le cachant, Liensun eut envie de l'embarrasser en lui demandant ce qu'il pensait du négoce de la poudre d'œufs de goélands pour les élevages de porcs, mais il parvint à dominer cette crise de fureur.

— Je vois que Lafitte ne renonce pas facilement à ses idées maritimes.

— Non, admit Tharbin avec un air satisfait, et c'est pourquoi je trouve ce garçon formidable. Vous l'êtes tous les deux et j'apprécie votre rivalité, car j'estime qu'elle sera le moteur de notre formidable progression. Pour l'instant, je perds de l'argent avec vous deux mais je suis sûr d'en faire gagner au Consortium avant un an.

Murmore, lorsqu'elle apprit qu'elle serait de l'expédition, n'osa plus se montrer déplaisante mais elle exigea que Sounan, la jeune Asiate qui plaisait beaucoup à Liensun, ne soit plus comptée dans l'équipage. En échange, Liensun fit embarquer Zabel et Lane, car il savait qu'il pouvait compter sur eux en cas de coups durs.

Lourdement chargé, l'*Avenir Radieux* n'atteignit Titan qu'au bout de quatre-vingts heures interminables. Il ne pouvait dépasser le cent de moyenne, avec les quantités extraordinaires de fuel-phoque et de vivres qu'ils emportaient.

— Vous ne me livrez rien du tout ? fit le Kid effondré. Nous

manquons encore de farine, de viande, de sucre et de toutes ces choses qui rendent la vie un peu moins dure.

— L'*Asia* me suit à une semaine. Nous avons besoin de pièces de moteur en céramique dont voici la liste.

Cette liste, il l'avait cachée à Tharbin et le Kid la parcourut avec étonnement :

— Ce sont des pièces pour moteurs d'un modèle déjà ancien, mais nous en avons en stock.

— Je vous ai trouvé un marché, grâce à une certaine Songe, dit Liensun. Il faudra vous souvenir d'elle si un jour vous avez l'idée folle d'ouvrir votre portefeuille plus largement.

— Vous ne manquez pas de culot, fit le Gnome. Vous partez donc à la recherche de Lien Rag ?

— De mon père, rectifia Liensun sèchement ; de mon père.

— Vous avez fait escale auprès du *Princess*, rencontré Farnelle ?

— Ce n'était pas dans mon plan de vol et nous avons pris une route plus directe. Le Consortium va faire quelque chose pour elle et l'équipage resté à bord. L'*Asia* fera le détour, permettra à Farnelle et à une partie des marins de passer quelques jours de détente à China Voksal.

— J'aurais préféré qu'elle vienne ici me rendre compte, fit le Kid de méchante humeur, ayant l'impression que Liensun et les bonzes se liguait pour l'isoler encore plus sur son îlot.

Il n'avait plus à sa disposition que la petite vedette *Titan I* commandée par Ruydas, secondé par Dougilas. Avec des moyens réduits, ils faisaient le maximum. Des chasseurs téméraires ayant fabriqué des kayaks en peau de phoque se lançaient à la chasse à ces animaux, n'hésitant pas à parcourir, sur leur embarcation fragile propulsée par de tout petits moteurs, des distances énormes. *Titan I* les ravitaillait, embarquait l'huile et la viande, le poisson capturé, pour ramener le tout dans l'île. Sans eux la situation eût été désespérée.

— Vous devez me donner les coordonnées de la route qu'a suivie mon père au départ. Jusqu'à ce que vous perdiez tout contact radio avec lui.

Le Kid rechignait à le faire, ayant l'impression de se dépouiller pour que cet insupportable ambitieux tire toute la gloire de ces renseignements.

CHAPITRE XXIX

D'un seul coup toutes les lumières s'éteignirent, y compris les lueurs glauques des écrans pourtant branchés sur un circuit indépendant. Un froid mortel se répandit alors que la troupe des fanatiques gémissait en s'appelant. Isaie et Gus s'étaient pris par la main et fonçaient droit devant eux, bousculant Kaije, l'homme à la « seringue » qui dut appuyer, sans le vouloir, sur la détente. Une série de chuintements fut engloutie dans le tumulte. Les aiguilles d'acier cliquetèrent contre les cloisons, les instruments, les consoles, et Faro hurla parce qu'il avait été atteint.

Les deux hommes dans l'obscurité se déplaçaient sans se perdre, connaissant parfaitement les lieux. Ils pénétrèrent, dans la cuisine obscure, rabattirent la porte, la cadénassèrent. Thresa claquait des dents dans un coin sans qu'ils arrivent à la situer.

— C'est nous, haleta Gus. Ouvre une des chambres froides.

Mais elle était tétanisée d'épouvante, et il dut le faire lui-même. Les chambres froides disposaient d'une réserve électrique de plusieurs jours et l'ouverture de la porte donna suffisamment de clarté pour qu'ils puissent s'apercevoir. Thresa se précipita vers Gus et l'étreignit sauvagement, frottant son ventre contre le sien avec une sauvagerie lascive. Il faillit céder à cette sollicitation, la repoussa alors qu'il était douloureusement tendu.

— Ce n'est pas le moment.

— Faites-le, dit Isaie, ne serait-ce que pour la calmer. Ensuite, nous discuterons sérieusement de la situation. Mais je pense qu'ils n'auront même pas l'idée de venir ici.

Il tourna le dos, ouvrit un placard, en souleva le fond et sortit les armes qu'ils avaient cachées là, dont un pistolet laser mis en charge. Il glissa le long des appareils ménagers pour aller prendre une bouteille d'alcool, dont il se servit un grand verre qu'il dégusta entre deux claquements de langue. Dans son dos le couple haletait fébrilement, et il se demanda si Thresa accepterait ensuite de se montrer coopérative,

lui aussi ayant besoin de calmer ses nerfs. Il n'avait jamais eu aussi peur depuis longtemps.

— J'ai bien cru que vous alliez y passer, murmura-t-il... Oh ! excusez-moi si vous n'en avez pas terminé.

Gus vint lui prendre la bouteille des mains et en but une gorgée. Isaie roula ses yeux en direction de Thresa, la vit en partie renversée sur le billot où on tranchait la viande congelée de cochmouth, sa robe de lainage remontée jusque sous les bras, appuyée sur ses coudes, le souffle encore court.

— Excusez-moi, mon ami, dit-il en reposant son verre.

Gus s'approcha de la porte donnant sur la courside, essaya de comprendre ce que signifiaient ces bruits sourds.

— Pourvu que dans leur terreur ils ne saccagent pas les appareils, murmura-t-il.

Le froid devenait intense et il referma sa combinaison, commença à déplier la cagoule qui protégerait sa tête. Il n'osait pas se retourner, mais le bruit du flacon d'alcool contre le gobelet l'autorisa à le faire. C'était Thresa qui se servait une belle dose, tandis que le petit docteur empêtré dans sa combinaison ouverte offrait le spectacle obscène de son ventre rond et poilu.

— Je n'ai jamais assisté à une telle dégringolade du thermomètre, dit-il sans s'émouvoir de sa posture... Ce sacré animal a des ressources incroyables malgré son mal...

— Vous doutiez de lui tout à l'heure, vous l'avez mortifié avec vos doutes.

— C'était volontaire... Vous jouiez sur l'amitié, moi sur le doute sarcastique. J'ignore lequel de nous deux a frappé le plus juste, mais le Bulb a réagi comme il le fallait et sans perdre de temps. Mais qu'il n'aille pas trop loin dans les basses températures. Il faut que Thresa enfille vite une combinaison.

Elle grelottait, étreignant sa poitrine de ses bras et ils durent intervenir rapidement. Gus alla chercher une combinaison à tâtons dans une resserre voisine, choisit au hasard une grande taille, et à tous les deux ils en revêtirent la jeune femme, incapable du moindre geste désormais et dont le corps bleussait. Gus mit le système de chauffage au maximum, rabattit la cagoule sur son visage et ils attendirent dans l'angoisse une bonne dizaine de minutes, avant que son regard devienne plus vivant. Elle essaya de parler, mais ce type de combinaison ne permettait pas les échanges vocaux sinon à l'aide d'un petit émetteur-récepteur.

Brusquement la lumière revint, et Isaie eut le réflexe immédiat d'allumer les fours de la cuisine. Peu après ils purent libérer leur tête de la cagoule et échanger quelques mots.

— Il fait plus de moins trente.

Le plafond givré commençait de laisser échapper d'énormes gouttes et ils durent s'abriter tous les trois sous une tablette rabattante.

— Avec leur robe de laine, ils doivent tous être congelés, dit Isaïe. Il faudrait quand même aller voir.

— Non, protesta Thresa, je vous en prie, ne me laissez pas seule.

Gus décida d'y aller seul avec le pistolet laser. Mais la course était si verglacée qu'il dut revenir enfiler des chaussettes sur ses bottes de combinaison, celle-ci n'ayant jamais été conçue pour marcher sur la glace.

Ils étaient tous dans la salle des contrôles, entassés les uns sur les autres, hagards, la plupart évanouis, formant une sorte de carré, un nid dans lequel devait se trouver le père Faro invisible par ailleurs.

Gus s'approcha des consoles, des pupitres isolés, soupira de soulagement. Ils n'avaient rien saccagé mais il y avait des aiguilles soporifiques un peu partout.

Certaines s'étaient même plantées dans les parties organiques des appareils et avaient peut-être diffusé leur produit.

— Bulb, je te remercie, dit-il à voix haute. Je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé la vie. Je savais bien qu'en faisant appel à toi tu viendrais à mon secours.

Il marqua un arrêt puis tapota sur le clavier ce qu'il venait de dire.

— Tu peux suspendre ton action. La température doit remonter car je ne veux pas que ces êtres meurent. Ils ne savent pas ce qu'ils font et ils se souviendront désormais qu'ils ne peuvent pas agir librement sans tenir compte de toi.

Peu à peu il sentit que la chaleur revenait. Le Bulb ne se manifestait toujours pas sur son écran personnel et Gus mit cette discrétion sur le compte d'une certaine pudeur, une modestie réelle. Le Bulb ne tenait pas à tirer vanité de ce qu'il avait fait pour cet humain si différent des autres.

Les gens de la secte commençaient à se rendre compte que le froid diminuait. Par prudence, Gus commença de ramasser les armes qui traînaient un peu partout.

Isaïe le rejoignit suivi par une Thresa tremblante.

CHAPITRE XXX

Depuis qu'il avait signé sa demande d'audience il ne sortait que le soir très tard, rôdait une partie de la nuit dans les quartiers chauds de la capitale. Il avait rencontré des prostitués des deux sexes et, chose étonnante, des Rousses venues de la Zone Occidentale, ce territoire mal connu où des Roux évolués avaient installé une région indépendante des Compagnies. Il était difficile d'y pénétrer. Lien Rag avait pu y séjourner, mais les politiques qui dirigeaient cette Zone avaient instauré un régime dictatorial pour éliminer peu à peu toutes les influences des Hommes du Chaud. Ces Rousses s'étaient enfuies, parce que la plupart étaient métissées et avaient dû subir trop de vexations. Elles supportaient la chaleur grâce aux hormones que l'on pouvait acheter sur un marché parallèle. Yeuse était-elle au courant de leur présence ?

Lorsqu'on frappa à la porte de son compartiment il ne pensa pas que Reiner lui envoyait un émissaire. Il crut qu'il s'agissait du gérant du traintel et l'apparition de Yeuse le déconcerta.

— Tu aurais pu choisir mieux, dit-elle gentiment. Les quais voisins sont plutôt mal famés... Pourquoi t'adresser à Reiner et non à moi ?

— J'ai craint qu'on ne m'éconduise.

— Toujours aussi fier et rusé...

— Tu sais, en quelques mois, je n'ai guère changé...

— Quelques mois, alors qu'il y a bien un an que nous nous sommes vus pour la dernière fois, sur les quais de cette minuscule station de l'inlandsis australien.

Il referma la porte tandis qu'elle regardait autour d'elle, écartait le volet intérieur du hublot pour plonger en bas sur ce quai mal éclairé.

— Il y a des putes ici, dit-elle, j'en ai rencontré une qui montait en tortillant des fesses sous le regard congestionné d'un gros type. J'ai moi-même l'impression d'être une pute qui répond au premier coup de

sifflet canaille de son mec...

— Je n'ai pas sifflé, dit-il, j'ai même pris des égards pour te faire comprendre que j'étais ici.

Elle sourit distraitement, alla s'asseoir sur la couchette et croisa ses jambes. Sa jupe était courte, à la mode panaméricaine, et elle portait des bas résille noir et rouge. Il était fasciné et elle ne le regardait pas franchement.

— Comment as-tu fait pour mettre l'immigration dans ta poche ? Ne me dis pas que tu les as soudoyés, ils passent pour incorruptibles.

— Je n'ai pas eu à passer par l'immigration. J'ai débarqué à San Diego.

— Débarqué ? Tu veux dire que tu as atteint San Diego Station par l'océan ?

— C'est cela même.

— Je ne te crois pas.

— Nous avons remonté le bras de mer qui est en train de ronger toute la glace de la côte Ouest depuis le Mexique... J'ai vu San Diego au bord de l'abîme et j'ai embarqué dans un train de réfugiés. À Sonora Station j'ai pris un train de marchandises dans un wagon rempli de caisses d'oranges. Je n'avais pas envie de moisir dans les camps pour réfugiés de Mohave Station. Il paraît que c'est un endroit sinistre.

Devant ces détails précis, elle ne pouvait douter mais elle restait incrédule :

— Le *Princess* a pu naviguer jusqu'ici ?

— Le *Princess* commerce à l'ouest avec China Voksal. Nous sommes venus à bord d'un bâtiment construit dans les chantiers du Kid à Titan. On appelle ça une vedette. C'est un bâtiment moyen assez rapide, confortable, construit surtout pour les expéditions de reconnaissance. Le Kid souhaitait qu'on trouve la route de la Panaméricaine, voilà qui est fait. Ce que son viaduc géant n'a pu réaliser nous l'avons fait.

— Qui ça nous ?

— Trois marins et Ann Suba.

— Ann Suba t'accompagnait ? Ils t'attendent là-bas à San Diego Station ?

— Je leur ai demandé de repartir pour l'île de Titan rejoindre le Kid et lui annoncer la bonne nouvelle... Le temps que je te rencontre et que nous signions un traité commercial.

Elle le fixait, le regard méchant :

— Tu as couché avec elle ?

— Ann ? Nous partageons la même cabine. C'est une fille sympathique, une personnalité forte mais attachante.

— Et beaucoup d'expérience ?

— Pas mal.

— C'était bien en somme ?

— Je ne me plains pas.

— Tu t'es vite consolé... Je pensais que tu étais ici parce que tu avais fini par trouver mon absence insupportable, mais non, tu viens me proposer un traité commercial. Tu crois que j'attends après ça ? Je n'en ai rien à foutre de ton traité commercial.

Elle se leva et il crut qu'elle allait prendre la porte mais elle se dirigea vers le hublot. Il se demandait comment ces bas rouge et noir pouvaient tenir en haut des cuisses. Formaient-ils ensuite une sorte de culotte jusqu'à la taille ?

— Un bon traité commercial pour te fournir toute l'huile de phoques et les protéines animales que tu souhaites à des prix défilant toute concurrence. Tes 17/17 vont t'entraîner dans des besoins énormes, et si tu veux aller plus loin, tu auras besoin de fournisseurs capables de répondre à la demande. Rien que pour installer un comptoir sur la côte Ouest, dans un lieu qui pourra être alimenté par le réseau ferroviaire, nous sommes déjà prêts à des livraisons gratuites.

— Mais les phoques, où les chasserez-vous ?

— Ça, c'est notre affaire. Nous livrerons l'huile, la viande et aussi du poisson. Nous achèterons tous vos surplus... Nos cargos deviendront de plus en plus nombreux pour traverser le Pacifique. Nous en construirons sur la Concession de cette Compagnie si tu nous y autorises... Je me suis renseigné. Il y a déjà pas mal de temps que je suis dans NYST et je sais que la CANYST est désormais sans influence. Bien sûr les articles et les émissions de ton adjoint à la synthèse scientifique n'ont pas encore eu l'impact souhaité dans l'opinion publique. Les bateaux, tes voyageurs s'en foutent royalement. Tout juste s'ils croient que l'océan Pacifique n'est plus sous les glaces... Mais tout ira très vite.

Elle revint vers lui :

— Pourquoi accepterais-je ? Tu me crois prête à signer n'importe quoi parce que je serais aux abois ?

— Tu as réussi à faire rentrer les Aiguilleurs dans leurs trains-casernes, mais ta flotte est en route vers Salt Station, du moins un train blindé et quelques avisos, mais tu voudrais éviter l'affrontement... Ton 17/17 n'est pas appliqué et je connais des trains-usines où le salaire est nettement en dessous de ce chiffre... La distribution gratuite d'actions se heurte à des difficultés incroyables... Les gens se foutent bien de posséder une parcelle de capital qu'ils ne pourront même pas négocier. Tu sais, j'ai traîné sur les quais, les restaurants bon marché, les cafétérias immenses, et c'est dans ces endroits-là qu'on peut se faire une idée précise de la situation de cette

Compagnie.

Yeuse ouvrit les bras :

— Viens contre mon sein, ô l'homme providentiel. Celui qui va sauver cette pauvre présidente de la catastrophe entre deux parties de jambes en l'air.

— Tu te trompes. Je n'ai surtout pas envie d'intervenir. Je viens parce que j'ai du mal à vivre loin de toi. Je t'apporte une proposition du Kid qui t'aime bien. Si tu ne veux ni de l'homme ni du négociateur, je repartirai pour San Diego Station où dans deux mois le *Princess* viendra jeter l'ancre, avec cinq mille premières tonnes d'huile de phoques et de la viande du même animal.

— Le *Princess* commandé par qui ?

— Farnelle... Elle fait preuve d'une audace et d'une maîtrise de la navigation exceptionnelles. Grâce à elle, le Kid pourra bientôt avoir une flotte superbe.

— Jdrien ?

— Dans l'Antarctique avec Jael, la sœur de Liensun.

— Et Liensun ?

— Je ne sais pas. Il a joué quelques tours au Kid, je crois, avant de disparaître.

— Tu ne l'as pas encore accepté, n'est-ce pas ?

Elle s'assit sur le lit :

— Je suis d'accord pour la première partie de ton programme. Pour le traité nous verrons plus tard.

Lien Rag tomba à ses genoux et elle s'allongea totalement en soupirant de bonheur. Il découvrit que les bas tenaient grâce à un porte-jarretelles, complètement noir, lui, qui s'arrondissait en haut autour de la mousse sombre du pubis.

CHAPITRE XXXI

On avait trouvé la fille dans un compartiment de wagon complètement abandonné, non loin des pontons flottants du port. Une odeur de bière et de vodka avait attiré l'attention des policiers qui faisaient une ronde. On l'avait transportée dans les wagons de l'hôpital où elle avait reçu des soins énergiques.

— Ivre morte, rien de grave... Elle devait faire partie de l'équipage du dirigeable, expliquait le chef de la police à Fields qui se hâta d'aller voir la jeune femme.

Elle empestait encore l'alcool mais avait repris connaissance et réclamait Liensun.

— Mais le dirigeable a quitté l'île cette nuit, répondit Fields, ennuyé.

Murmore le fixa de ses yeux bordés de jaune et ricana :

— Que me chantez-vous là ? Je suis l'opératrice radio et je dois remonter à bord. Hier on a décidé d'aller dans ce bar sur le port pour passer un moment, et puis je ne sais pas ce qui s'est passé...

— Vous avez bu, dit Fields sèchement.

— Juste quelques bières avec de la vodka, mais pas plus que les autres, vous savez.

Le Kid, informé de la présence de cette fille, haussa les épaules :

— On l'embarquera à bord de l'Asia qui doit prochainement nous livrer des marchandises.

— Cette Murmore Bertold soutient que c'est un coup monté par le commandant Liensun pour se débarrasser d'elle. Elle veut déposer une plainte, mais nous ne sommes pas habilités à la recevoir.

— C'est une histoire ennuyeuse, effectivement, fit le Kid.

Liensun était capable d'avoir prémédité cet abandon. Mais le Kid se méfiait désormais du fils cadet de Lien Rag. Ce garçon lui avait prouvé qu'il ne servait à rien de le réduire à l'impuissance ou de l'affronter. Il finissait toujours par reprendre le dessus et sortait de ses épreuves encore plus décidé à poursuivre ses ambitions parfois

douteuses.

— Nous allons l'héberger, et dès que l'*Asia* sera là, nous nous débarrasserons d'elle.

Mais peu après, l'*Avenir Radieux* envoyait un message signé de Liensun. Ce dernier annonçait qu'un membre de l'équipage avait déserté son bord et qu'en conséquence il portait plainte contre Murmose Bertold, accusée d'avoir abandonné son poste au cours d'une mission d'importance stratégique.

— Le plus fort, dit Fields, c'est qu'il connaît admirablement le code maritime que vous avez vous-même rédigé... Il cite les articles qui concernent ce genre de délit. Vous avez vous-même écrit que la désertion, dans certains cas, pouvait être punie d'une peine de prison de dix ans. Et en cas d'hostilités, d'une peine d'internement à perpétuité. Nous voilà brutalement en face d'un problème épineux. Cette désertion concerne un dirigeable, mais peut être assimilée à celle que prévoit votre code, puisqu'elle s'est déroulée sur votre Concession. Légalement nous devons la mettre derrière les barreaux.

CHAPITRE XXXII

— Faro a reçu plusieurs aiguilles soporifiques, annonça Isaie qui venait d'écarter les fidèles de la secte pour ausculter leur guide. Il en a pour au moins vingt-quatre heures à dormir.

— Emportez-le, ordonna Gus.

Les fidèles étaient perdus, affaiblis par le froid brutal qui, en quelques heures, leur avait ôté toute leur agressivité. Ils eurent du mal à soulever Faro et, escortés par Isaie qui les tenait sous la menace de son arme, ils sortirent de la salle.

Thresa restait sur le seuil, craintive. L'animal s'était mis à trembler de fureur, avait fabriqué du froid, anéanti une partie de la secte. Elle semblait sur le point de se prosterner pour supplier le Bulb d'être clément envers elle.

— Tu ne risques plus rien, lui dit Gus. Ne crains rien.

— Il faudrait faire des offrandes, murmura-t-elle. Pour apaiser sa colère.

— Faro, lui, voulait me trancher la tête et faire couler mon sang sur cette console.

Mais elle ne savait pas ce qu'était une console. Comme ses anciens compagnons qui s'imaginaient qu'il s'agissait d'un autel consacré à Dieu. Elle finit par s'en aller, mais Gus fut certain que dans la cuisine elle continuait de craindre le pire.

— On peut les surveiller sur l'écran, annonça Isaie. Ils sont complètement démoralisés, pensent que Faro va mourir.

Il brancha l'écran et ils purent voir la petite troupe arriver dans la salle communautaire au milieu des lamentations. Toute la secte alla se terrer dans la grande tente.

— Vous souvenez-vous des paroles de cette femme, comment déjà ? demanda Gus. Celle qui a parlé du Maître Suprême ?

— Mariskole ? Elle paraissait mieux se souvenir des paroles de Dieu que le père Faro lui-même. Si vous voulez mon avis, il est quelque peu gâteux... Il doit perdre la tête entre ses volontés de

puissance et ses obsessions sexuelles...

— Mariskole, c'est ça. Elle n'a pas prononcé le nom de Dieu mais de Maître Suprême.

— C'est la même chose, non ?

— Il semblerait, mais cette formule réveille en moi des souvenirs confus, comme si j'avais déjà entendu prononcer ces trois termes autrefois... Peut-être avant de venir sur ce satellite... Mais qui a bien pu les dire de telle sorte qu'ils sont restés accrochés par un fil à ma mémoire ?

— Mariskole a parlé aussi de l'éternité...

— Pas de l'éternité, de l'infini, ce qui est autre chose. L'éternité concernerait plus directement le temps alors que l'infini serait attaché à la notion d'espace... Et qui dit espace dans un tel endroit englobe les galaxies ?

Isaïe s'approcha de la console principale, celle de l'ordinateur central.

— Faro cherchait quelque chose...

— Un mot de passe, un code, m'a-t-il semblé, fit Gus.

— C'est ça, mais c'est un ignare qui sait tout juste lire ou simule quand il cite la Bible, par exemple. Par fierté, il n'a pas pris de notes.

— Ne faudrait-il pas aller chercher Mariskole ? proposa Gus. Elle s'est souvenue, elle. Son cerveau m'a paru bien plus vif que celui de ce charlatan.

— Puis-je vous demander quelques secondes ? supplia Isaïe. Je ne sais pas pourquoi, je pense au professeur de mathématiques qui essayait de nous enseigner quelques règles quand j'étais enfant... Un vieux bonhomme très doux qui devenait véhément quand il nous parlait de géométrie et que nous n'écoutions pas.

Il ferma les yeux et ses mains se recroquevillèrent sur le bord de la console.

— L'infini, murmura-t-il, l'infini a son signe mais je ne sais plus comment il est fait... Pourtant, je l'ai recopié en guise de punition des dizaines de fois.

Il saisit une feuille de papier et commença de griffonner.

— Non, ceci est omega... L'infini c'est... Un huit horizontal. C'est bien ça, un huit horizontal, s'écria-t-il tandis que Gus le regardait presque indifférent.

— Mais oui, un huit horizontal... Regardez ces touches... Cherchez-moi le huit horizontal, je vous en prie...

Gus le découvrit sur la droite du clavier.

— Que va-t-il se passer si nous appuyons dessus ? murmura Isaïe.

— Tant pis, lui répondit Gus qui effleura la touche.

Des lettres apparurent sur l'écran : « Cette touche ne concerne

qu'une seule saisie codée par le nom du MS. Avez-vous ce nom ? »

Gus retint son souffle :

— MS, Maître Suprême... Je me souviens... C'est Yeuse qui m'en a parlé autrefois. Le chef des Aiguilleurs... Je me souviens même de son nom.

— Le nom à ne pas prononcer, disait Faro.

Gus frappa les six lettres de PALAGA. Et en une seconde l'écran réagit : « Vous avez accès aux interconnexions radio. »

— Croyez-vous, lui dit Isaie, tremblant, que nous avons enfin découvert comment envoyer et recevoir des messages avec la Terre ?

CHAPITRE XXXIII

Illong se trouvait de quart radio lorsque la réponse du Président Kid leur parvint.

— La communication devient difficile, dit-il à Liensun. Bientôt nous devons émettre en graphie. Voici la réponse du Kid.

Prudent, le Gnome indiquait que Murmose Bertold avait été interpellée, et qu'une décision de la cour de justice de Titan déciderait de son sort dans la semaine à venir.

— Il la fourrera dans l'*Asia*, dit Liensun. Elle ira faire son numéro à China Voksal, mais devra expliquer ce qu'elle faisait à terre complètement ivre, endormie dans un vieux wagon délabré.

Illong souriait et Liensun lui tapota l'épaule :

— C'est du bon travail.

— Du travail ? On s'est tous entendus pour se débarrasser d'elle. La pensée de rester ici avec cette garce nous faisait vraiment peur. Nous ne l'aurions pas supportée durant des semaines.

Avenir Radieux volait au-dessus des vagues du Pacifique. La luminosité était bonne, mais par moments des bancs de brouillard cachaient l'océan, les icebergs, les îles de glace. Ils apercevaient entre deux éclaircies des troupeaux de baleines, des colonies de phoques et des rookeries.

— Des richesses énormes, murmurait Liensun.

On prenait des repères, on faisait des relevés, mais qui pouvait dire ce que deviendraient ces îles de glace dans trois mois ?

— Vitesse cent deux.

— C'est correct. Nous économisons l'huile mais dans quatre jours il faudra sérieusement songer au ravitaillement.

La route indiquée par les derniers messages de Lien Rag en graphie s'écartait de l'équateur par moments, mais y revenait par la suite.

— Dans deux jours au-delà du 13^e méridien, ce sera l'inconnu. Il nous faudra essayer de voler plus bas pour tâcher de repérer

d'éventuelles traces que mon père aurait pu laisser. Je sais qu'il n'imaginait pas que son fils partirait à sa recherche à bord d'un dirigeable aussi gros, mais par exemple ils ont dû faire halte pour se ravitailler en huile, c'est-à-dire aborder dans une colonie de phoques, peut-être de manchots, mais je pense surtout aux phoques, abattre des bêtes, allumer du feu sous la chaudière pour faire fondre le lard. Ces opérations salissent forcément les morceaux de banquise et du ciel on doit pouvoir distinguer les restes d'un feu, les taches de gras.

— En cas de tempête que ferons-nous ?

— On grimpe. Je sais qu'avec notre charge ce sera difficile, mais il faudra grimper à tout prix, à moins qu'on ne puisse atterrir dans un endroit abrité et dégonfler les ballonnets... Il restera toujours la solution de fuite, mais en toute dernière extrémité.

Ils durent songer au ravitaillement dès le troisième jour, car brusquement la consommation d'huile avait augmenté quand un courant aérien contraire s'était manifesté, un vent continu soufflant à quarante kilomètres heure.

— Colonie en vue, mais l'îlot est vraiment petit, signala la vigie.

— On le survole d'abord, et on perdra de l'altitude ensuite.

Liensun, après deux passages, décida qu'ils n'iraient pas plus loin et la première ancre chauffante fut descendue. Mais dès qu'elle s'enfonça dans la glace avec un sifflement et des jets de vapeur d'eau, les phoques plongèrent dans l'océan et ce ne fut pas la lente approche de cet énorme phoque venu du ciel qui les incita à revenir sur la plage de glace.

— Nous allons passer la nuit, et avant le jour, ils seront revenus et nous en abattons la quantité nécessaire.

Il fallut toute la journée pour refaire les pleins, et ils ne prirent l'air qu'au crépuscule. Tous savaient qu'au-delà de cette colonie la plus grande incertitude les attendait. L'océan, le lendemain, leur apparut libre à perte de vue, sans même un iceberg.

— Pas possible qu'ils aient tous fondu, répétait Liensun en collant des jumelles puissantes à ses yeux, et faisant le tour complet de l'horizon.

— S'il n'y a plus de phoques, pouvons-nous espérer nous ravitailler avec un autre carburant ? demanda Zabel.

— Je l'ignore... Nous allons réduire la vitesse de croisière à quatre-vingts kilomètres heure et prendre de l'altitude. Nous pourrions économiser jusqu'à vingt pour cent de fuel-phoque en attendant de pouvoir nous ravitailler. Cela représente environ deux mille kilomètres par vingt-quatre heures. Si nous ne sommes pas obligés de nous dérouter, nous devrions apercevoir la banquise panaméricaine avant quatre jours.

Le lendemain la luminosité commença de décroître et la

température extérieure chuta rapidement. Il y avait encore pas mal de brume qui traînait sur l'océan, mais on apercevait à nouveau des blocs de glace. Pas vraiment des icebergs, mais l'équipage s'en contentait et se réjouissait.

Le soir même, la vigie, qui n'en croyait pas ses yeux, cria d'une voix rendue aiguë par l'émotion :

— Lumière à dix heures !

CHAPITRE XXXIV

— Parfois, je me demande si Gus n'aurait pas réussi, disait Lien Rag. On ne signale plus de phénomènes de réchauffement en Asie centrale, là où une lucarne menaçait de perdre de son opacité.

— Peut-être, mais celle qui menace notre côte Ouest est toujours en train de s'éclaircir, d'après la famille Guerpez.

Elle dut lui expliquer comment le clan Guerpez étudiait depuis des générations les phénomènes climatologiques et astrologiques, grâce à des appareils très sophistiqués captant les sources radio des astres invisibles.

Yeuse sursauta quand elle découvrit l'heure.

— Il faut que je retourne chez moi. Ce soir, je dois assister à une remise de médailles à quelques hommes de la Manu.

— Ta nouvelle police ?

— Je vais te faire envoyer un passeport tout à fait authentique et un ordre de mission qui te permettra d'aller et venir comme tu voudras.

— Tu vas réfléchir à mon comptoir ?

— Tu rencontreras Reiner et vous en discuterez tous les deux. Toutefois je me demande comment le Kid pourrait fabriquer d'énormes bateaux sur son îlot ? Avec quelles machines, quels matériaux, quels ouvriers ?

— Il a les machines et les techniciens.

La jeune femme sourit :

— Mais il n'a pas les matériaux, si je comprends bien ?

— Nous pensons que tes fabricants nous les fourniront contre de l'huile de phoques.

— Mais d'où viendra cette huile, il y a tant de phoques, là-bas, à Titan ?

— Nous organisons des chasses scientifiques.

Il préférerait ne pas lui parler de cette immense colonie de plusieurs millions d'individus qui s'était installée sur l'île de glace,

face à la côte Ouest de l'ancien Mexique.

C'est là-bas qu'il construirait les postes de chasse, les fonderies de gras. Comment les Panaméricains pourraient-ils savoir que l'huile ne venait pas de douze mille kilomètres à l'ouest, mais de deux mille seulement ?

— Avoue qu'il y a des points nébuleux dans ta proposition, et que je dois les examiner avec soin. Tu essayeras d'établir un dossier qui puisse tenir le coup devant mes conseillers. Nous n'avons pas le droit de nous engager à l'aveuglette et de perdre de l'argent.

— Pour l'instant, je n'en demande pas. Je propose de l'huile, de la viande, du poisson, et toi tu me donnes en échange ce dont nous avons besoin pour Titan. C'est net, c'est une affaire saine.

Elle souriait toujours et elle l'agaçait. Il trouvait qu'elle prenait des grands airs parce qu'elle dirigeait cette immense Compagnie.

— Je te reverrai quand ?

— Demain, fit-elle. Mais si tu changes d'hôtel. Sans descendre dans un traintel de luxe, tu pourrais au moins en choisir un de convenable.

Quand elle fut partie, il regarda le quai Victoria depuis son hublot. Il rencontrerait ce Reiner et se montrerait convaincant avec son projet.